TOME XXXII. N° 21. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er FÉV. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Janot-poète

*A ceux qui croient encore à la poésie
je dédie ce livre.*

F. J.

I

Une fête sur la Terre.

TEL qu'un bon petit nègre que l'on a loué pour qu'il tienne sa partie d'un concert, le grillon fit glisser son archet tout enduit de la résine des pollens sur les fibres de l'herbe qui semblait couverte de pluie tant elle réfléchissait la lumière. Ce chant dont on ne savait plus bientôt s'il était émis par l'insecte ou par le soleil, tant se confondaient les atomes radieux de la matinée, disait la gloire de la terre. Et le cœur vibrait à l'unisson jusqu'à ce que, perdu dans le silence de Dieu, il se recueillît pour se laisser reprendre et porter par les ondes de l'air. Parmi les lacunes d'eau pure qui palpitaient entre les éboulis de la montagne, les brebis peureuses sonnaient l'heure éternelle. Et, au milieu des plans d'émeraude de la vallée ombragés çà et là par les cocons des nuages, sur la place du village où la fête avait lieu, vers la Saint-Jean-Baptiste, quand l'écorce de la noix est bonne à faire macérer, dansait un baladin au son du

fifre. Il gardait en équilibre sur sa tête trois bouteilles vides, disposées en colonne. Il était devenu chauve à ce métier. Avant que commençât la partie, il distrayait la foule impatiente de voir s'élancer de la main des joueurs blancs l'humble planète d'ombre.

Dans le parc de Jean de Pèes, une fauvette s'égosillait, abasourdissante, d'un caquet plus entêté que celui de la femme qui veut avoir raison contre la raison même, en la dominant par un flux de paroles dont lui importe moins le sens que la crécelle. Mais la serinette de l'oiseau n'était pas assez convaincante pour étouffer la rumeur sourde dont des myriades de mouches à miel enveloppaient un tilleul, rond comme une ruche, et de plus d'âge que Baucis. Orchestre charmant! qui, par les fenêtres de la cuisine grandes ouvertes, se renforçait de l'habitude de la jeune servante, jolie comme un amour, de siffler.

Par-devant la grille, comme écrivaient les vieux notaires, M. le curé passa. Il se rendait à la place. Et si joyeuse était la nature que, dans la symphonie et la sympathie universelles, non seulement la soutane du brave homme ne détonnait pas, mais encore chantait avec les autres choses, et même susurrait à l'aisselle sous le va-et-vient de la manche. Il avait la rondeur généreuse d'un melon. Par le fruit on juge de la plante, et M. le curé en portait d'excellent. Il avait cinquante ans, Jean de Pèes trente. Ensemble ils tuaient un lièvre. Il avait le cœur miséricordieux. Il était juste dans ce royaume de Dieu qui est le ciel, mais aussi la terre et, après être redescendu de l'autel, il allait en mesure dans l'ineffable concert de la création. Il vit Jean de Pèes sous les arbres. Sans franchir le seuil il lui demanda :

— Rien de nouveau?

Et Jean de Pèes lui répondit :

— La sage-femme a dit que ce serait pour aujourd'hui.

*
* *

On l'appela Jean, du même prénom que son père, mais ensuite, pour l'en distinguer, Janot tout court, comme le lapin.

Sa mère, Gracieuse d'Isturitz, était de souche basque, c'est-à-dire du bois d'un chêne dont les piliers soutiennent tantôt l'incandescent azur dont une aile bat en Espagne,

tantôt la tiède nacre printanière, ou la charge de nuages que pousse avec une clameur, vers l'est, la mer.

Jean de Pèes était, lui, d'origine gasconne, né dans ces parages qui sont entre les landes de Colombos, les prairies de Clairence et les montagnes de Hasparren. Plus que lui sa femme était simple ; plus facile à vivre ; plus accommodante lorsque l'huile épaisse donnait aux sauces le goût de fenouil de la frontière ; préférant aux truffes qu'il faisait venir du Périgord le fade pimenton qui évoque le sang des taureaux. Avec cela, docile, pieuse, aimante, peu instruite, ne pensant pas, encore qu'elle eût un peu voyagé, qu'il pût y avoir un luxe et un confort préférables aux charmes de sa maison natale toute faite de sobriété, d'austérités, de naïvetés, de candeur, de force, de patriarcat souverain, d'amour de Dieu. Les mots de la médecine, elle ne les entendait pas. Ainsi la fièvre typhoïde était pour elle une grande chose torride et mortelle qui fait venir les parents en pleurs et le prêtre autour du lit du malade. Si celui-ci en réchappe, on remercie la Vierge qui l'a rafraîchi. Sinon, l'on dit : « Pauvre de lui ! » Enfin la femme forte, et jolie, sinon belle, un corps souple, une main qui salue de loin avec enthousiasme, et comme en agitant des catagnettes.

Jean de Pèes s'en était épris à première vue, chez des Basques amis, par une lourde journée d'orage qui rend les mouches piquantes dans le salon encombré, naïf et suffocant, où les enfants redoublent de sottises. Elle avait cinq ans de moins que lui. Il lui fut fidèle mais il commanda. Elle était ainsi parfaitement heureuse, il lui avait fait don d'une voiture et d'un cheval au moment qu'elle s'était vue enceinte, pour que, aussitôt relevée de ses couches, ils se promenassent beaucoup ensemble. Et, dans le mois de juin 1888, Janot vint au monde et, bien malgré eux, demeura leur unique enfant.

Le ménage avait, pour y vivre, réparé, aménagé une ferme héritée par le mari à cinq cents mètres d'un bourg primitif situé dans la plus riante des vallées : ce paradis terrestre qui venait de célébrer sans y chercher — parce que les êtres et les choses sont tout naturellement ce qu'elles sont, radieuses, la naissance de Janot-poète.

Au moment qu'il s'élançait, comme une étoile, de l'abîme obscur du sein maternel qui s'ignore, tout ce concert champêtre de voix et de lumière pénétrait dans ses minuscules

oreilles sans que personne pût contrôler, à l'aide d'aucun micrographe, les impressions par lui perçues. Les conques recueillent la rumeur marine qu'elles renvoient après avoir épousé sa vibration spiralée. Et si un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort, Janot ne sera-t-il, dès sa naissance, plus intelligent qu'un coquillage? A travers les paupières closes du nouveau-né, le soleil ne s'infiltre-t-il pas comme il paraît à travers la nacre ou les pétales? Du fond de son trou, dont l'orifice, pareil à un cratère, voit l'ombre évoluer, le grillon avait dit à Janot, pour qu'il s'en souvînt à jamais dans ses chants : « J'existe ; tu sauras que je suis parmi les radicelles des graminées qui, au-dessus de moi dressent en triomphe leurs aigrettes. » Et les brebis, par l'écho lointain de leurs clarines, lui avaient dit : « Et nous aussi, nous sommes. Nous t'apprendrons la poésie pastorale, et à compter, goutte à goutte, dans le silence, nos pleurs d'airin. Tu entendras les sanglots qui s'élèvent de la bergerie où sont nos agneaux qui doivent être immolés. Tu connaîtras le griffon qui mord, et le maître dur qui regarde au loin, du côté où sont les femmes. » Et, de toute sa voix plaintive et touchante le fifre avait dit à Janot : « Écoute, écoute-moi dans la fête finissante de ce beau jour où tu es né. Quel vieillard ne sent monter des pleurs à ses yeux alors que dans l'exil il évoque la fête locale ! Si tu t'en vas, je te rappellerai. Je te donne un rendez-vous éternel sous les noyers et les platanes chéris qui ombragent les ménétriers. Je t'inspirerai l'horreur des salons où la musique et la danse distillent un poison qui paralyse. Mais ici tu aimeras, de tout ton cœur, les couples naïfs qui valsent comme des charrues, mais qui ont l'âme et le corps bien portants ; tu applaudiras le baladin dont le maillot fané vaut bien l'habit d'un gentilhomme. Garder en équilibre des bouteilles sur la tête en pirouettant n'est qu'une diplomatie qui ne nuit à personne. Le pitre a son art, tout comme un poète dont il partage l'innocence et la douleur.

« Tandis que tu es dans ton berceau, ô Janot, donnant à peine les signes de la vie commençante, la rumeur d'une ovation s'élève qui marque le triomphe de l'un des camps des joueurs de pelote. Tu préféreras à tout autre ce sport net et simple et pur que pratiquait jadis, pour retenir son cœur bondissant comme une balle, l'une des filles d'Homère. »

La nuit est tombée. Et le grillon s'est endormi. Et la

brebis s'est endormie. Et le fifre s'est endormi. Et l'oiseau s'est endormi. Et le soleil. Et toi, Janot.

Dieu veille.

*
* *

Le puits de M. le curé n'était pas que poétique, mais il était plein de vérité. Il était sans doute moins vénérable que celui auprès duquel Jésus s'assit accablé par la chaleur de la Samarie.

Mais, si l'on peut dire, le puits de M. le curé était bonhomme comme lui. Il reflétait, à cœur ouvert, le soleil, l'azur, la lune, les étoiles, les fougères nommées langues-de-cerf, capillaires, doradilles, rues de muraille, les violettes et la figure ridée de la servante qui remontait les seaux : en un mot le ciel et la terre. Sans qu'on eût jamais pu s'imaginer comment elle s'y était glissée, car la margelle en était assez haute, on en avait retiré une énorme anguille olivâtre. C'est ainsi que le diable s'insinue partout et que l'on peut dire aussi bien qu'il se tient sous la roche. Toujours est-il que cette anguille on l'avait mangée rôtie, ce qu'Ève et Adam ne surent faire, hélas ! du serpent de la Genèse. Sans doute, à ingurgiter cette onde si pure, le poisson habile à glisser des mains s'était-il matériellement converti : sa chair fut déclarée excellente par Jean de Pèes et ses amis qui, en tirant la caille, avaient aiguisé leur appétit.

Mais Dieu avait permis que cette eau eût une destination plus élevée que d'être le miroir de la nature. On la recueillait avec soin dans le plus pur des bassins, afin qu'on la bénît, en vue d'administrer le baptême qui fait fructifier l'âme et la prépare à la béatitude. Grâce à Jésus-Christ, qui la divinise en quelque sorte, elle fait circuler la sève qui se répand dans cette vigne catholique dont la magnificence ombrage jusqu'aux contrées les plus sauvages et les désaltère. Elle purifie l'œil, lui donne une netteté que les païens ignorent, la perception d'une lumière utile au peintre, au sculpteur, au poète, et dont fut gratuitement doté Janot dans le début de cet été. Il n'avait pas même alors trois jours.

Civilement, il fut dressé acte de la naissance de Janot d'une manière fort singulière qui dérouta les scribes et les gendarmes. A la version officielle, on ne peut plus correcte, libellée par le secrétaire, signée du père, du maire, et de

deux témoins exerçant l'un la profession de cordonnier, l'autre de tisserand, une main mystérieuse avait annexé, dans le registre de l'état civil, cette variante :

« *L'an mil huit cent quatre-vingt-huit et le (illisible) du mois de juin, à dix heures du matin, par-devant nous Bonasse Grillon, maire de la prairie, et remplissant les fonctions de ménétrier bénévole et d'allumeur de vers luisants, a comparu, dans la maison commune, c'est-à-dire à l'auberge du Chat-Botté, M. Jean Pèes, âgé de trente ans, licencié en droit, propriétaire-rentier, demeurant et domicilié un peu hors ville, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin dont il nous a déclaré que la dame d'Isturitz Gracieuse-Marie-Véronique, sans profession, âgée de vingt-cinq ans, son épouse, demeurant avec lui, est accouchée hier à trois heures de relevée dans leur maison d'habitation dite* Ecoute s'il pleut, *auquel enfant il a donné le prénom de Janot ? Ces présentation et déclaration ont été faites en présence du sieur Lapin de la Garonne, Rodolphe, débitant de rosée, grand agitateur d'oreilles, croquant-crottant, et de Pivert, Justin, menuisier libre, l'un demeurant dans un trou de terre, l'autre dans un trou de bois, témoins choisis par le déclarant.*

« *Et, après lecture par nous fredonnée du présent acte de naissance au comparant et aux témoins, nous l'avons signé avec lui d'une plume de martin-pêcheur, et revêtu de notre sceau qui est un bouton d'or.* »

II

A la découverte.

Quand Janot eut quatorze ans, on le mit sur un poney où il se tint d'emblée si ferme que son père le laissa seul chevaucher par monts et par vaux, à quoi Mme Jean de Pèes ne contredit point, habituée à ce que des garçons de ferme aussi jeunes que son fils montassent sans selle pour aller au loin soigner les brebis.

Janot était alors un bel enfant aux joues rondes et roses, aux yeux du bleu ineffable de ces insectes du bord des eaux, le nez comme une noisette fraîche pelée où perlait en été la rosée du soleil, la bouche rouge et blanche, le menton tel qu'un abricot partagé par une fossette, un front tout droit,

ni trop grand ni trop petit, sous des cheveux ras, ni blonds, ni bruns.

Son père avait fait ses classes et son droit à Bordeaux. Il avait reçu, des Jésuites, une éducation qui était de son monde et une foi solide, comme elle est d'ailleurs dans son pays. Néanmoins, durant son passage à la Faculté et à la caserne, la fréquentation de certains milieux dont les mœurs l'avaient choqué avait coincé dans sa tête assez dure cette idée que s'il avait des fils il n'en ferait que des campagnards. Et même, plus tard, s'ancrant dans sa théorie, il décida de n'avoir affaire à aucun collège, se disant que le curé en saurait toujours assez pour apprendre à Janot le catéchisme, un peu de français et de latin, d'histoire et de géographie, et la tenue d'un livre de comptes.

Le cheval de Janot, comme par le fait exprès d'un éleveur prophétique, portait le nom de Pégase, et le bateau plat que M. le curé entretenait sur la rivière la Charmeuse avait reçu celui d'Argo, d'un souvenir aussi classique.

Tels furent deux excellents moyens dont disposa Janot pour faire la conquête du monde.

Il y avait un bois où l'été jetait un grand recueillement. Janot aimait de s'y rendre. Un jour qu'il avait poussé plus avant sa monture du côté d'Orègue il découvrit, au cœur même de ce bois, une cabane presque mêlée à la nature environnante et qu'habitait seule une vieille femme du nom de Sabala, qui passait pour folle. Elle se rendait parfois au village de Jean de Pèes où les polissons la harcelaient. En haillons, mais propre, les cheveux épars, parfois couronnée de fleurs, elle avait un air singulier de majesté qu'avait ressenti Janot. Elle jouait parfois d'une flûte de buis, en tirant les sons les plus harmonieux. Elle avait dû être brune et très belle, quoique ses traits fussent fort accentués par l'âge ; ses yeux étaient admirables et, comme il arrive chez les races orientales, les prunelles noires paraissaient flotter à moitié dans du lait. On les eût dites élargies par la belladone. Elle s'appuyait sur un bâton de houx dont on prétendait qu'elle avait éborgné un gamin d'Espelette, ce qui était une pure calomnie, car elle était fort douce. La malveillance qu'on lui témoignait venait de cette royauté misérable qui en imposait et, à cause de cela, lui attirait les coups et les insultes des manants qu'exaspère toujours la vraie noblesse. Et puis le monde est lâche envers ceux qui ne se

défendent que par leur bonté. Jamais Janot ne s'était mêlé à la horde qui la poursuivait.

Il ignorait qu'elle demeurât là. Mais il la reconnut devant la porte. Elle le vit devant elle, beau petit cavalier. Il fut pris d'un léger frisson, car ses parents lui avaient dit de l'éviter. Il voulut tourner bride aussitôt, mais l'on eût cru que Pégase s'enracinait dans la mousse de la forêt et qu'il contemplait Sabala. Celle-ci, au lieu de s'irriter contre Janot, alla s'agenouiller non loin de lui sur une souche de telle manière qu'elle put bien le considérer, et son visage fané respirait la béatitude. Elle tenait une antique quenouille chargée de chanvre. Un mystère se faisait sentir dans les hautes futaies qui brisaient en mille éclats le miroir de l'azur ; dans le vol, de branche en branche, de geais ; dans le chant d'une perdrix apprivoisée ; dans l'attitude parlante d'une chèvre redressée, appuyée à la clôture d'églantiers ; dans la démarche de travers du chat se raplatissant et se roidissant ; dans le bond d'un lapin sauvage ; dans les yeux émerveillés de Janot ; dans ce murmure qui s'élève comme une prière de tout ce qui a vie.

Il eût été bien impossible à l'enfant de mesurer le temps que dura l'extase où l'avait plongé tout cela qui n'avait pourtant rien que de fort naturel. Mais lorsque le poney arracha de lui-même son cavalier à la contemplation, la brise du soir dispersait les roses de l'angelus, on rentrait les oies, les haies grésillaient d'insectes, le crapaud laissait tomber sa plainte liquide, et les lis des potagers commençaient de s'emplir de l'indécise lueur de la lune.

*
* *

Il arrivait que, la leçon finie, M. le curé livrât à Janot la clef du cadenas qui retenait à la chaîne l'*Argo* amarré au vieil escalier plongeant de la terrasse du presbytère. Là encore on laissait l'enfant agir à sa guise : la rivière était peu profonde, et d'ailleurs il avait appris à nager en se soutenant sur l'eau avec des gourdes. Le prêtre l'accompagnait parfois, mais alors c'était à l'aube, pour lever des cordeaux posés la veille et noués aux branches flexibles des aulnes. Dans la soirée Janot allait presque toujours seul. Il godillait le plus souvent, remontant la Charmeuse, le bateau froissant les joncs dont les touffes se refermaient en

chuchotant. Un martin-pêcheur traçait un sillon bleu, comme d'une étoile filante. Janot eût voulu s'emparer des gros poissons blancs qui glissaient ainsi que des ombres rapides, tout droit, mais ils étaient trop méfiants, et il ne retirait de la rivière, avec sa ligne, que des goujons et des chipes. Par places, des feuilles flottaient, disposées comme les marqueteries d'un parquet, leurs tiges enracinées dans la vase d'où s'élèvent des bulles. Au-dessus de soi, à droite et à gauche, des prairies étendaient leurs toisons de soleil dans une solitude apaisante. On pouvait, durant plusieurs kilomètres, naviguer en amont sans rencontrer d'obstacles. Janot ne ressentait guère de fatigue à ramer. On passait devant un château dont il ignorait les hôtes qui ne l'habitaient que pendant les grandes vacances et qui ne s'étaient point créé de relations dans le voisinage. On ne les apercevait qu'à l'église. Dans le pays, on les nommait les Espagnols. Ce château, assez surélevé, était masqué en grande partie, l'été, par les nuages épais des branches. D'une ouverture ménagée dans le rempart du jardin, un escalier descendait jusqu'à la Charmeuse, tel celui, mais plus large, du presbytère. Par une fin de bel après-midi, Janot crut voir, posée sur l'une des dernières marches, une immense rose. C'était une enfant de son âge, en robe claire, à qui il ne parla pas. Mais ayant fait se rapprocher d'elle la barque, d'un pied joli elle y monta et ils partirent.

Ils ne rompirent point le silence. Pourquoi? Ils étaient deux enfants qui ne songeaient qu'à se distraire. Ce qu'ils firent en faisant des bouquets, ou en saisissant entre deux doigts l'aile nerveuse des demoiselles, presque végétales. Chaque fleur qu'il lui tendait augmentait le recueillement. Elle le remerciait par un sourire qui creusait sa joue comme l'eau se troue sous l'effort de la rame. Leur promenade dura peu. Le bateau accosta pour la déposer en repassant, et continua de glisser dans le sens du courant. On n'entendait que le grincement de l'aviron. Elle s'était rassise sur la pierre. Mais au lieu de lire, comme elle faisait tout à l'heure, à la place du livre elle tenait le bouquet des eaux. La barque reculait de plus en plus. Il s'en allait face à elle. Il s'éloignait. Et le charme de leur double sourire s'éteignit dans la distance de l'amour.

Janot ne souffla mot à quiconque de cet embarquement pour une Cythère si innocente, quant à lui, que les ailes de

son ange gardien eussent pu servir de voiles à l'esquif. Son cœur était d'ailleurs plus pur qu'une fontaine rustique et, depuis deux ans déjà, le Christ y descendait.

*
* *

Ce fut à la table de son père qu'il entendit M. le curé, à quelques jours de là, parler des Espagnols, et, en particulier, de la petite fille dont il lui apparut que le prénom ravissant correspondait à la couleur de la robe qu'elle portait.

— Mlle Rosario, expliquait le digne prêtre, a douze ans. La visite que j'ai rendue à ses parents, à l'occasion d'une charge de mon ministère qui m'avait appelé chez eux, m'a permis de connaître davantage tous les enfants. Mais aucune de leurs cinq autres filles n'est aussi aimable que Mlle Rosario. Elle est née à Grenade.

— Il faut, remarqua Jean de Pèes, que tout en Espagne soit fleur et fruit.

— Le père, continua M. le curé, appartient à une lignée vraiment princière en qui circule un peu de sang royal, dit-on. Il est vrai qu'il a grand air. Mais, pour en revenir à Mlle Rosario, croiriez-vous qu'à son âge elle porte un petit anneau d'or parce qu'elle est fiancée? En Andalousie on vous fiance dès le berceau, surtout si l'on naît dans une grande famille.

— Fiancée, mais à qui? demanda Mme Jean de Pèes

— A un enfant du même âge qu'elle, qui serait un petit-fils du duc d'Orvietta, et qui est chez eux en ce moment.

Ayant entendu ces choses, Janot sentit son cœur s'obscurcir et, dès la fin du repas, il alla se coucher. Il ne s'endormit pas tout de suite. Il songeait à la hutte de Sabala, et il avait envie de pleurer. Il se rappelait la haie contre laquelle la chèvre de la vieille fileuse se tenait toute droite. Dans cette haie, il y avait des roses, dont l'une semblait grossir démesurément, et celle-là était Rosario. Elle s'animait à je ne sais quelle brise. Elle se détachait de sa branche. Elle venait le rejoindre sur Pégase. Elle ne parlait point davantage que dans la barque, mais d'elle s'élevait un murmure comme celui des bois. Le père de Rosario apparaissait, et causait quelque crainte à Janot. M. le curé avait dit qu'il était un prince. Et l'enfant le revoyait tel qu'à la messe il l'avait aperçu parfois, aussi pâle de teint que sa

barbe était noire, à côté de sa jolie femme qui posait son pied cambré sur le sol avec l'agilité d'une biche. Rosario ne ressemblait pas à sa mère. Elle ne ressemblait à personne. En songeant à elle il ne revoyait qu'un sourire dans les fleurs. Mais elle était fiancée, hélas !

Janot céda au sommeil, mais avec un sanglot.

*
* *

Dans la semaine qui suivit, il eut la pudeur de ne pas remonter dans l'*Argo* que berçait à peine la Charmeuse. Il craignait de retrouver Rosario assise sur l'escalier de pierre qui donnait dans l'eau. Mais plus tard, il se dit que l'on pourrait accéder au château par la route parallèle à la rivière, et il monta sur Pégase. Il n'osa s'arrêter devant la haute grille des Espagnols. Et même, il ferma les yeux pour passer outre et ne rien apercevoir de l'intérieur du parc, ni de la façade qui l'eût ébloui, toute blanche avec sa véranda ombragée d'un store jaune et rouge. Il continua sa route vers Isturtitz, le village natal de sa mère qui en portait le nom.

La plaine qu'il traversait était joyeuse en ce jour de l'ouverture de la chasse. Les chaumes n'étaient point trop ras où piétaient les cailles, car on coupait encore en ce temps-là les blés à la faucille. Par moment un coup de fusil se répercutait. Les chiens innocents s'élançaient, rappelés aussitôt par leurs maîtres. Ou bien ils rampaient, fouettant l'air à coups de queue, ou ils tombaient en arrêt. Des campagnards empesés se rendaient aux vêpres. Et le soleil mêlé au son de la cloche paroissiale se fondait avec la cloche de la citrouille des champs.

« ...Rosario, petite Espagnole ! »

Telle était la pensée de Janot.

Il prit, par le bord d'un ruisseau, un raccourci qui conduisait à la maison de sa grand'mère. Après avoir mis Pégase dans la grange qui sentait l'aigre odeur du blé mûr, il entra dans l'ombreux salon où il embrassa l'aïeule blanche et noire. Il s'assit sur un tabouret, ils causèrent. Il y eut un silence. Puis il demanda :

— Amatchi, est-ce que tu es allée en Espagne?

— Quand j'étais bien jeune, mon enfant.

— Comment est-elle, l'Espagne?

— Il y a du ciel bleu partout, des oranges dans les arbres, des fleurs qui sentent bon, des sérénades...

— Qu'est-ce que c'est qu'une sérénade?

— De la musique que font les fiancés sous le balcon des fiancées.

— Avec quoi la font-ils?

— Avec une guitare comme celle qui est là.

— Tu sais en jouer?

— Un peu.

— Veux-tu me montrer?

— Écoute.

— Amatchi! Oh! que c'est joli. Qu'est-ce que c'est, Amatchi?

— Une valse vieille comme moi : *Clair de lune à Grenade...*

« ...Rosario, petite Espagnole! »

On raccrocha la guitare à son clou. Janot était triste et charmé. Son Amatchi le retint à souper comme souvent elle faisait le dimanche. Durant le repas il demanda :

— Il y a des princes en Espagne?

— Il y a la cour la plus belle du monde.

— L'as-tu vue?

— Oui, j'ai regardé passer la reine mère. On riait, on dansait et l'on pleurait de joie. Toute la nuit on a entendu des guitares et des castagnettes. Les infants et les infantes portaient leurs costumes de cérémonie. Les infantes tout enveloppées de dentelles ressemblaient à un baptême de cloches.

— Qui est les infantes?

— Les princesses.

« ...Rosario, petite Espagnole! »

Janot prit le chemin du retour, le même qu'à l'aller. La face de la lune était pâle comme celle de Pierrot. Comme il se rapprochait de la grille du château des Espagnols, il entendit un bruit de guitare et de castagnettes qui ne lui laissa pas, cette fois, le courage de vaincre sa curiosité. Il poussa Pégase jusqu'au mur assez bas d'où, dissimulé, il put contempler une scène qui fit se mouiller ses yeux de je ne sais quelle rosée.

Sur un rond-point, circonscrit par des arbustes taillés, noirs et coriaces, une société assez nombreuse se tenait. Janot distinguait le père, coiffé d'un large chapeau noir, accoudé au socle d'une statue, renvoyant par la bouche et

les narines, tel qu'un dieu, une fumée qu'il avait aspirée d'un cigare infiniment long. Il regardait, au centre, le spectacle qui les charmait tous. Et « tous », c'était lui-même et sa gracieuse épouse ; et encore un singulier vieillard en costume noir, qui battait la mesure avec une canne aussi mince que ses mollets gantés de soie ; et une vieille Parque, au nez crochu, étalant précieusement sur ses genoux, à deux mains, un minuscule mouchoir. Il y avait encore deux garçons et cinq filles, qui devaient être sœurs et frères, et une sorte de valet galonné qui relevait tellement la tête que si Janot avait eu quelque expérience de la vie il l'eût deviné aveugle, ce qu'il était réellement. Certains hidalgos jugent que, pour bien faire chanter son instrument, un musicien doit être privé de la vue, ainsi que le rossignol de Hollande. Enfin, Rosario et... un jeune homme, sans doute le fiancé dénoncé par le curé, dansant l'un en face de l'autre au son lugubre et doux de l'instrument dont pinçait les cordes celui dont le regard était absent. L'amoureux prétendant tournoyait en claquant des doigts, envoyant tour à tour ses talons rejoindre son derrière, tandis que Rosario, aussi agile en son genre, agitait ses castagnettes. Grâce au discret et savant tournoiement qu'elle imprimait à sa robe de style Empire, elle faisait paraître seulement ses idéales chevilles Quelle fête galante !

Janot pressa Pégase et s'enfuit, en proie à un grand dépit qu'il ne s'expliquait pas. Il fut bientôt de retour et se coucha sans que ses père et mère eussent songé à l'interroger sur son absence.

*
* *

Dès le lendemain, car l'Amour qui s'ignore va vite, il reprenait la barque et remontait le courant de la Charmeuse à la même heure que naguère.

Il retrouva l'Espagnole portant la même robe et feignant de lire, le même livre sans doute, assise sur la même marche. Et, comme il accostait l'escalier, elle sauta pleine d'aisance sur l'*Argo* qui se balança un instant sous la rose énorme. Aucun duc ou comte d'Orvietta n'était là, ce dont Janot ressentit du bien-être et de l'espérance indécise. Ils reprirent la promenade parmi les plantes des eaux, et leurs bouquets s'ensoleillèrent encore de leurs délicieux sourires.

Mais quand Janot eut ramené sur la berge l'enfant qui n'en était presque plus une, et dont le teint se confondait avec la jupe et le prénom, comme il allait s'éloigner d'elle, il rompit le silence, troublé par l'anneau d'or qu'il avait remarqué :

— Est-il vrai que vous soyez fiancée, Rosario?

— Eh ! pourquoi faire, grand Dieu !

Et elle éclata de rire, d'un rire qui, comme un ricochet, courut longtemps sur la rivière.

Trois jours après, à la fin d'une fugue toute pareille, il l'interrogea de même :

— Est-il vrai que vous soyez fiancée, Rosario?

A quoi elle répliqua :

— Eh ! pourquoi faire, Sainte Vierge !

Elle rit à nouveau.

Les grandes vacances touchaient à leur fin. Janot, à deux ou trois reprises, n'avait point retrouvé Rosario à la place habituelle. Mais, la fois qui suivit, elle y était. Et il en fut de leur flânerie en bateau tout comme précédemment. Néanmoins lorsqu'il demanda :

— Est-il vrai que vous soyez fiancée, Rosario?

Elle répondit, toujours aussi gaie :

— Eh ! pourquoi faire, bienheureuse Catherine !

Elle avait substitué à la Vierge une simple sainte.

Hélas ! le lendemain elle était fidèle au rendez-vous, mais avec le jeune Orvietta. Câline, elle tenait sa joue pressée contre la sienne, lui faisant du bras un collier. Elle regarda sans vergogne, moqueuse et presque méprisante, le pauvre Janot qui ramait, cette fois, comme un galérien et qui, en redescendant la Charmeuse, les trouva dans la même attitude.

Ainsi commence le premier amour des poètes.

III

L'initiation scientifique chez Janot.

Rosario, avec les siens, avait regagné sa patrie, non sans avoir laissé une ride sur le cœur dont elle s'était jouée. Pas même au curé à qui pourtant il se confiait plus qu'à per-

sonne, Janot n'avait soufflé mot de l'innocente idylle. Son âme s'était un moment reclose sous le rayon assombri de l'orage, pour se rouvrir bientôt à la bonne nature ensoleillée.

Par un matin au ciel changeant comme la gorge du ramier, mais où couvait la chaleur, il s'en revint, sur Pégase, au bois où naguère il avait découvert le gîte de Sabala. Celle-ci n'était point devant sa hutte ; mais sa chevrette bêlait auprès des dernières roses. Il mit pied à terre, laissa là son cheval et entra. La vieille femme, vêtue de haillons, était couchée sur un grabat. Elle n'avait, pour compagnie, que son chat et sa perdrix qui vivaient en bonne intelligence et, pour remède, qu'un peu d'eau dans une écuelle à portée de sa main. Elle égrenait son chapelet. Elle parut heureuse de reconnaître l'enfant qu'elle avait longtemps l'autre jour contemplé en silence, lui accordant quelque primauté peut-être, et comme s'il eût été le jeune prince du paysage. Janot pensa qu'il faudrait appeler au chevet de cette pauvresse solitaire un médecin. Ce dont il avertit, au retour, ses père et mère tout d'abord inquiets qu'il se fût, malgré leur ordre, approché d'une démente qui passait pour dangereuse. Cependant, ayant pitié d'elle à cause de ce qui venait de leur être dit sans feinte par leur petit, ils l'autorisèrent, après déjeuner, à s'en aller chercher le docteur du village.

Ce docteur, du nom d'Alphonse Règletout, était un vieux garçon de cinquante-huit ans, d'une originalité qui frisait la folie ; à tel point que s'il n'eût exercé sa profession au milieu d'une province dont les naturels avaient la peau aussi dure que le parchemin qu'il avait rapporté de la Faculté de Paris, la plus élémentaire justice se fût émue. Jean de Pèes, assez sceptique sur la science des morts, s'amusait fort du pittoresque de ce personnage qu'il connaissait depuis toujours intimement, mais qu'il n'avait qu'une fois consulté à l'occasion d'une rougeole de Janot. Celui-ci ayant frappé à la porte de l'Esculape fut accueilli par une antique servante qui s'inclina fort bas et l'introduisit dans le cabinet de consultations où il demeura seul quelques instants. Il s'assit sur un fauteuil, devant une table centrale où se dressait un buste chauve, luisant et jaunâtre, qui portait çà et là, collées sur le front, les joues, le menton, la nuque, des étiquettes imprimées. Il n'en revenait point.

Le docteur entra et, au lieu de répondre au salut de

Janot, et de lui demander des nouvelles de sa famille, il lui pinça jusqu'au sang, entre deux ongles sales, le lobe de l'oreille. Il était coiffé d'un chapeau portant une boucle sur le devant, style Danton, qui laissait quelques longues mèches s'échapper de la calvitie dissimulée. Il portait une culotte marron et des bas tricotés par sa bonne, qui s'évasaient en guêtres sur de gros souliers.

Janot, n'étant point timide, dit :

— Vous m'avez fait mal, monsieur Règletout. Je viens de la part de papa et maman pour que vous sachiez que Sabala est malade et qu'il faut que vous alliez la soigner.

L'excentrique médecin poussa un strident éclat de rire et demanda :

— Qui est Sabala?

— C'est une pauvre vieille femme qui habite le bois.

Règletout feignit de ne pas entendre. On voyait se creuser, entre la base de sa narine et sa lèvre, un rictus profondément narquois. Il passa lentement son pouce sur l'arcade sourcilière de Janot, comme s'il voulait la modeler, puis prononça :

— Tu as la bosse de l'ordre.

Et, aussitôt après, il palpa, à la place correspondante, la tête parsemée de bandelettes de l'horrible buste qui semblait le dieu de la teigne.

— Regarde, continua-t-il : *Amativité... Merveillosité... Philogéniture... Calcul...* Quelle sale chose que le calcul! La plus sale machine que je sache!... Mais cette science est passionnante, la phrénologie. Ce n'est pas ton père qui t'initiera à cette anatomie spirituelle. Tu peux lui dire, de ma part, que je ne possède cette figure de plâtre que pour mieux étudier le crétinisme de ce pays dont je ne suis pas. Quel âge as-tu?

Fort agacé, Janot répondit :

— Quatorze ans.

— Et... qui est malade?

— Sabala.

— Qui est Sabala? répéta le docteur.

— Je vous ai dit que c'est une pauvre femme qui habite le bois.

— Suffit! Celle qui aveugle les enfants?

— Ils l'embêtent, répliqua Janot.

— Eh bien! fit le docteur, allons-y! Et à pied! Accom-

pagne-moi. Cela nous fera du bien. J'en ai assez de rouler depuis hier dans mon coucou. Tu as l'air fâché? Oublie ce que je t'ai dit de ton père. C'est l'homme le plus aimable que je sache, mais il déteste par trop le progrès. Et puis il se fout trop de moi quand je le rencontre à la pharmacie. Il me tient pour un anarchiste. Ah ! sapristi ! Je n'en ai sauvé que trop de vos aborigènes ! J'aurais dû les laisser crever.

Il se mit à hurler par la fenêtre :

— Gracieuse ! va dire à Martin d'aller tout de suite prévenir M. et Mme de Pèes que j'emmène Janot se promener avec moi...

— Ce n'est pas la peine, observa Janot : quand mes devoirs de vacances sont finis, mon père me laisse aller où je veux, comme je veux ; et j'ai d'ailleurs congé cet après-midi.

Règletout releva la tête, toisa d'un regard de presbyte, par-dessus les lucarnes de ses lunettes, l'enfant qui avait tenu à marquer son indépendance.

Il approuva :

— C'est bien.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur Règletout, qu'il y a qui nage dans ces bocaux?

— C'est... des embryons.

Janot eut la sagesse de ne pas demander d'explications au médecin qui s'agitait de plus en plus.

— Un instant, mon petit !... Quinine, thériaque, l'irrigateur, tout est là dans ma trousse. Il ne reste qu'à prendre les sangsues. Descendons à la cave. Tu les transporteras dans un pot à confiture, recouvert de parchemin et solidement ficelé.

Janot suivit Règletout dans le sous-sol. Gracieuse les éclairait d'une lampe borgne. Dans un aquarium rampaient des espèces de limaces. Le docteur en mit quelques-unes dans le récipient qu'il confia à l'enfant, après l'avoir si hermétiquement fermé que l'on aurait pu le retourner sans qu'une goutte d'eau s'en échappât.

Ils sortirent sous le ciel d'un bleu superbe, traversant la ville, l'un portant sa boîte à Pandore en bandoulière, l'autre le vase de verre sur son cœur, non sans qu'il éprouvât quelque rage et humiliation de ce rôle.

Il pensait à Sabala malade et qu'il désirait soulager. Mais quels moyens singuliers, se disait-il, et quel homme !

Curieuse scène villageoise : ce poète en préfloraison, rose autant qu'une rose où tremblent deux gouttes d'azur, charmante créature vivant libre comme un oiseau dans l'air, fils d'un père et d'une mère aussi sains d'esprit qu'il l'était lui-même, sans mauvais instinct ni complications, intelligent, candide, poussé tout droit, arpentant la route à côté de Règletout, sorte de naïf docteur Faust à l'affût de toute nouveauté offerte à sa cervelle en ébullition ! Et il est vrai que, d'un foulard rouge où s'imprimait en jaune un jeu de cartes à jouer, il épongeait son énorme front tout en continuant de discourir *de omni re scibili et quibusdam aliis*, comme il disait volontiers.

— Ne méprise point les obscures bêtes que tu portes. On en a fait le symbole des exploiteurs parasitaires bien à tort : car, tandis que ceux-ci s'engraissent aux dépens d'autrui, sans que la succion qu'ils exercent sur le corps social leur nuise en quoi que ce soit : au contraire, j'ai découvert que les pauvres sangsues, après avoir aspiré par leur ventouse un sang vicié, en meurent le plus souvent contaminées. N'en ai-je pas vu mourir prises de convulsions dans leur aquarium, cherchant à s'entre-mordre, parce que je les avais appliquées sur le ventre d'un berger mordu par un chien enragé?

Janot n'objectait rien ; mais, depuis son arrivée chez le docteur jusqu'ici, des réflexions fort sensées qui naissaient tout naturellement en lui se résumaient en trois mots : « Il est fou. »

L'autre, cependant, poursuivait :

— Tu n'as point, sans doute, Janot, entendu parler de la thériaque, médicament héroïque, fort décrié aujourd'hui, mais que je me garde bien de négliger en toutes circonstances, et dont j'ai même perfectionné la formule? J'en tiens en permanence dans ma trousse. La philosophie de cette panacée a été dégagée par Claude Bernard dont tu ignores, j'en suis sûr, jusqu'au nom ; si, de tous les remèdes connus tu fais un mélange dont tu administres au patient quelques grains et quelques gouttes, tu le guéris nécessairement, puisque celui dont il a besoin est là, parmi les autres, au complet. As-tu compris?

— Et si c'est du poison?

— Le poison neutralise le poison.

Bien que Janot fût peu familiarisé avec le verbe neutra-

liser, il soupçonna l'étrangeté de l'aphorisme que le vieux médicastre venait de formuler, et il s'ancra davantage dans cette conviction qu'il avait affaire à une sorte de sorcier.

Chemin faisant, ils trouvèrent une grenouille dont Règletout s'empara, soi-disant pour la galvaniser. C'est-à-dire qu'il l'écorcha vive avec son canif dont il lui passa la lame sous les muscles dorsaux, prétendant que les sursauts de la bestiole étaient dus au contact d'un sou avec l'acier. Comme Janot témoignait de quelque dégoût par une grimace, l'autre le tança :

— Tu es un sensible ! Je ne te vois pas encore professeur d'anatomie. Ce n'est qu'en donnant la mort aux uns que l'on peut rendre la vie aux autres. A quoi te destines-tu? Que te fait apprendre, en ce moment, ton curé?

— Il me fait lire l'*Odyssée*, je trouve cela plus beau que d'écorcher des animaux.

Règletout se sentit touché. Ne sachant que répliquer, il eut un sourire amer.

Au bout d'une heure de marche, ils atteignirent le bois, entrèrent dans la cabane de Sabala qui paraissait aussi fatiguée qu'elle l'était le matin. Elle sourit à Janot, mais fit grise mine à Règletout.

— Comment vous portez-vous, Sabala? demanda l'enfant après avoir déposé, contre une chaise, à côté de la boîte à Pandore, le bocal aux sangsues.

Il ne s'attendait guère à une réponse, et il n'avait dit cela que pour atténuer l'impression de gêne qu'il sentait régner dans l'atmosphère à cause de Règletout. Grande fut sa surprise lorsqu'il entendit la vieille lui répondre dans le plus pur français :

— Eh ! mon petit, cela va bien mieux, puisque te voilà !

Coupant court à cette effusion qui lui déplaisait, l'Esculape prit le pouls de la malade.

— Tirez la langue ! ordonna-t-il. Avez-vous mangé?

— Mais, docteur, je ne pourrais jamais vous répondre si vous exigez que je parle avant que de l'avoir rentrée !

— Rentré quoi?

— Ma langue. Commençons, si vous le voulez bien, par le commencement? Dans ce meuble, j'ai du lait, du fromage, quelques poires que m'apporte un pâtre qui s'en prive pour moi. Mais je n'ai pas touché, depuis trois jours, à ces ali-

ments. Je ne bois qu'un peu d'eau. Maintenant je vais pouvoir vous tirer la langue

Ce qu'elle fit, non sans une malice qui plut à Janot, mais point au docteur qui prononça :

— Elle est chargée.

— Toute langue est chargée, repartit Sabala ; parfois bien plus qu'une arme à feu, et souvent aussi cruelle. Ésope n'a-t-il enseigné que la langue est la pire et la meilleure chose qui soit?

Le ravissement de Janot se peignait sur son joli visage à mesure qu'il entendait Sabala, que l'on tenait pour idiote au village, s'exprimer avec des mots aussi choisis que ceux dont se servait sa distinguée grand'mère d'Isturitz, quand elle lui contait son voyage en Espagne.

Quant au docteur il feignait, bien que surpris au delà de tout, de ne pas s'étonner le moins du monde, et il y mettait du sien ! Il était, au fond, très humilié de découvrir chez une femme qu'il avait tenue pour la dernière des parias, mille fois plus d'esprit qu'il n'en possédait. Du moins voulut-il lui en imposer scientifiquement. Prenant son ton le plus solennel qui subissait néanmoins l'ascendant d'une cliente plus imposante qu'aucune autre qu'il eût approchée :

— Nous allons, chère madame, si vous le voulez bien, vous faire l'application de sangsues?

— Ah ! non, docteur, c'est bien trop répugnant. Savez-vous bien ce que nous fîmes, mes sœurs et moi, un jour que le barbier (les barbiers étaient les seuls médecins d'alors) avait voulu en poser à notre aïeule? Nous les ôtâmes aussitôt qu'il eut tourné le dos, ce dont elle nous remerciait avec un si bon sourire ! Et, pour faire la nique audit barbier, Gertrude, la plus jeune d'entre nous, alla au bord de l'étang emprisonner dans son filet des libellules qu'elle lâcha dans la chambre de la malade où elles firent frémir leurs ailes de gaze sur leurs corps d'émeraude et de saphir. Quand le rustre revint, ne retrouvant plus les sangsues, il déblatérait contre nous qu'il soupçonnait de les avoir fait disparaître. Et, folle de joie et bondissant, Gertrude lui cornait aux oreilles :

— Vrai ! Vrai ! Vrai ! Les vilaines bêtes sont devenues belles. Voyez, barbier ! Ici, là, elles sont sur les rideaux, sur les fauteuils, sur les miroirs, sur les vitres. Il leur a poussé des ailes !

Règletout était au comble de l'étonnement. Ayant débouché son bocal il saisit, à l'aide d'une pince de bois, l'une des sangsues, et se rapprocha de Sabala.

— Je vous remercie, monsieur, fit-elle, je n'en prendrai point.

La thériaque eut le même sort.

Mais, à la vue du clysopompe qu'Alphonse Règletout venait de sortir, et auquel il ajustait la canule qui avait l'air d'une tête de bécasse noire au bec d'ivoire, Sabala se jeta au bas de son lit :

— Monsieur, déclara-t-elle, votre science m'a guérie.

Furieux, sans même se soucier de Janot, le docteur ayant jeté son sac sur son épaule s'enfuit, abandonnant les sangsues.

Sabala prit la main de l'enfant et lui dit :

— Tu es le prince de ce pays.

Francis Jammes.

(A suivre.)

Mademoiselle Veiltchen Wang révolutionnaire

A M. Jacques de Marsillac.

Ce riche Chinois de Changhaï, depuis l'arrivée des Sudistes, à qui il avait offert ses services de diplomate finaud, ne quittait plus ses « conserves » de verre fumé. Les lunettes cachaient des yeux bleus qui lui venaient de son grand-père, né aux Antilles d'une mère anglo-saxonne.

M. Wang était puissamment riche. Les uns disaient vingt millions de dollars mex, d'autres lui en prêtaient de quarante à cinquante. Au change, jolie fortune de 200 à 500 millions de notre franc. Elle lui venait en grande partie de son père qui était à Changhaï, de son vivant, compradore d'une grosse banque anglaise et qui, lui-même, avait hérité pas mal de taëls du grand-père antillais.

M. Wang avait étudié aux États-Unis d'où il était revenu vers sa vingt-cinquième année

Il avait retrouvé avec plaisir sa ville de Changhaï et ses plaisirs discrets. Plutôt que de reprendre la charge paternelle, il avait préféré spéculer pour son propre compte. Il n'en avait pas moins conservé de bonnes relations avec l'élite des deux concessions européennes et sa maison était l'une des plus luxueuses entre celles des riches Célestes. Il y recevait grandement, assisté de sa fille qui remplaçait la

mère morte fort jeune. Les concubines vivaient à l'écart.

Lorsque le maréchal Sun Chuen Fang gouvernait Changhaï pour Tchang Tso Lin, M. Wang le conseillait et servait d'agent de liaison entre les autorités consulaires et le grand chef chinois.

On vantait fort ses qualités de finesse et de perspicacité. Il avait prévu, bien avant leur approche, le succès des Sudistes, mais il n'avait jamais caché qu'il le tenait pour éphémère.

Quand Sun Chuen Fang se replia vers le Nord devant Chang Kaï Chek triomphant, M. Wang avait depuis longtemps envoyé au-devant des armées sudistes des hommes à lui et, dans le temps qu'il prenait congé de son maître vaincu, à son bureau l'attendaient déjà les émissaires du Kuo-Min-Tang.

Il fit d'emblée partie du nouveau gouvernement de Changhaï et à ses amis blancs il expliquait, avec ce sourire de coin qui n'était pas sans dédain : « Servir le Nord ou le Sud, c'est encore servir la patrie. » En fait, il gagnait plus d'argent que jamais. Les établissements européens de l'intérieur fermaient leurs portes un à un devant les menaces chaque jour plus graves. En sous-main, M. Wang, par ses agents, prenait la succession.

Conseiller politique du généralissime Chang Kaï Chek dès que celui-ci eut installé son quartier général dans la cité chinoise de Changhaï, il fut encore agent de liaison entre les puissances et le nouveau maître. Il n'avait changé que le fanion de son auto et le libellé de ses cartes de visite.



Il nous avait reçus dans son bureau, près de l'arsenal. Il avait prodigué les déclarations les plus rassurantes sur les intentions de son gouvernement qui n'avait qu'un désir : vivre en bonne amitié avec les puissances, pourvu que « celles-ci admissent la nécessité de la suppression des privilèges que leur avait consentis un gouvernement impérial dédaigneux de ses devoirs et insoucieux de la dignité de la patrie ».

Que cela était bien dit ! Dans cette vaste pièce du rez-de-chaussée, où les meubles d'un beau bois noir luisaient doucement, mis en valeur par la clarté des murs que ne déco-

raient que de rares et précieuses soieries au dessin aigu, M. Wang parlait d'une voix égale. Son visage, couleur de citron, était immobile comme un masque. Les lèvres bougeaient à peine, une dent d'or étincelait. En anglais et en français, le conseiller politique soutenait la conversation, répondait adroitement à toutes les questions et parlait, parlait tant que les pages de nos blocs s'emplissaient.

Mais en relisant, hors de ce bureau silencieux où le thé fumait dans les tasses que changeait un boy au pas feutré, tout ce que ce charmant homme nous avait déclaré, on s'apercevait bientôt qu'il n'avait rien dit.

Pour l'heure, nous étions sous le charme : il ne souffrait pas que l'un de nous se dérangeât pour allumer sa cigarette. Il ne s'animait que pour remplir ses devoirs d'hôte suprêmement poli. Il intercalait des coussins entre les dossiers droits et les nuques, poussait sous les pieds des tabourets incrustés de marbre veiné.

Il nous avait reçus vers deux heures de l'après-midi. A cinq, il parlait encore, non de la Chine, mais de l'Amérique, de l'Europe, de ses voyages, de nos livres et de notre musique. Fréquemment, le téléphone grésillait ; M. Wang s'excusait d'un sourire.

Il nous pria enfin à dîner pour le soir même.

*
* *

M. Wang ne nous traitait pas chez lui. Il comprenait fort bien que notre enthousiasme faiblît parfois devant les plats singuliers de la cuisine cantonnaise. En outre, il n'était pas fâché d'étaler, avec ce naïf orgueil que les plus fins d'entre eux ne perdent jamais, sa richesse sous les yeux des Européens. Il avait choisi ce restaurant où dansent le soir, pour leur plaisir et pour leur vie, soixante Russes. Il savait trouver là tout un état-major anglais qui y avait ses quartiers et, mon Dieu, présider une table nombreuse et bien servie, devant ces guerriers qu'il méprisait dans le secret de son cœur, l'amusait. Peut-être, en homme qui ne laisse rien au hasard, calculait-il que la présence à sa table d'une demi-douzaine d'Européens lui vaudrait une amélioration de sa cote personnelle?

Pour le charme de ce dîner, il avait également prié — outre sa fille — deux amies de celle-ci, qui portaient les robes

audacieuses venues de Paris par le dernier paquebot. Mlles Ling avaient dix-huit et vingt ans. Elles parlaient l'anglais aussi bien que le chinois et cent mots de notre langue.

Elles étaient menues, potelées, les cheveux coupés en casque d'ébène miroitant, le visage fardé avec ce rien d'exagération des petites filles qui jouent à la dame.

Elles n'avaient pas épargné les bijoux, les plus beaux jades de Chine. Leur frère, qui les accompagn[illegible], souriait doucement en les regardant. Il était fier d[illegible] sœurs si pareilles aux femmes qu'il avait fréquenté[illegible]pe.

Charmant jeune homme, un peu grêl[illegible] son Éton blanc, souple, désinvolte, le rega[illegible] la lèvre dédaigneuse, il était lui aussi diplo[illegible]nfident de M. Wang. Il affectait de ne pas pr[illegible]ux ses fonctions, plaisantait aimablement [illegible]iel et tenait à [illegible] nous ne le prissions qu[illegible] n'était pas : un [illegible] préoccupé de [illegible]tos et de danseuses.

[illegible]ître d'hôtel, obèse et circonspect, avait déjà déclen[illegible] des boys [illegible] et rapides qui virevoltaient [illegible]our [illegible]. Le plus gras des invités, qui était Bourguignon, [illegible] la chère du repas commencé et M. Wang, malgré son sourire, paraissait ennuyé d'avoir dû excuser le retard de sa fille, retenue par des visites de charité, quand, lente, sûre d'elle-même, d'un pas à la fois long et souple, Mlle Veiltchen Wang fit son entrée dans la salle. Le maître d'hôtel s'était précipité. Il la conduisait, aussi fier que si elle eût été sienne.

Les danseuses russes l'admiraient presque autant que les lieutenants anglais qui tous, discrètement, avaient fait pivoter leurs chaises, afin qu'ils la pussent voir et qu'elle les vît.

*
* *

Elle était la grâce même, par la mesure du moindre de ses gestes. Ce sourire, qui n'était qu'une esquisse, ce salut juste indiqué par le mouvement de l'œil et celui à peine sensible de la nuque, cette aisance quand elle s'assit. Son père avait perdu cet air distrait qu'il avait jusque-là. Tandis qu'elle se penchait vers lui, ils échangèrent quelques mots. Il sourit. Son visage, pour un instant, perdit cette réserve qui le couvrait d'un masque.

Les macaïstes de l'orchestre se démenaient avec autant de vigueur que les plus beaux noirs. Aux bras des officiers graves, les Russes dansaient à grands pas glissés.

Miss Veiltchen les suivait du coin de l'œil, sans oublier de répondre, avec la même facilité, en anglais et en français.

On l'assaillait de compliments. Elle les recevait simplement, sans protestation et sans lassitude. Son père rayonnait pour elle.

Le jeune M. Ling se taisait. Il s'était incliné avec un peu de raideur devant miss Wang.

Quand l'orchestre joua une havaïenne, ils furent debout l'un et l'autre comme s'ils s'étaient donné le mot.

Elle était presque aussi grande que lui qui dépassait sensiblement la moyenne.

Leur visage était du même ton blanc, légèrement bistré aux contours, et leurs cheveux du même noir de bitume. Couple harmonieux qui dansait avec une simplicité, une correction qu'on sentait étudiée chez lui, mais si naturelle chez elle. Nul pas compliqué, pas le moindre signe de cette attention que les virtuoses apportent au jeu de leurs jambes.

Je commençais de me douter qu'ils ne dansaient que pour jouir, un quart d'heure durant, d'une solitude complète. Pourtant, pas un mot n'avait été échangé quand la musique cessa. Les mains claquèrent. La guitare reprit le thème.

Le couple passa devant notre table où l'on s'inclina en faisant le geste d'applaudir. M. Wang souriait béatement.

Puis ils parurent se cantonner dans un angle de la salle, le plus éloigné de nous, que l'éclairage de circonstance rendait à demi obscur.

J'apercevais les silhouettes, le souple balancement de Veiltchen, le torse cambré de Ling. A la fin de la danse, ils revinrent vers nous sans parler. Elle avait son demi-sourire, lui était plus gourmé que jamais, comme si la présence de tous ces Anglais l'eût glacé.

Elle dansa beaucoup, mais toutes les danses lentes appartenaient à Ling.

Le *curfew* était à onze heures, en ce temps-là. Bien avant l'heure, la salle se vida et l'un de nous proposa son appartement pour finir la soirée. Les autos, conduites par les boys vaniteux, bondirent à travers Bublingwell Road, encombrée de la foule chinoise qui se hâtait de rentrer avant le passage des patrouilles. Mais la conduite intérieure où j'avais pris

place à côté de M. Ling tenait la tête. Mlle Wang la conduisait et son boy ne lâchait pas une seconde le bouton du klaxon.

Le jeune diplomate me parlait de la France et il me faisait cette politesse, commune à tous ces jeunes hommes que j'ai vus là-bas, de me dire combien il la regrettait. Mais à l'écouter, je songeais que nos professeurs n'avaient point eu souvent pour auditeur ce Céleste qui tenait ses assises entre les Champs-Élysées et le carrefour Drouot.

Mon Dieu, je le tenais pour un charmant garçon, du calibre de mon brave ami Hiou, le général.

Et je présumais tout naturellement qu'il était l'époux présomptif de Mlle Wang. Je crus bon de lui faire mon compliment sur la splendeur de cette jeune Chinoise. Il ne sut que me répondre : « Elle a de grandes qualités ; personne ne danse mieux qu'elle, voyez comme elle conduit. Au tennis, elle me bat ; quant à la suivre lorsqu'elle monte ses poneys... »

Mlle Wang avait entendu prononcer son nom. Le temps d'une seconde, je vis son beau visage allongé, ses yeux fixes et ce demi-sourire.

* *

Notre hôte avait les réelles qualités d'un bon garçon. Il faisait de l'import-export. Il avait une résidence agréable, une auto de marque, en un mot de la surface. Comme il vendait, entre autres choses, du champagne et des liqueurs, il savait remonter intelligemment sa cave.

Il voulut, ce soir-là, nous le prouver derechef. Dans le hall spacieux, des groupes se formèrent, un peu au hasard ; la cadette des Ling n'eut de cesse qu'un gramophone ne jouât afin qu'on la fît danser. Chambré dans une encoignure, M. Wang était aux prises avec deux Américains qui avaient la prétention d'extraire de ce finaud un peu de vérité.

M. Ling s'occupait du phonographe, attentif à choisir les disques et à remonter le ressort.

Je pus tout à mon aise, tandis qu'elle me parlait — elle aussi et avec la même frivolité — d'un Paris à l'usage des étrangers à changes hauts, la regarder par le menu. Elle formait un contraste parfait avec ses amies Ling. Ses cheveux étaient longs, tirés en arrière, les oreilles dégagées. La coiffure était si égale, si lisse, si brillante qu'on l'eût crue taillée dans de l'ébène. Une seule fleur, un camélia, l'égayait là où les tresses s'unissaient en un toron épais.

Le visage était minuscule mais d'une admirable netteté de traits. Le nez très droit, aigu, la bouche charnue et plutôt longue, le menton saillant, mais on ne voyait que ses yeux noirs, à fleur de peau, très larges, à peine infléchis à l'angle externe. Une eau glacée, deux éclats de marbre noir. Le jeu de son regard, comme l'expression, eût paru impropre. Ils regardaient bien droit. Nulle coquetterie, rien de ces jeux de la prunelle.

Elle n'était que netteté.

Sûre d'elle-même, elle dédaignait les toilettes des grands couturiers d'Europe. Comme on l'approuvait de ne porter, le soir, que cette robe dont le col de dentelle noire montait au menton, tandis que le corsage moulait une gorge sans relief, dessinait une taille mince à frapper d'étonnement. La jupe, toute droite, descendait jusque sur les souliers d'argent.

Les bras étaient recouverts d'une manche évasée de fine dentelle un peu jaunie, seule concession à l'élégance dans cette toilette d'une lourde étoffe noire aux beaux reflets. Mains nues, comme le visage, un collier de diamant.

Parce que son éducation première avait été anglaise, elle parlait notre langue avec une pointe d'accent, quelques hésitations sur les mots.

Je sus que son père l'avait envoyée aux États-Unis de sa treizième à sa seizième année ; mais, pour revenir en Chine, elle avait fait le grand tour : Londres, Paris, Berlin et l'Italie.

Pas une de ses phrases qui ne fût mesurée et juste, dans ce ton qu'aurait toute jeune fille intelligente et bien élevée. Mais je sentais je ne sais quelle agaçante dissimulation. Rien cependant qui justifiât mon soupçon. Miss Wang était une jeune fille, rien de plus.

J'eusse voulu l'interroger sur la crise chinoise, les chances de Chang Kaï Chek. Ce fut elle qui me demanda mon opinion et avec des questions si précises, appuyées par ce regard en flèche, que je m'en étonnai. J'eus l'impression qu'elle mesurait justement mon ignorance et que c'était bien plutôt un examen qu'elle me faisait passer. Où allaient mes préférences? Sud ou Nord?

Elle avait beau corriger par trois mots légers une phrase insidieuse, je voyais la tension de cette bouche, ces yeux durs, je devinais une impatience secrète quand mes réponses ne la satisfaisaient pas.

Elle voulut connaître mes sentiments pour les Anglais. Je ne lui cachai pas qu'après les avoir détestés, comme beaucoup de Français, sans les connaître, je les avais, dès Colombo, admirés, puis, en me défendant toutefois, je m'étais laissé séduire par leur droiture, leur camaraderie. Elle persifla, la voix dure : « Eh oui, cher monsieur, vous sentez qu'ils sont ici les soldats de l'Occident. Vous admettrez que, pour cela justement, nous ne les aimions point. »

Un sourire de nouveau pour corriger l'âpreté du ton, puis : « Vous êtes républicain, n'est-ce pas? Vous admirez la Déclaration des Droits de l'homme, et cependant, ici, dites-moi bien si vous ne vous sentez pas une âme de tyran, ici, en Chine, où vos semblables jouent aux maîtres. »

Je crus inutile de lui dire que ses suppositions quant à ma foi républicaine étaient pour le moins hasardées, mais je l'assurai d'une grande curiosité pour les Chinois, qui pouvait fort bien devenir une sympathie vraie, encore que je fusse indigné par les excès quotidiens des rouges sudistes pillant nos établissements d'instruction et nos hôpitaux.

J'eus l'impression qu'elle allait bondir. Elle eut cette brusque tension du chat qui s'assure sur ses jarrets. La face immobile, la voix basse, elle me répéta ces griefs que j'entendais pour la centième fois, toute cette argumentation un peu puérile que la jeune Chine dresse contre les traités inégaux, contre le joug étranger : « Ne sommes-nous pas libres de disposer de nous-mêmes? Pourquoi serions-nous perpétuellement exploités par les blancs qui nous méprisent? Nous avons assez souffert. Nous n'en voulons plus. La Chine aux Chinois, plus de privilèges. »

Je ne laissais pas de la trouver fort ridicule et charmante. Elle avait redressé sa tête à la manière d'un serpent prêt à l'attaque ; elle était cambrée sur son siège, les mains bien à plat sur les accotoirs.

— Vous avez raison de sourire, cher monsieur. Je vous donne le spectacle de l'indignation. Est-ce assez drôle ! Moi, miss Wang, dont l'Europe fut la nourrice, voilà que je vous parle comme nos jeunes orateurs de meeting. Au moins ont-ils l'excuse de faire leur avenir en jouant du nationalisme. Mais moi, qui n'ai nul souci pécuniaire !

Elle se leva, donna le signal du départ, au désespoir des petites Ling qui voulaient encore boire un dernier cocktail dont le Hollandais était l'inventeur.

Notre groupe se dispersa. Les jeunes Anglais s'empressèrent d'escorter miss Wang. Ling mit ses sœurs en voiture.

Le Hollandais m'invita à dîner. Il avait un brandy à me faire goûter, puis il était triste et un peu ivre. Il n'aimait pas être seul, quoiqu'à vrai dire, seul, il ne le fût jamais complètement puisqu'il avait toujours dans son ombre, où qu'il se trouvât, Tchao, son boy numéro un, fidèle entre les fidèles, qui le servait depuis bientôt trente ans. Et Tchao avait toujours dans ses parages quelque charmante pour le désir de son maître.

Le Hollandais, ce soir, maudissait la femme, la Chine et l'existence en général. Il se sentait vieillir. L'alcool lui brûlait l'estomac, les affaires ralentissaient.

Il gémit pendant une bonne demi-heure sur le malheur des temps, regretta son pays natal dont il ne savait plus rien et craignit tout à coup de mourir avant d'en avoir revu les canaux.

Il pleurait pour tout de bon. Tchao, que je n'avais pas vu, lui apporta un grand mouchoir de soie, puis, dans un angle, alluma la lampe, disposa le coussin pour la tête. Sur la flamme, la boulette grésilla, gonfla. L'odeur d'amande brûlée frappa mon hôte qui sortit du mouchoir un visage congestionné, regarda vers la lampe où Tchao garnissait la pipe, puis saisissant le flacon à whisky, il le jeta sur le boy qui, impassible, avant de se lever, aspira la pipe qu'il venait de préparer.

Nouvelle diatribe contre les Chinois, contre Tchao qui était un fripon, qui voulait l'empoisonner d'opium, contre M. Wang, notre hôte du Carlton, un traître, un vendu, un faux jeton.

— Tous les mêmes, hurlait-il. Tous. Pas un qui soit franc ! Ça trahit comme ça respire et ça s'achète comme du poisson. Avec ça, lâche, couard, incapable d'un sentiment noble, désintéressé. Ah ! Si je les connais depuis trente ans que je les pratique.

Il jura, puis se rapprochant de moi :

— Tenez — il baissa la voix — cette petite Wang, si prétentieuse, qui ne pense, croyez-vous, qu'à rivaliser avec les élégantes des concessions, c'est une espionne.

Je fus un peu étonné, je l'avoue. Mon ami était ivre, au point de ne plus savoir ce qu'il disait. Il devina ma pensée :

— Moi, saoul? Il en faut plus que ça. Triste, oui, triste, rien de plus. Mais saoul? Tenez, je vous aime bien, je vais vous conter ce que je sais de cette pécore! Oh! Je ne suis pas le seul : votre chef de la police et l'*Intelligence* britannique en savent plus long que moi qui ne tiens mes renseignements que de mon compradore dont le père eut, il y a cinquante ans, une mauvaise querelle avec le père de Wang.

« Elle est donc rentrée d'Europe en 25, je crois. Elle avait dans les seize ou dix-sept ans. Flirt en diable. Tous les muscadins de la ville, tous les officiers qui tournaient autour d'elle. L'oiseau est joli et il y a la fortune du père. Fille unique, hein!

« Personne ne dansait plus qu'elle, ne sortait plus qu'elle. Elle avait sa cour aux thés du Majestic. Tout ça, bluff pour dépister les curieux. Miss Wang, la plus moderne et la plus élégante des jeunes Chinoises, on a dû vous le répéter cent fois, hein? Exact, d'ailleurs.

« Mais quand elle a annoncé à ses flirts qu'elle partait pour Manille, elle a quitté le paquebot à Hong-Kong pour remonter à Canton, où elle a séjourné trois mois avec les maîtres du Sud. Recevoir la bonne parole, voilà tout. Après, elle a commencé à agir : voyages en auto ou en house-boat autour de Changhaï, autant de tournées de propagande. Le soir, en grande toilette, aux côtés de son illustre père, conseiller de Sun Tchuen Fang, gouverneur de Changhaï pour le Nord, qu'elle trahissait en préparant l'arrivée des Sudistes.

« Ah! Je vous jure qu'elle a été un des bons agents de cette pénétration presque pacifique. Les troupes de Chang Kaï Chek n'avaient qu'à paraître pour que les paysans, travaillés par les émissaires, harcelassent les arrières des troupes du Nord.

— Et le père, que sait-il?

— Rien, ou presque. Elle l'endort comme elle veut. Pensez, s'il mise sur les deux tableaux, ses préférences secrètes vont tout de même au Nord, qui est, finalement, conservateur.

« Elle est radieuse depuis l'arrivée des Sudistes à Changhaï. Un peu déçue aussi, elle comptait tant sur le pillage des concessions. Oh! Pas pour elle. Mais elle eût assisté à ça en dilettante. Si vous saviez ce qu'elle peut nous haïr. Si ces freluquets de jeunes lieutenants qui la serrent de près en dansant pouvaient se douter...

— Mais puisque l'*Intelligence-Service* le sait?

— Les mettre en garde? Ça se saurait, ça ferait des complications. Au fond, le père sert d'otage. Il a sa fortune, son influence à notre service. Il faut le ménager. Quant à la petite, puisque ça l'amuse, on la laisse faire. A quoi bon la supprimer, elle n'est pas la seule. Ces étudiantes sont enragées. Elle finira comme tant d'autres. Un jour, elle tombera sur des troupes nordistes peu commodes, sur un officier exigeant, ou elle se fera pincer quelque part, entre Pékin et Nankin : on usera d'elle et on en abusera. On pourra bien lui faire chanter les nerfs un à un et par cent moyens divers avant de l'assommer d'un coup de crosse, parce que ces femmes, ça ne vaut pas même une balle.

« Elle sait ce qui l'attend, d'ailleurs. Tant pis pour elle.

— Vous avouerez qu'elle, au moins, est désintéressée, qu'elle a de nobles sentiments.

— Hum! Hum! De l'orgueil, oui, beaucoup d'orgueil. Ne vous inquiétez pas pour elle, ne vous occupez pas d'elle. Elle aura son destin. Où est cet animal de Tchao. Il faut allumer du feu, je gèle. Encore un brandy. Je vais aller le chercher. Il doit être couché déjà.

Je l'entendais hurler dans l'escalier. Quand il revint :

— Je vous l'avais bien dit : il dormait comme un sourd.

Tchao, le visage ensommeillé, parut, alluma le feu, servit du thé, ouvrit les volets aux premiers rayons de soleil. Le Hollandais s'était allongé, la tête sur un coussin. Il ne tarda pas à ronfler bruyamment.

*
* *

La rue s'animait sous le ciel le plus pur. Une brise légère faisait tinter, devant les boutiques, les tiges des enseignes de fer.

En suivant Fouchow-Road, je songeais à l'aventure de cette charmante fille, promise au pire destin. Je l'admirais tout net, en la plaignant pour la vanité de cet effort, de ce probable sacrifice.

J'avais atteint Nankin-Road. Un cabriolet marron, à capote beige, me frôla. Je pestais quand il s'arrêta sur dix mètres :

— Hello! Hello!

Miss Wang bondit, fraîche et souriante :

— Vous rentrez tôt. Mauvais visage. Votre gros ami a dû vous faire fumer trop. Non? Si vous étiez rentré à une heure raisonnable, vous seriez maintenant dans mon auto, en route pour le golf. Voyez ce ciel. Ah! J'ai oublié de vous dire, hier. Où avais-je la tête. Je pars demain matin pour Dairen et le Japon où des amies me réclament. Je reviendrai dans un mois et demi. Serez-vous encore ici? Non. Ah! Vous allez à Pékin. Je vous envie. On vivrait toute sa vie à Pékin. J'attendrai la paix pour y retourner. Maintenant que mon père est conseiller du Sud...

Elle eut une seconde ce sourire ambigu, comme si elle songeait que ce n'était point là le pire grief.

— Allons, au revoir. Le monde est si peu grand. Je vous reverrai, qui sait, à Paris. Nous parlerons de la Chine.

Elle partit de son long pas assuré, les plis de sa jupe beige battant ses bas à losanges, le torse mince moulé dans le jumper.

Elle démarrait. Sa main esquissa un salut. Le bolide fonça.

Dairen. C'est le Japon, mais c'est aussi Pékin.

Je n'osais croire qu'elle repartait en mission pour le Nord où Tchang Tso Lin paraissait décidé à agir sans ménagements contre les agents de Moscou.

Charmes de Pékin.

Les hommes d'affaires de Changhaï n'ont pour Pékin qu'une demi-tendresse, mêlée d'un vague dédain. Pékin, cela va sans dire, c'est pour les Changhaïens le monde des légations.

Ils lui reprochent son isolement, son optimisme tant que le théâtre de la guerre est au sud du Yang-Tse, son pessimisme exagéré dès que les armées ennemies approchent des murs de la ville, et aussi un élégant mépris pour l'argent et ceux qui en gagnent trop. Ce qu'ils nomment, d'un mot, l'esprit des légations.

C'en est un charmant, d'ailleurs, et qui touche à mille choses toutes aimables : le bibelot chinois, la conversation, l'essai littéraire, la musique de chambre, la médisance et l'intrigue.

Comme on comprend qu'ils soient optimistes, ces fortunés

pour qui le ciel est, au-dessus des murs délités, d'un bleu si délicat.

L'ordre règne. Les environs de la ville sont sûrs. On peut sur ces infatigables poneys, à petites journées, découvrir les temples épars dans la campagne, ou, en auto, sur des routes convenables, rouler pendant des heures.

Après la fièvre, l'âpreté, la tension de Changhaï, capitale du jeu, dont les habitants ont conservé en Extrême-Orient les qualités d'énergie de l'Occident, mais trempées et multipliées par un goût du risque, une audace forcenée, Pékin a tous les charmes, tous les philtres qui enlèvent bientôt à l'Européen la conscience de sa race. Sournoise conquête des esprits, envoûtement subtil, mais qui résisterait à cette douceur de la vie feutrée dans cet admirable décor, d'une mélancolie si intense qu'elle empoigne les plus rudes. Temples campagnards, où l'on va passer le dimanche, parcs silencieux et solitaires où la pensée se dissout lentement à suivre le jeu des nénuphars sur les eaux mortes, palais déserts et vétustes où sourit le parfait, dans une pénombre colorée, innombrables boutiques où les heures passent, sans qu'on y songe, à manier ces précieuses figurines d'ivoire jauni, ces admirables jades, ces broderies qu'un adolescent sans nerfs plie et déplie inlassablement, ces fourrures qui sentent encore le fauve des tentes de Mongolie. Faut-il s'étonner que l'amour occupe une telle place dans les esprits, devienne pour beaucoup la grande, l'unique affaire..

Ces hommes, ces femmes qui se rencontrent chaque jour, et dix fois dans la journée, à la promenade à cheval du matin, au cocktail de midi, au tennis et au thé de cinq heures, à la danse du soir, toute une vie mondaine si intense, si pleine les pousse à rechercher de faciles solitudes que Pékin leur offre à foison.

Le voyageur ne laisse pas d'être stupéfait de cette fête qui semble perpétuelle. Et pour peu qu'il vienne de Changhaï où il a haleté, secoué par l'allure d'une vie frénétique, il est bien près de faire siens tous les griefs des Changhaïens.

Mais à regarder de plus près, à pénétrer dans le secret de ce quartier des légations, à prêter l'oreille aux conversations interminables du hall du Grand Hôtel, à se mêler à l'existence de ces hommes et de ces femmes qui ne semblent

songer qu'au plaisir, peut-être comprendra-t-il l'envers d'une existence toute frivole.

On travaille à Pékin, mais à la chinoise.

Les diplomates étalent moins, jouent beaucoup plus au tennis qu'ailleurs, mais pas un de ces plaisirs qui ne dissimule quelque adroite négociation, quelque savante intrigue

Autour de Tchang Tso Lin, maître effectif dont la volonté manœuvre le gouvernement central auprès de qui sont accrédités les diplomates, se livrent de sournoises, d'habiles luttes d'influence. C'est à qui aura l'oreille sinon du maître, hermétique puisqu'il ne connaît que sa langue et ne se laisse guère approcher, mais du favori de l'heure, du confident, du conseiller préféré, témoin des colères et des dépressions du maître.

Dans ce jeu complexe, les femmes tiennent leur partie, les femmes d'Europe et les Chinoises qui ne sont pas les moins adroites, conseillères perspicaces, dressées depuis l'enfance à l'intrigue et ambitieuses à l'extrême.

Ne rien brusquer, ne pas s'emballer, voir venir, savoir attendre, autant de mots d'ordre.

Quand Changhaï s'impatiente, récrimine, menace, Pékin s'étonne, sourit. Comment se comprendrait-on quand on vit sur deux rythmes si différents?

Les hommes d'affaires de Pékin eux-mêmes, ont adopté la manière chinoise. Ils négocient longuement, assiègent l'entourage du général à qui ils veulent vendre des avions ou des fusils, font des cadeaux à la plus influente de ses concubines, offrent une auto comme on offrirait ailleurs un caisson de cigares, multiplient les interminables repas et les conversations non moins longues au cours desquelles il n'est pas question plus de trois minutes de la grosse affaire pour quoi ils sont là ; enfin, pour conclure, passent volontiers la nuit chez les chanteuses où ils sont à peine moins sûrs d'être épiés.

Ces affaires demandent de la patience et de l'argent pour durer. Car si l'on a les deux, on négociera pendant un an ou deux, mais le contrat de vente signé, les commissions payées aux confidents et les frais de la préparation déduits, il restera alors un coquet bénéfice. Savoir attendre.

*
* *

Le vent jaune qui, seul, a le pouvoir de troubler la bonne humeur des Pékinois, achevait son règne de quatre mois en menus tourbillons.

Et si les jolies promeneuses, dans les pousses, plaquaient encore sur leurs visages des voiles de soie mauve ou verte, ce n'était plus que par pure coquetterie.

Le grand village s'animait. Le grand village — ou la petite ville : le quartier des légations, ceinturé de hauts murs, ses villas qui jouent au mystère au fond des parcs clos que gardent les chimères et les dragons de faïence bleue. Le beau printemps de Pékin fouettait le sang de ces milliers de Blancs qui vivent entre eux, dans ces coquettes demeures entourées d'un luxe de cloisons qui ne cachent rien de plus que si elles étaient de pur cristal et même d'un cristal grossissant.

L'événement mondain c'étaient les courses de Paomatchang : frise de poneys coloriés sur un fond de verdure engrisaillée ; au pesage, les plus jolies toilettes et la compétition élégante de six ou huit nations, sous les tentes, autour des tables ; la grosse question : Tchang Tso Lin, la veille, avait-il ou n'avait-il pas fait la grimace au ministre d'Angleterre?

*
* *

Je retrouvai le soir, au dancing de l'Hôtel de Pékin — réussite française encore, le plus bel hôtel d'Extrême-Orient — ces mêmes personnages que j'avais vus faire des grâces l'après-midi aux courses : des ministres, des banquiers, de jeunes diplomates européens et chinois, leurs femmes, leurs filles et leurs amies. Ils avaient, l'heure d'avant, dîné sur le toit, parmi les fleurs et sous ce velum somptueux : le ciel sombre de Pékin.

Que Changhaï et son inquiétude paraissaient lointaines ! Mon hôte me disait :

— Ici, tout est possible. On ne sait rien.

— Mais quoi?

— Tout. La mort de Tchang Tso Lin ou l'étranglement de M. Wellington Koo, l'attaque des légations.

Enfin, je tenais un pessimiste. Il se défendit d'ailleurs de l'être.

« Je connais Pékin depuis vingt ans que j'y vis. C'est la ville de tous les mystères. On y acquiert bien vite la manie du mystère. Trop de vieux murs pour faire écho aux paroles claires. Vous voulez savoir ce qui se trame ici? Présomptueux. Chaque ministre joue un jeu serré. Ils s'accordent — ceux qui comptent en tout cas — pour une intervention qui soutiendrait Tchang Tso Lin. Mais ils ont de la peine à se mettre d'accord sur les formes de l'intervention.

Forte de ses quatre-vingt-dix navires échelonnés devant Changhaï — du quai de France au Moyen Yang-Tse, de sa garnison de 20 000 hommes, touchée dans ses intérêts vitaux, cet immense bassin du fleuve Jaune qu'elle a perdu, l'Angleterre userait volontiers de la manière forte, mais il faudrait pour cela qu'elle fût sûre de l'impuissance de Chang Kaï Chek sur qui elle a misé depuis le coup d'État de Nankin. Elle s'obstine à croire que le sudiste fera son jeu et qu'il ne lui en coûtera pas un homme.

Pour Tchang Tso Lin, sans action immédiate sur ses intérêts capitaux, elle n'a que bonnes paroles et promesses, ce qui n'est pas du goût du vieux. Il comprend mal qu'on fasse risette à Chang Kaï Chek, à cet homme qu'on lui designait, voici peu, comme l'ennemi juré de l'ordre.

Le Japon, qui a toute une armada dans les eaux de Chine, et, de Moukden à Changhaï, tant de petits hommes d'acier, joue un jeu compliqué et obscur. Que fait, que va faire le Japon? Sans cesse les puissances se le demandent. Les diplomates nippons sont des hommes de la plus parfaite courtoisie, mais secrets à l'extrême et qui, chaque fois qu'il faut agir en liaison avec les autres, se retranchent sur l'attente d'un ordre de leur gouvernement.

Le Japon encaisse fort bien les nasardes que les Chinois lui prodiguent, mais chacune d'elles est l'occasion d'un renforcement de la flotte et du corps expéditionnaire.

Renseigné sur la Chine mieux que nous ne le serons jamais, par mille agents, photographes, dentistes, prostituées qui sont des indicateurs intelligents et courageux, favorisé par sa position géographique, sa parenté avec les Chinois, il s'attache avant tout à étendre son domaine commercial en Chine. Et, sur ce champ de bataille, croyez-moi, il battra les Américains qui déguisent vainement leurs efforts économiques sous un humanitarisme qui est une trahison envers la race blanche.

La France? Il ne faut pas se dissimuler que nos intérêts sont infiniment moins importants que ceux des puissances que je viens de nommer, mais ils sont bien défendus ici. Dans la lutte pour l'oreille de Tchang Tso Lin, nous sommes en bonne place, grâce à un Chinois, ancien élève de nos écoles militaires. Affaire de personnes, vous verrez d'ailleurs.

Vous n'avez pas encore vu Tchang Tso Lin? Je suis sûr qu'il vous impressionnera. Il a de la branche. C'est un futur empereur, s'il a la chance jusqu'au bout.

On le connaît mal en Europe. On en fait une brute, un brigand parvenu. Il vaut mieux que ça. Notez au moins qu'il a une haine vivace pour le bolchevisme et qu'il cherche l'occasion de le prouver.

L'attitude des puissances l'agace souvent. Il ne comprend pas leurs manèges avec le Sud. Pour lui, Chang Kaï Chek est un rouge. Il n'en veut pas démordre. Évidemment, l'idéal serait de l'amener à une entente avec Chang Kaï Chek — si celui-ci ne nous claque pas dans les mains — l'un au sud, l'autre au nord du Yang-Tse, car Chang Kaï Chek maître à Pékin, c'est aussi invraisemblable que Tchang Tso Lin maître à Canton.

Bah! Assez de politique. Je vais me faire le héraut de cette noble assemblée. Laissons la « carrière » et la banque qui, ici, est presque aussi carrière que l'autre, et voyons les outsiders. Vous aimez les aventuriers?

— Rien de plus sympathique pourvu qu'ils aient de la branche.

— En voici : cette dame brune, qui chante à merveille, Italienne, Bulgare, Roumaine ou peut-être simplement Provençale — elle a tous les accents qu'elle veut — du charme d'ailleurs, du feu, le dernier éclat de la quarantaine. Son mari vend des armes, toutes les armes : fusils Martini, Sniders, nos Lebel, des Mauser, des Parabellum, de la cheddite. Lui trafique dans le Nord ou rassemble les collections en Europe ; elle prépare le terrain ici, intrigue, prend le thé, dîne, offre à dîner, danse. Le grand jeu, quoi!

Ce jeune homme de bonne mine, un vrai nom de France. Tout Pékin femmes n'a eu, à son arrivée, d'yeux que pour lui. Il revient maintenant d'une province du Chantoung, où il conseille un général en attendant de lui refiler autos ou avions.

Ces quatre hommes-là, dans le coin, le plus gros en smo-

king, les autres en *diner jacket* blanches. C'est le major N..., dont on a dit qu'il était le roi de la Chine du Nord, et l'adolescent à sa gauche, son secrétaire, le fils de Sa Grâce le duc de D... Il était amoureux d'une actrice d'un petit théâtre de Londres. Sa famille le fait voyager. Celui qui a le visage durci au feu, le poil doré, mister K..., — trente-deux ans de Chine — plus Chinois que les Chinois et la plus précieuse recrue du major N... L'autre? Ah ! voilà. On ne sait pas. Les uns disent que c'est un ingénieur qui va partir pour la Mongolie extérieure, d'autres assurent qu'il est de l'*Intelligence.* Mais qu'il danse bien, l'animal ! Vous verrez ça : un dieu.

Le petit monsieur, seul derrière son cocktail, petit bourgeois tranquille, calme employé de banque? Détrompez-vous. Ce petit monsieur calme habite Paris où il vend des chinoiseries. Pour remonter ses stocks, il revient ici tous les trois mois, par la Sibérie, sans plus de manières que s'il allait à Asnières.

Ce visage de la Ligue, cette fière allure, vous savez, hein? Le comte S..., qui fut autrefois ministre d'un pays ami à Pékin, puis ambassadeur à Paris, après avoir été ministre des Affaires étrangères dans sa capitale. Pour l'heure, correspondant de journaux américains dans ce Pékin où le ministre de son pays est justement le diplomate qui y fut son secrétaire et à qui la discipline fasciste interdit d'aller rendre ses devoirs à celui qui fut son maître.

Les jeunes filles à la table, près du jazz : deux Européennes, trois Chinoises ; la plus grande, si mince, une princesse de l'ancien régime qu'on n'ose serrer en dansant tant elle est frêle — mais derrière ce front uni que d'intrigues ; — celle qui est en robe de soie perle, l'air d'un adolescent, colonel dans l'armée de Sun Chuen Fang — l'ambition en personne ; quant à la troisième, qui a les cheveux presque ras et dont vous ne pouvez voir le visage, c'est une Mandchoue, je crois, la plus terrible flirteuse que j'aie jamais vue.

L'orchestre jouait *Aways.* L'ingénieur qui partait pour la Mongolie et qui était peut-être de l'*Intelligence-Service*, se leva. Sans voir son visage, je reconnus cette silhouette au torse égyptien. A Paris, il était un amateur d'art. Quand je le rencontrai à Changhaï, il faisait le tour du monde pour son plaisir et allait s'embarquer pour Java. Je le trouvai, trois semaines plus tard, à Pékin, ingénieur, à moins que ce ne fût autre chose.

De ce pas calme et puissant, mais qui avait ce balancement, sur la cheville, des animaux les plus souples, il s'était dirigé vers la table des jeunes filles. Et celle qu'il enlaça et qu'il tenait fort près de lui c'était miss Veiltchen Wang — que je croyais à Dairen — miss Wang coiffée à la garçonne et nue jusqu'à la taille.

Mon hôte reprit :

— Les inséparables !

*
* *

Le boy me prévint, le lendemain, qu'une demoiselle m'attendait dans la salle de lecture. J'y trouvai miss Wang dans le plus charmant, le plus sobre des tailleurs, ses beaux cheveux séparés par une raie, les mains dans ses poches et ravie de mon étonnement.

— J'ai vu votre nom sur le registre. Que vous disais-je à Changhaï? Dairen est si près de Pékin. Pékin a des charmes, des charmes. Vous étiez au dancing hier, on me l'a dit. Vous avez vu mon flirt numéro 1, mister Dayton, de l'*Intelligence-Service* — mais ne le criez pas sur les toits : il ne sait pas que je le sais. Un homme adroit, oui, oui, et dangereux, acheva-t-elle sans sourire

« Mes actions sont en baisse, comme vous dites en France. Très. Ça ne se voit pas? Tant mieux. Je suis fière du compliment.

« Je ne ruse plus. Vous vous souvenez de Tchao? Mais si, le boy de votre ami le Hollandais. Tchao, qui dormait lorsque son maître l'appela après une longue conversation où il fut question de moi, hein? Tchao qui avait l'air si endormi quand son maître l'eut éveillé. Tchao qui, au moment où vous quittiez votre ami, m'envoyait le compte rendu exact de cette longue conversation qu'il avait écoutée de bout en bout. »

Elle rit d'un rire de fillette. Je songeais alors à ce visage ambigu quand elle jaillit de son auto, à Changhaï, le jour qu'elle allait au golf.

— Mister Dayton est très dangereux, mais si sympathique, n'est-ce pas? Beau joueur. Le goût du danger bien plus que la grandeur de l'Empire. Je vous le ferai connaître.

— Je le connais. A Paris, il n'était pas mister Dayton, ni à Changhaï, et il partait pour Java.

— Ne vous inquiétez pas, il saura vous donner de plau-

sibles raisons. Je ne sais pourquoi il s'obstine à me conseiller de rester à Pékin huit jours encore — jusqu'à la fin des courses, tandis que je veux repartir pour Dairen — officiellement — en réalité, pour le front nordiste, achever la décomposition d'une armée devant Nankin. Pourquoi cette insistance? Il peut tout aussi bien, s'il le veut, me faire supprimer hors de Pékin.

« En tout cas, je pars aujourd'hui à treize heures. Je vais de ce pas lui tirer ma révérence. A Changhaï peut-être, dans un mois, ou à Nankin?

— Mais, dites-moi, ce risque continuel, cette vie double?...

— Pourquoi? C'est vous qui me demandez cela? On vous a dit que l'idée de patrie n'avait pas chez nous cette valeur sacrée que l'Occident lui attribue. Certes, mais notre liberté, notre indépendance! L'Occident nous a nourris de ces idées. Vos maîtres, votre Paris, songez-y. Voilà la réaction qu'ils provoquent — pas chez tous, certes, mais cela viendra quand des milliers d'entre nous auront péri, seront tombés — comment dites-vous, en héros, n'est-ce pas?

Ce beau visage nu, ce regard glacé, si droit, cette main virile, la souplesse de ce corps qui s'éloignait à longs pas balancés...

*
* *

J'allais bientôt savoir pourquoi Dayton tenait à ce qu'elle restât à Pékin quelques jours de plus. Tchang Tso Lin, à l'instigation des puissances, s'était enfin décidé à lancer sur l'ambassade des Soviets un raid de police. Mais Veiltchen Wang n'était pas parmi les prisonniers.

Je pensais qu'elle avait réussi à regagner Nankin. Je n'entendis plus parler d'elle jusqu'à mon retour à Changhaï.

Je retrouvai la ville plus calme, libérée de la menace rouge. On papotait ferme, on projetait des voyages au Japon ou en Europe. A peine si l'on trouvait le temps de s'apitoyer sur la triste fin de cette singulière miss Wang, dont personne n'eût cru qu'elle était une farouche révolutionnaire. Mais ceux qui l'entouraient d'une tendre cour, songent encore à sa capture par des cavaliers nordistes, insensibles à sa propagande, au long martyre de cette fille fière, livrée aux soudards, jusqu'à ce que son jeune corps rompu n'eût plus une révolte.

Georges L. R. Manue.

La guerre à la richesse acquise

Le congrès radical de Bordeaux s'était séparé en 1926 en exprimant le regret que le ministère actuel eût fait un trop large appel aux impôts indirects et le vœu qu'un nouvel appel — par la contrainte fiscale, bien entendu — fût fait à la richesse acquise. Le récent congrès socialiste de Paris a adopté, à la fin de 1927, sous des formules nouvelles, des résolutions analogues. Ces résolutions témoignent d'une stupéfiante ignorance de faits récents et ainsi que d'impérieuses exigences de la situation actuelle. Une notable et très notable portion de la richesse acquise a été pillée, ravagée, dévastée par l'action combinée de l'inflation et des lois fiscales au point d'être actuellement en perte de 80 à 90 %, tant en ce qui concerne le capital que le revenu, et sans tenir compte des aggravations très variables selon les cas, — et par suite échappant à une évaluation générale, — qui résultent des taxes exorbitantes de mutation entre vifs et par décès? L'un des obstacles les plus graves à notre redressement financier et monétaire a été l'affolement des capitaux qui s'enfuient ou se dissipent et s'évaporent dès qu'ils craignent d'être dévorés par l'inflation et la fiscalité. Et le parti socialiste ne craint pas de reprendre la menace qui mettrait de nouveau en fuite les capitaux dont le concours est indispensable.

La seule explication d'une attitude si contraire au bien public et à l'intérêt général — je dis explication et non excuse ni même circonstance atténuante — est l'emprise des formules sur certains partis qui n'en voient que la valeur électorale, sans savoir ou sans vouloir en voir la non-valeur en soi, pis que la non-valeur, le caractère inique et destructeur. La formule d'après laquelle des sacrifices devaient être demandés à la richesse acquise a été lancée il y a plus de trente ans. Comme beaucoup de formules, elle a eu un succès d'autant plus grand et d'autant plus immérité qu'elle était vague, équivoque et susceptible d'être déformée et aggravée par toutes les ignorances et toutes les passions. Elle ne pouvait manquer d'être prise en charge et mise en exploitation par l'envie qui est une des tares du régime démocratique, parce que cette passion mauvaise trouve dans ce régime des tentations et des occasions multipliées d'exercer ses ravages.

Elle est devenue une enseigne de plus en plus trompeuse et de plus en plus ruineuse sous le couvert de laquelle se poursuit une guerre tantôt ouverte, tantôt insidieuse et sournoise aux capitaux et à l'épargne, guerre injuste et pernicieuse en tout temps, plus injuste et plus pernicieuse en un temps où les capitaux viennent de payer aux malheurs publics un tribut disproportionné dont l'iniquité est flagrante, et où la conservation des capitaux anciens et la formation des capitaux nouveaux sont indispensables si l'on veut éviter que la civilisation matérielle sombre dans la misère universelle.

Aussi semble-t-il particulièrement opportun d'analyser et de combattre les préjugés sur et contre la richesse acquise, de préciser le sens de ce terme vague et équivoque de richesse acquise, de montrer que la justice, d'une part, l'utilité commune, d'autre part, loin de recommander la guerre à la richesse acquise, en commandent le respect et autant que faire se peut, le développement et la diffusion.

*
* *

L'expression « richesse acquise » est une expression équivoque et, au sens que lui est communément attribué, un terme impropre. Car toute richesse, réelle, actuelle, utilisable

a été acquise et n'a commencé d'être une richesse qu'au moment où elle a été acquise par quelqu'un, par un individu ou par une collectivité. Les richesses naturelles des forêts vierges ou des mines insoupçonnées ne comptent pas, parce qu'elles ne sont que des richesses virtuelles. Par contre, le salaire encore inemployé que vient de toucher un ouvrier est une richesse acquise ; cependant les partisans de la guerre à la richesse acquise ne la tiennent pas pour telle. Dans leur langage inexact autant qu'imprécis, la richesse ne devient richesse acquise et comme telle, taillable et corvéable à merci, qu'autant qu'au lieu d'être réservée pour payer des consommations, elle est devenue un capital, c'est-à-dire qu'autant qu'elle a été épargnée en vue de servir d'instrument de production. Chose étrange ! Ce qui devrait lui assurer plus de considération et plus de respect est ce qui lui vaut plus de mépris et plus d'attaques. « Qu'est-ce que c'est que la fortune acquise, — j'entends légitimement acquise, — dit à juste titre Paul Bourget, sinon le résultat de la capacité, du labeur et de l'économie? Frapper la fortune acquise, c'est donc frapper ces trois vertus. Si nos gens énonçaient cette formule, qui donc les écouterait (1)? » Ils ne l'énoncent pas et ils sont écoutés et ils mènent aux abîmes les foules d'aveugles, de sourds qui ignorent tout du passé et du présent, qui prennent pour des nouveautés bienfaisantes les vieilles formules usées et condamnées des doctrines révolutionnaires dont l'expérience bolchevique, après tant d'autres moins retentissantes, démontre, chaque jour, avec la puissance destructive, l'impuissance constructive.

La guerre à la richesse acquise, l'illusion que la richesse acquise peut supporter seule tout le poids des charges publiques ou tout au moins des accidents graves, tels que guerres, gaspillages des deniers publics, incohérence et imprévoyance des gouvernements, procèdent d'idées trop simples et trop fausses, parmi lesquelles s'insinuent toutefois quelques vérités partielles et incomplètes qui donnent quelques apparences séduisantes de justice et d'utilité à leurs iniquités et à leurs ravages ruineux. Elles prennent volontiers l'aspect de protestations vertueuses contre la richesse mal acquise ou l'abus, les abus d'un luxe insolent

(1) *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, t. I, p. 262.

qu'un moraliste éminent qualifie de luxe révolutionnaire parce qu'il provoque l'esprit révolutionnaire (1). Il importe ici d'éviter toute confusion. Rien de ce qui est dit ici en faveur de la richesse acquise n'est dit en faveur de la richesse mal acquise et rien de ce qui est dit en faveur de la richesse bien acquise n'est dit pour excuser le mauvais emploi de la fortune même bien acquise.

En bonne justice, la richesse mal acquise ne doit pas être taxée mais reprise et restituée à ceux à qui elle a été indûment enlevée. Et cela est vrai non seulement de la richesse transformée par l'épargne en capital, mais également de la richesse réservée pour les consommations et le gaspillage. Et cela est vrai du salaire de l'ouvrier sans conscience qui se livre à des malfaçons ou pratique à l'excès la théorie du moindre effort, comme du spéculateur sans scrupules qui abuse de sa situation ou de la confiance mise en lui pour réaliser des gains illicites. Mais les pouvoirs publics sont souvent impuissants ou négligents à assurer cette bonne justice. Cette impuissance et cette négligence sont également déplorables. Et l'on ne saurait trop flétrir les coupables indulgences — légales ou extra-légales — dont bénéficient trop souvent des richesses mal acquises. Mais, toujours en bonne justice, il est inadmissible que le fisc fasse payer à la richesse bien acquise la rançon des indulgences accordées à la richesse mal acquise. Jamais on n'a songé à condamner des innocents pour compenser des acquittements scandaleux dont ont profité des coupables.

Et, d'autre part, si le mauvais emploi de la richesse même bien acquise, si le luxe insolent sont blâmables, ce n'est pas une raison et ce serait un mauvais prétexte d'en faire état pour accabler de taxes trop lourdes toute la richesse acquise. Ce serait jouer sur l'équivoque de la richesse acquise. Le gaspillage et les dépenses inconsidérées ne sont pas le fait particulier des détenteurs de capitaux et ils sont aussi bien le fait des dissipés et des dissipateurs qui emploient leurs gains en jouissances de luxe. La guerre à la richesse acquise, loin de porter remède au mal l'aggrave ; car elle incite à la dépense en détournant de l'épargne devenue duperie. Il est tout à fait légitime que la fiscalité frappe les dépenses de luxe, mais il n'est pas de plus sûr

(1) Abbé Dibildos, *Une éducation chrétienne en pleine vie*, p. 230

moyen de les développer que de frapper la richesse acquise sous couleur de les modérer.

La guerre à la richesse acquise se justifie — bien à tort d'ailleurs — dans l'imagination populaire par la raison très fausse qu'elle signifie guerre aux riches, guerre aux grandes fortunes. Les grandes fortunes ont droit au respect aussi bien que les petites ou moyennes si elles ont été bien acquises, et les petites ou moyennes aussi bien que les grandes ne méritent aucun respect si elles l'ont été mal. Mais de plus, traduite par les politiciens en mesures fiscales, la guerre à la richesse acquise exerce ses ravages destructeurs à l'encontre des richesses les plus modestes, de celles pour lesquelles le terme de richesse ou de fortune apparaît tout à fait dérisoire. Elle s'attaque aux plus modestes épargnes pour les détruire avec barbarie. Combinée avec la dépréciation monétaire, elle a abouti à une scandaleuse spoliation de ceux qu'on doit appeler les capitalistes pauvres. Qui de nous ne connaît quelques-uns de ces capitalistes pauvres, braves gens, travailleurs, économes qui, sur leurs modestes gains, en se privant, ont acheté, pour adoucir leurs vieux jours ou pour transmettre à leurs enfants, quelques titres réputés sûrs, actions ou obligations de chemins de fer, obligations du Crédit foncier. En janvier 1914 les obligations 3 % des chemins de fer français coûtaient un peu plus de 400 francs-or ; le 21 octobre 1926, l'obligation 3 % Nord ancienne était cotée 240 francs-papier, c'est-à-dire environ 40 francs-or ; elle avait donc perdu 90 % de sa valeur et, si la plus grosse part de la perte est due à la dépréciation monétaire, une part est due aux accroissements d'impôts, l'impôt sur le revenu ayant été élevé de 4 % à 18 % et l'impôt de transmission sur les titres au porteur ayant passé de 0,20 % à 0, 84 %. L'obligation du Crédit foncier 2,80 % 1895 était cotée, en janvier 1914, environ 400 francs ; elle se négociait le 21 octobre 1926 à 225,75, soit 37,625 francs-or, d'où perte dépassant 90 %. Or la totalité de la perte est imputable à l'État, car c'est l'État qui a ordonné l'inflation comme il a ordonné les augmentations d'impôts, frappant cette misérable richesse acquise sans aucune discrimination entre ceux qui avaient souffert et ceux plus rares qui avaient profité du désordre monétaire. L'étiquette quasi infamante de richesse acquise suffit à justifier, pour un législateur ignorant et

passionné, toutes les rigeurs. Je ne rappelle que pour mémoire le scandale accidentel des impôts Loucheur qui, dévorant couramment plus de 30 % des coupons, ont absorbé parfois et même parfois dépassé la totalité du coupon. De cette spoliation la richesse acquise a été victime, que ses possesseurs fussent opulents ou misérables. Quelle que soit la condition de ses détenteurs, la spoliation mérite également réprobation. Mais il convient de souligner que la guerre à la richesse acquise n'a pas dépouillé seulement les *riches* mais également les pauvres.

*
* *

La guerre à la richesse acquise est une iniquité. C'est une iniquité quand elle détruit le produit de l'épargne personnelle et c'est une iniquité encore quand elle détruit le produit de l'épargne transmis par succession, testament ou donation.

Sans doute l'impôt doit frapper les revenus du capital; il ne s'agit nullement de demander pour la richesse acquise des privilèges et des immunités fiscales. Mais je dis que c'est une iniquité de frapper la richesse acquise, sans mesure et sans limites, en raison du fait qu'au lieu d'être dépensé en consommations superflues, le gain a été, en partie, économisé pour être transformé en capital productif, en instrument de production. La richesse acquise mérite d'autant plus d'égards qu'elle est le fruit d'un effort et d'un mérite qui sont venus s'ajouter à l'effort et au mérite du travail d'où est issu le gain. De sorte que, si le produit du travail est respectable, le produit du revenu des capitaux formés par l'épargne l'est deux fois. Mais, dira-t-on, si cela est vrai du revenu du capital qui est le fruit direct et immédiat de l'épargne, cela ne l'est plus du revenu du capital qui s'est accru par suite de plus-values dues à des développements d'entreprises auxquels le travail et l'épargne originaires sont tout à fait étrangers. Et l'on cite volontiers les très rares affaires dont les titres ont dû à une prospérité exceptionnelle un accroissement de valeur considérable ; mais l'on ne cite pas les très nombreuses affaires dont les titres se sont effondrés et végètent. On reproche aux premières leur succès ; on n'accorde aux secondes aucune attention. Cependant, si les épargnants devenus capitalistes doivent subir tous les

risques fâcheux, comment leur refuser les aléas favorables et leur en faire grief? Le travail, dont le gain est toujours, et sans distinction, tenu pour respectable, ne bénéficie-t-il point, le cas échéant, comme les capitaux, produits de l'épargne, d'aléas favorables? Sans doute, une fiscalité adroite peut légitimement chercher — ce qui n'est pas très aisé — à ménager capitalistes ou travailleurs malheureux, à charger davantage les bénéficiaires de circonstances heureuses ; mais elle ne doit jamais viser à charger à l'excès, encore moins à dépouiller ceux au travail ou à l'épargne desquels des circonstances heureuses ont ajouté un surcroît de gain. Sinon, il lui faudrait indemniser les auteurs de placements désastreux et même les candidats méritants qui échouent aux concours.

Certains consentent à s'incliner devant la richesse acquise par l'épargnant lui-même et s'indignent contre la richesse acquise par donation, testament ou succession. L'indignation n'est pas de mise ici. Et sous peine de condamner l'humanité à l'individualisme outré d'un égoïsme révoltant, il faut bien reconnaître que le droit naturel exige que l'homme ait droit de disposer de ses biens légitimement acquis au profit d'autrui et que le donataire, légataire ou héritier lui soient substitués dans la plénitude des droits à eux transmis. Que si l'État, en retour du service d'assurer le respect des droits transmis, prélève des taxes de mutation, ces taxes doivent être très modérées. Il est tout à fait contraire au droit naturel que l'État prélève sur les donations 48 %, ce qui n'est plus un impôt, mais une confiscation partielle, une véritable spoliation dont l'effet le plus net est d'ailleurs de supprimer les donations régulières au détriment de l'intérêt général et du fisc lui-même. Il est aussi contraire au droit naturel que le fisc dépouille les légataires ou héritiers, ce qui détruit le droit de disposer à cause de mort. La spoliation est particulièrement odieuse lorsqu'elle s'attaque aux enfants, au conjoint survivant ou aux très proches parents.

Le père ou la mère qui se privent pour épargner, le font d'ordinaire beaucoup moins pour eux que pour leurs enfants et se considèrent, à juste titre, comme aussi injustement frustrés par les rapines du fisc aux dépens de leurs enfants que par celles dont ils seraient directement victimes. Actuellement, les taux des droits de succession en France

sont d'une exagération scandaleuse qui a été, en certains cas, par suite du mode très défectueux de l'évaluation des biens, jusqu'à la confiscation totale... et même au delà, ne laissant en pareil cas d'autres ressources aux infortunés héritiers et aux légataires dérisoires que de renoncer à la succession ou au legs. La loi du 3 août 1926 a quelque peu atténué le mal en réduisant les taux extrêmes à 25 % en ligne directe et entre époux, à 35 % en ligne collatérale et à 40 % entre non-parents ; ce sont encore des taux excessifs, des taux destructeurs de capitaux, des taux de confiscation. Ce ne sont point d'ailleurs les seuls taux extrêmes qui doivent être abaissés ; toute l'échelle est à réviser dans le sens de la modération et le fisc n'y perdrait point, car les taux actuels détruisent la matière imposable en même temps qu'ils incitent à la fraude. Ils sont d'autant plus intolérables que le caractère progressif des droits combiné avec la dépréciation monétaire les a très fortement aggravés dans chacune des tranches successives dont la valeur réelle a été singulièremnt réduite, alors que l'échelle des droits a été établie sur la valeur nominale à une époque où l'écart était moindre entre la valeur réelle et la valeur nominale du franc. Il serait grand temps de supprimer la complication très onéreuse résultant de la dualité des taxes qui frappent les successions : taxe successorale et taxe sur chaque part héréditaire, de revenir à l'ancien système de la taxe unique et modérée sur la part héréditaire. La modération est d'autant plus nécessaire dans les droits de succession qu'il n'y a pas d'impôt dont le poids soit plus inégal, plus inique, plus incertain, plus aléatoire. En effet, il n'y a pas d'inégalité plus grande que l'inégalité devant la mort qui frappe sans discrimination d'âge et d'intervalles entre les coups qui atteignent les mêmes familles et les mêmes biens. Telle fortune, même modeste, peut être entièrement absorbée par le fisc si des décès rapprochés multiplient les transmissions tandis que telle autre ne payera qu'un tribut relativement modéré si elle reste longtemps aux mains de ses détenteurs. Telle fortune sera ravagée parce qu'au jour du décès les cours de la Bourse avaient été accidentellement surélevés par les fluctuations des changes ou quelque autre accident, tandis que telle autre sera relativement ménagée parce que, au jour du décès, des variations en sens inverse auront abaissé les cours sur lesquels sont calculés les droits.

Il est des cas trop fréquents où l'injustice des droits de succession devient particulièrement odieuse. C'est lorsque la mort prématurée du chef de famille vient priver veuve et orphelins d'une part importante des ressources du ménage. Femme et enfants sont alors indûment rançonnés par le fisc sous le prétexte fallacieux et dérisoire que le décès qui les rend héritiers les enrichit alors qu'il les ruine. La loi ne fait aucune discrimination en pareil cas; elle frappe avec une brutalité impitoyable au moment le plus inopportun; elle accable le foyer désemparé, par d'intolérables prélèvements sur le fonds commun de la famille, déjà bouleversé et réduit par la disparition du gain de son chef. Les pauvres économies, péniblement amassées en vue de l'avenir et des mauvais jours, sont mises au pillage par le fisc au moment où elles devraient remplir leur office et atténuer quelque peu la rupture d'équilibre du budget ravagé par la mort.

Les taxes successorales trop dures pour tous sont particulièrement dures pour les successions infimes.

Elles admettent la déduction de certaines dettes. Elles n'admettent pas la déduction de toutes les dettes. Et, par une contradiction singulière, elles n'admettent aucune déduction pour des dettes dont aucune ou presque aucune succession n'est exempte, telles que les frais funéraires et les frais de dernière maladie. Or ces dettes pèsent très lourdement sur les petites successions grevées, par ailleurs, de frais fixes écrasants pour une liquidation régulière. Si la succession ne comprend que quelques pauvres meubles et quelques valeurs au porteur, les héritiers tous majeurs peuvent, à condition de s'entendre, se tirer d'affaire sans faire de déclaration. Mais, dès que les circonstances imposent une liquidation régulière, l'actif tout entier risque d'être absorbé par les taxes et les frais. Un législateur soucieux de respecter l'épargne des pauvres devrait s'ingénier à réduire les formalités et les frais qui ne peuvent pas être entièrement supprimés. Le fisc devrait exempter de toute taxe les successions très faibles et admettre pour toutes les successions une déduction pour frais funéraires et menues dettes, fixée à forfait d'après l'importance de la succession.

Il est, à tous égards, déplorable comme il est inique que la loi fiscale ait procédé — pour employer un terme à la

mode — à un véritable sabotage de la loi civile, en supprimant en fait le contrat de donation, en supprimant parfois, en ravageant toujours le droit successoral et le droit testamentaire. La haine injuste contre la richesse acquise, contre toute richesse acquise, peut seule expliquer la formidable aberration d'une fiscalité qui multiplie les inégalités devant l'impôt et punit la vertu d'économie et la punit avec une sévérité redoublée, quand, s'élevant au-dessus d'une prévoyance simplement égoïste, elle prétend étendre à autrui ses bienfaits. Condamner les libéralités, les réduire à user de subterfuges pour éviter la spoliation, c'est interdire la générosité ou la provoquer au mépris de la loi. Condamner les pères, mères, époux, frères et sœurs, oncles et tantes à ne laisser leurs biens à leurs enfants ou à leurs proches que sous déduction d'une confiscation partielle et souvent énorme, c'est les froisser dans leurs affections, c'est fouler aux pieds leurs droits légitimes de propriété, c'est les inciter contre l'État qui les traite en ennemis lorsqu'il les dépouille en la personne et aux dépens de leurs héritiers, c'est les réduire à ruser avec la loi pour tenter de soustraire quelques débris de leur fortune à la rapacité aveugle autant qu'injuste du fisc. Ruiner les veuves et les orphelins, c'est ruiner les faibles que l'État devrait protéger et non rançonner sans pitié, et c'est faire du fisc un fauteur de désordre antisocial au premier chef.

Que l'État prélève des impôts sur les revenus des capitaux comme sur les autres revenus, nul n'y contredira. Qu'il frappe un peu plus les revenus des capitaux que les revenus du travail, cela est encore acceptable, bien que ni la logique, ni la justice n'y trouvent toujours leur compte, car il n'est pas logique d'être plus rigoureux pour les revenus de l'épargne, fruits d'un double effort, que pour les revenus du travail, fruits d'un effort unique, et il n'est pas juste que le maigre revenu des maigres économies amassées pour les vieux jours soient plus rudement taxés que les gains élevés d'un travailleur, — ouvrier ou bourgeois, — dans la force de l'âge. Que l'État prélève des droits de succession modérés, cela est encore admissible, surtout s'il en exempte les patrimoines infimes et les foyers brisés par la mort. Mais que, sous prétexte d'impôts, il confisque, comme si l'épargne méritait des peines au lieu de mériter des louanges, que, sous prétexte de transmission, il saisisse et gaspille

les capitaux péniblement formés et péniblement conservés, de tels attentats aux droits de propriété sont en contradiction avec le droit naturel dont le droit positif ne doit être que la traduction ou le reflet, sous peine de devenir haïssable. C'est une loi naturelle, écrivait au dix-septième siècle notre grand jurisconsulte Domat, que l'homme dispose des biens qu'il laissera à sa mort, et c'est une autre loi naturelle que le fils succède au père.

*
* *

La guerre à la richesse acquise n'est pas seulement une iniquité ; c'est aussi un contresens économique, une attaque destructive contre l'ordre social, contre l'intérêt public, contre la propriété nationale. La raison l'indique ; l'expérience le confirme.

La civilisation matérielle est dans une dépendance étroite de la richesse acquise. Le progrès matériel est étroitement lié à la conservation et à l'accroissement des capitaux. La conservation et l'accroissement des capitaux sont incompatibles avec la guerre à la richesse acquise.

« Il ne suffit pas, dit, à très juste titre, M. Paul Bourget, qu'une mesure fiscale semble bienfaisante aujourd'hui, il faut encore qu'elle n'ait point, par voie de répercussion, des conséquences plus funestes que le mal actuel dont elle serait le remède. Il ne suffit pas davantage qu'elle flatte la plus généreuse des protestations humaines contre l'excessive opulence des uns et l'excessive détresse des autres. Les problèmes de dynamique sociale ne se résolvent pas, hélas ! par des élans de sensibilité.

« Cette question de l'inique distribution de la richesse ne saurait en effet se détacher d'une autre, celle de la production de la richesse. Imaginez qu'afin de répartir plus équitablement l'eau d'une source entre les cultivateurs d'une plaine, vous canalisiez cette source de façon à en tarir le débit, auriez-vous fait œuvre utile? S'il est démontré que la possibilité d'accroître démesurément sa richesse individuelle est pour l'homme une condition *sine qua non* du grand esprit d'entreprise, n'hésiterez-vous pas avant de toucher à la richesse individuelle? Vous vous direz, si vous raisonnez sagement : « Oui, la richesse est bien inégalement distribuée, mais c'est un mal plus apparent que réel. » On

a comparé les grandes fortunes à des fontaines qui n'accaparent les eaux que pour les répandre, et c'est exact. Personne n'est riche pour soi tout seul. Un multimillionnaire est, à sa façon, un syndicat vivant. S'il dépense 500 000 francs par an, ce n'est pas en les consommant comme Cléopâtre sa perle, c'est en les faisant gagner à toute une équipe de moins fortunés. D'autre part, tout homme qui, par son énergie, augmente son capital, augmente du coup le capital national, qui n'est que la somme des capitaux individuels. L'industriel qui monte une usine, les gens d'affaires et les ingénieurs qui créent un chemin de fer, qui mettent une mine en valeur, l'armateur qui équipe des vaisseaux, le chimiste qui exploite une invention, le commerçant qui organise et développe un magasin, n'ont en vue le plus souvent que leur fortune personnelle. Ils se trouvent, s'ils réussissent, avoir augmenté la fortune de tous. Leur égoïsme est devenu un altruisme. Aurions-nous avantage à les atteindre dans leurs bénéfices? N'enlèverions-nous pas un motif d'entreprendre à leurs imitateurs et à leurs émules (1)? »

Le passage doit s'entendre naturellement de la fortune correctement acquise. M. Paul Bourget ne plaide évidemment pas la cause des fortunes édifiées sur la concurrence déloyale ou sur la spéculation frauduleuse. Celles-là ne relèvent que des tribunaux correctionnels et l'on ne peut que déplorer l'insuffisance de la répression à leur encontre. Mais, parmi les fortunes qui apparaissent démesurées, il en est de très légitimes : telles celles qui sont issues d'une belle invention et ne représentent qu'un tribut bien léger, payé à l'inventeur, sur les bénéfices inappréciables qu'en retire l'humanité. Et, d'autre part, s'il appartient à l'État d'exercer la police de la production et des échanges comme de toutes choses, de prévenir les abus dans l'emploi des capitaux comme dans l'emploi de l'intelligence et de toute force, — fût-ce le travail, — il convient que l'État, délaissant les préjugés contre la richesse acquise, daigne comprendre le rôle essentiel des capitaux en même temps que les conditions essentielles de leur formation et de leur conservation.

Les capitaux devraient être exclusivement et sont nor-

(1) *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, p. 262-263.

malement des instruments de production. Ces instruments de production, bâtiments, ateliers, outillage industriel et rural ne peuvent être forgés que grâce à une épargne préalable, laquelle a consisté, au lieu de dépenser tout le gain du travail, à en réserver une portion pour acquérir ce qui est nécessaire à renouveler et accroître la production. Le cultivateur épargne, sur sa récolte, les semences sans lesquelles il n'y aurait point de moisson future, et ces semences sont un capital. L'industriel épargne, sur ses bénéfices, les sommes qui lui permettront d'acheter de nouvelles machines pour accroître sa production. Et dans nos sociétés compliquées, ceux qui ne sont point entrepreneurs peuvent mettre le produit de leurs épargnes à la disposition des entrepreneurs sous forme de prêts ou de souscriptions de parts d'intérêts ou d'actions. Plus il y a de capitaux, plus la production est facilitée, car plus les instruments de production sont nombreux et perfectionnés, plus les produits fournis par la même somme de travail sont considérables, ou plus réduite est la somme de travail requise pour obtenir la même quantité de produits. Le capital accroît, dans une mesure variable selon les cas, et parfois prodigieuse, la productivité du travail. Il permet souvent de faire ce que le travail à lui seul ne pourrait opérer. Navigation, chemins de fer, télégraphes, téléphones et mille objets ou services auxquels l'habitude nous empêche de porter l'admiration qu'ils méritent, eussent été impossibles sans les capitaux auxquels aucun travail n'aurait pu suppléer. Ils ne pourraient subsister si les capitaux qui ont permis leur fondation ne se conservaient ou ne se renouvelaient constamment.

Il est à la fois juste et nécessaire que ceux qui se sont donné la peine de former des capitaux puissent obtenir pour eux ou pour ceux au profit de qui ils en disposeront, la rémunération de ces capitaux : juste, parce que la formation des capitaux est le prix des privations, sous forme de restrictions de consommation, qui ont constitué l'épargne ; nécessaire parce que l'épargne cesse dès qu'elle perd tout espoir d'obtenir une rémunération qui compense son effort.

Cet espoir, indispensable pour provoquer et soutenir l'effort, pour déterminer la privation, la restriction de consommation, n'est trop souvent qu'une illusion. Pour qu'il devienne réalité, il faut que l'épargne soit judicieusement employée, que l'entreprise où sont incorporés ses capi-

taux réussisse et prospère. Il ne suffit pas qu'elle vive ; il faut qu'elle réalise des bénéfices. Il faut toute l'ignorance qui caractérise trop fréquemment les ennemis de la richesse acquise pour croire que tout capital formé et employé assure à son détenteur des revenus énormes et croissants. Il y a beaucoup d'entreprises qui, durant de longues années, font vivre un personnel plus ou moins nombreux d'ouvriers et d'employés sans donner la moindre rémunération à leurs actionnaires. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les Annuaires des valeurs cotées en Bourse et en Banque. Il y a beaucoup d'entreprises qui, soit après avoir connu une période de prospérité, soit après avoir toujours végété, sombrent dans la faillite au grand détriment non seulement des entrepreneurs ou des actionnaires, mais encore des obligataires et créanciers. Les épargnants, les capitalistes courent des risques ; ils sont, les premiers, les plus exposés à subir les aléas contraires. Si les ouvriers et employés peuvent eux aussi être victimes de la ruine de l'entreprise à laquelle ils sont attachés, leurs risques et leurs pertes sont moindres ; ils sont atténués, dans toute la mesure du possible. Leurs traitements et salaires sont privilégiés ; leur payement passe avant celui des créanciers — à plus forte raison des actionnaires — qui perdent tous leurs capitaux avant qu'ils puissent perdre la moindre fraction de ce qui leur est dû pour leur travail. Nul ne conteste leur privilège. Mais, si les capitalistes doivent subir tous les risques mauvais, il est juste et il est nécessaire qu'ils aient aussi le bénéfice des chances favorables, qu'ils ne soient pas réduits à être ruinés, si l'affaire tourne mal, et détroussés par le fisc si elle tourne bien. Du jour où l'épargne est dûment avertie qu'elle encourt les risques mauvais inhérents aux entreprises et qu'elle encourt, en outre, la certitude d'une spoliation au cas de succès des entreprises où elle s'engagerait, l'épargne disparaît, le capital s'effrite faute de se renouveler, la productivité du travail s'affaisse et l'égalité fondée sur la ruine des capitalistes s'abîme dans la misère générale, à la seule exception des maîtres du pouvoir qui exploitent, à leur profit, le travail des ouvriers mis à la merci et discrétion de l'État, unique capitaliste et unique distributeur de la richesse et des emplois. C'est ce qui se voit actuellement en Russie.

C'est la grande illusion du communisme et du socialisme

et des partis influencés par le socialisme que l'État peut se faire pourvoyeur d'instruments perfectionnés de production et de distribution de richesses et assurer la justice dans l'abondance, en balayant plus ou moins complètement la classe honnie des capitalistes, des détenteurs de richesses acquises.

Les expériences de communisme ou de socialisme tentées à des époques et dans des circonstances différentes — et jusqu'aux plus récentes ou aux plus actuelles — ont toujours montré que l'État, s'il est très apte à dévorer les capitaux, est beaucoup moins apte à les former, même simplement à les entretenir et à les renouveler, qu'il est mauvais industriel, déplorable commerçant, banquier imprudent, voire téméraire ; que, s'il consomme beaucoup, il produit peu et distribue mal ; que les remèdes qu'il prétend apporter à la mauvaise répartition des sociétés capitalistes sont pires que les maux qu'il prétend guérir. Et de ces constatations il n'y a pas lieu de s'étonner, car la simple réflexion a toujours suffi à prévoir les effets que maintes expériences ont confirmés.

Les erreurs, les fautes et les maux, dont communistes et socialistes chargent le capitalisme et la richesse acquise, sont le fait non du capitalisme et de la richesse acquise, mais des passions humaines. Et ces passions se glissent et s'insinuent partout pour exercer leurs ravages. Et elles trouvent dans un État omnipotent, et particulièrement dans un État démocratique omnipotent, plus d'occasions de corruption, de tyrannie et de malfaisance que dans un régime de liberté économique qui comporte infiniment plus de contrepoids efficaces et de responsabilités effectives, liées au bon ou au mauvais emploi des capitaux et des forces productives. Le véritable rôle de l'État est un rôle de police pour prévenir les abus individuels ou collectifs dans la production ou les échanges. Ce rôle disparaît si l'État devient lui-même producteur, à plus forte raison unique producteur ; car l'État ne saurait l'exercer à l'encontre de lui-même.

Presque toujours dépensier, prodigue et besogneux, l'État démocratique administre généralement mal ses domaines, parce que ses administrateurs n'ont pas l'œil du maître ; sans indépendance dans l'action, sans responsabilité dans l'insuccès, s'ils n'ont pas une vertu peu commune, ils deviennent volontiers indifférents aux effets d'une gestion dont ils ne sup-

portent point les conséquences. L'État vit d'impôts et d'emprunts. Il use et abuse des emprunts quand l'impôt ne peut, sans exciter les grondements de la foule, parer à ses dépenses, et quand les prêteurs se dérobent, il règle en fausse monnaie, par le détour ruineux de l'inflation. C'est trop lui demander que de lui demander de se faire épargnant et pourvoyeur de capitaux. C'est déjà lui demander beaucoup que de lui demander de ne pas dissiper en gaspillages les capitaux qu'il se procure par l'emprunt.

Il y a des emprunts d'État qui sont justifiés. Les plus justifiés ne vont pas sans périls. Les emprunts sont justifiés quand ils sont émis soit pour entreprendre des travaux publics nécessaires ou utiles, qui dépassent la mesure des forces des particuliers ou des sociétés privées, soit pour faire face à des dépenses considérables et urgentes que l'impôt ne pourrait couvrir, telles les dépenses requises pour assurer la sécurité et la défense contre les agressions éventuelles ou actuelles. Quels que soient leurs motifs et leur emploi, les emprunts sont une charge qui pèse sur le budget et sur les contribuables appelés à fournir le service des intérêts. La charge est légère et même bienfaisante pour la nation, si les travaux payés par l'emprunt augmentent, par des facilités de production et d'échanges, la prospérité générale ; elle est lourde et peut devenir écrasante si le service des intérêts n'est pas compensé par un accroissement de richesse équivalent à son montant. Toutes les dépenses qui n'aboutissent pas à cette compensation représentent ce que l'on appelle, dans les bilans bien établis, des postes à amortir. Les capitaux d'emprunts, quand ils sont improductifs, constituent des poids morts dont il faut s'alléger sous peine de fléchir et parfois de succomber. Et lorsque le fléchissement s'accentue, la question de savoir de quelle manière se fera l'allégement nécessaire devient aiguë et grave. Elle se traduit en conflit entre les prêteurs et les contribuables. C'est ce conflit qui se développe actuellement sous des formes voilées, entre les créanciers de l'État et les contribuables français, non seulement même entre les créanciers directs, porteurs de rentes ou autres créances sur l'État, mais entre tous les créanciers victimes de l'inflation, créanciers indirects de l'État par suite des emprunts forcés faits par l'État à la circulation fiduciaire, sous forme d'avances de la Banque de France.

Quand il s'agit de capitaux investis dans des entreprises industrielles, leurs détenteurs courent, à des degrés divers et dans des mesures différentes, les risques de l'entreprise où ils se sont hasardés. Les actionnaires subissent toutes les pertes ; les obligataires ou créanciers sont atteints, en cas de faillite, si l'actif n'est pas suffisant pour les désintéresser. Leurs capitaux sont perdus ou réduits si les affaires tournent mal, si leur confiance a été à tort accordée à des administrateurs peu capables, ou si des circonstances accidentelles et défavorables ont détruit des espoirs qui semblaient justifiés. La responsabilité suit le choix de l'emploi. Les pertes sont l'effet de choix imprudents ou malheureux.

Quand il s'agit de capitaux prêtés à l'État, la situation est différente. En temps normal, les créanciers de l'État jouissent du privilège d'être déchargés des risques de mauvaise gestion ou de mauvais emploi de leurs capitaux par leur débiteur. C'est la masse des contribuables qui supporte ces risques. Et c'est un défaut, une faiblesse et un danger du système que la charge des emprunts gaspillés en dépenses improductives pèse sur la nation sans que les prêteurs aient à en souffrir. Aussi longtemps que l'impôt accru peut suffire au service des arrérages, les créanciers de l'État sont, en tant que tels, à l'abri des pertes résultant de la dissipation de leurs capitaux ; ces pertes sont réparties entre les contribuables qui les supportent sans s'en douter. Mais, si ce jeu périlleux est trop longtemps poursuivi, la charge démesurée apparaît intolérable, « et le jour où l'État, précisément parce qu'il a abusé de son crédit, ne parvient plus à faire honneur à ses engagements, la banqueroute est le seul moyen de rétablir l'équilibre entre ses recettes et ses dépenses (1). »

Mais le problème se complique et s'aggrave quand l'État, au lieu de recourir à l'emprunt franc et volontaire, recourt à l'emprunt forcé, à la circulation, sous la forme d'avances de la Banque d'émission. Régulièrement, juridiquement, la Banque d'émission devrait être la première à encourir le risque du défaut de remboursement par l'État. Elle est, en effet, créancière de ce qu'elle a avancé, comme les porteurs de ses billets sont créanciers de la valeur nominale métallique inscrite sur ces billets. Mais l'État, qui trouve

(1) Funck-Brentano, *Les éléments de l'économie politique*, p. 248.

commode de faire à la Banque des emprunts faciles et peu onéreux, n'a qu'un médiocre souci de la vérité juridique comme de la vérité monétaire. Il délie, en fait, par le cours forcé, la Banque de sa responsabilité envers les porteurs de billets et tend à se délier lui-même, plus ou moins, par un manque de parole évident, de ses obligations de remboursement envers la Banque. Dès que le doute surgit sur la fidélité de l'État à ses engagements, les billets se déprécient, parce que la crainte se répand que la contre-partie de la valeur des billets représentée par la créance de la Banque sur l'État soit nulle ou insuffisante. Les billets apparaissent alors comme une fausse monnaie de valeur incertaine et instable. Comme cette fausse monnaie est réputée légalement bonne, tous les débiteurs peuvent s'acquitter en billets et les créanciers supportent tout le poids de la dépréciation. Ils sont plus ou moins complètement ruinés, contrairement à la loi de leur contrat, avant les entrepreneurs ou actionnaires dont la ruine devrait, selon la loi, précéder, éviter ou atténuer la leur. Parfois leur ruine enrichit leur débiteur, et certains industriels, certaines sociétés ont spéculé de façon tout à fait scandaleuse sur les chances que leur donnait l'inflation de renouveler leur outillage aux frais des créanciers qu'elles rembourseraient, à vil prix, en francs dérisoires, tandis qu'ils vendraient leurs produits au prix fort en valeur or ou approchant de la valeur or. Souvent, par contre, entrepreneurs et actionnaires n'ont pas bénéficié de la dépréciation monétaire. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer les cours de la Bourse en 1914 et à l'heure actuelle. Beaucoup d'actions sont, en francs-papier, à des cours qui ne diffèrent guère de leurs cours en francs-or d'avant guerre. D'autres ont monté dans des proportions bien moindres que celles de la chute du franc. D'une manière générale, la dépréciation monétaire a exercé ses ravages non seulement sur les créanciers, ses premières et plus malheureuses victimes, mais sur toute la richesse acquise, et aussi sur un grand nombre de travailleurs intellectuels et même manuels. Ainsi s'est vérifiée l'observation profonde que formulait, dès 1521, l'illustre astronome Copernic dans un mémoire sur les monnaies à des États provinciaux de Pologne : « Parmi les causes de l'abaissement des nations, l'une des plus importantes, mais que seules quelques personnes comprennent, est la dépré-

ciation de la monnaie. Sans violence et par des routes cachées, elle conduit un royaume à sa perte. »

Les iniquités de la dépréciation monétaire ne favorisent que quelques spéculateurs audacieux et souvent malhonnêtes ; elles apportent les perturbations les plus graves dans les fortunes et dans l'ordre social ; par les ruines et les incertitudes dont elle frappe la richesse acquise, elle provoque l'évasion ou la dissipation des capitaux ; elle détourne de la formation de nouveaux capitaux ; par là même elle compromet la production. L'État, qui, après avoir déprécié sa monnaie, néglige de la restaurer, fait une banqueroute pire que s'il cesse de payer ses porteurs de rente. Il méconnaît ses engagements envers la Banque d'émission, et ces engagements le lient cependant d'autant plus que la Banque a été moins libre de refuser ses prêts et que les porteurs de billets en ont subi le contre-coup sans pouvoir s'en défendre. En méconnaissant ces engagements, il se discrédite et il discrédite en même temps sa monnaie future, les créances futures, l'épargne future.

C'est chose grave, antiéconomique et antisociale au premier chef d'écraser la richesse acquise par la fiscalité, de supprimer le contrat de donation, de supprimer ou de réduire à la portion congrue le droit de disposer à titre gratuit et le droit de succéder. C'est également chose grave, antiéconomique et antisociale de bouleverser toute la richesse acquise, d'en détruire une partie notable, d'en compromettre le renouvellement par l'altération de la monnaie. Copernic avait raison d'écrire que « sans violence et par des routes cachées » la dépréciation monétaire « conduit un royaume à sa perte ».

Si les capitaux sont des instruments de production et — sauf les rentes sur l'État sans contre-partie dans des travaux productifs ils le sont, — il est évident qu'ils sont la condition même du développement de la production et qu'une nation sans capitaux est une nation vouée à la pauvreté, sinon à la misère. Si les capitaux ne peuvent être formés que par l'épargne et se confondent avec la richesse acquise, il est clair que décourager l'épargne et faire la guerre à la richesse acquise c'est préparer la détresse et non la prospérité, c'est commettre la plus funeste des aberrations.

Les faits qui se déroulent sous nos yeux confirment tous

les enseignements des économistes. Les États-Unis d'Amérique sont un des pays les plus prospères, un de ceux où la condition des ouvriers est la meilleure ; c'est un des pays où les capitaux sont le plus abondants avec une monnaie saine et une fiscalité sans haine contre la richesse acquise. La Russie soviétique a détruit des capitaux et des capitalistes ; elle a confisqué la richesse acquise. Il n'est point de pays où la condition des ouvriers soit aussi misérable. Et le gouvernement soviétique, sans se soucier de la contradiction, est constamment en quête de crédits extérieurs, c'est-à-dire de capitaux, pour tenter de relever les ruines qu'il a accumulées — et qu'il est incapable de relever lui-même, — par l'application de ses principes puissants pour détruire, impuissants pour construire.

*
* *

De la richesse acquise, comme de toutes choses, l'homme a abusé. Il y a eu des abus et des abus monstrueux dans la première période de formation de la grande industrie. Il y a eu abus de puissance d'industriels à l'égard d'ouvriers que la misère mettait à leur merci : abus dans la fixation des salaires, abus dans l'excès du temps de travail imposé. Tous les abus ne sont pas venus des détenteurs de capitaux. Ce n'étaient point des capitalistes que ces entrepreneuses de confection qui servaient d'intermédiaires entre certains grands magasins et de pauvres ouvrières dont elles rognaient le plus possible les maigres salaires pour accroître leurs profits. Il y a eu abus dans l'écrasement de modestes entreprises par des entreprises plus puissantes, vendant systématiquement à perte pour étouffer des concurrences et s'assurer la domination du marché. Les abus n'ont pas été le fait de la richesse acquise, mais de l'emploi de la richesse acquise. Ils ont été commis peut-être plus souvent et dans une mesure plus grave avec les capitaux d'autrui qu'avec les capitaux appartenant en propre à ceux qui abusaient. Que le législateur cherche à prévenir et à réprimer les abus, rien de plus légitime, à condition que ses remèdes ne deviennent pas pires que les maux auxquels ils doivent parer. Mais, puisque la richesse acquise a droit à des égards en raison des efforts et des mérites dont elle est le fruit, puisque la richesse acquise est une nécessité pour le développement

économique, pour la prospérité des nations, il faut que la richesse acquise soit respectée et protégée ; c'est la condition indispensable pour qu'elle ne se dissipe pas au détriment de tous.

L'idéal serait que, loin d'être traquée, pourchassée, brimée et pillée, elle fût encouragée de telle sorte qu'elle se multipliât aux mains de détenteurs de plus en plus nombreux. La réalisation de cet idéal est beaucoup moins affaire de législation qu'affaire d'efforts individuels et de développement moral. Dans toutes les classes de la société, il y a des prodigues et des économes, et c'est parfois une dérision scandaleuse de voir parmi les ennemis de la richesse acquise des prodigues de qui il eût dépendu, s'ils avaient voulu, de figurer parmi ses détenteurs, de voir invoquer la justice sociale pour enlever aux épargnants le fruit de leurs épargnes au profit des dissipateurs qui ont reculé devant l'effort de l'économie. Ce qui est à la fois juste et nécessaire, c'est d'assurer, dans toute la mesure du possible, la sécurité de la richesse légitimement acquise, sans ajouter, aux risques que comporte inévitablement tout emploi de capitaux, l'hostilité du fisc, la banqueroute monétaire, la certitude de spoliations totales ou partielles. Ce qui est juste et nécessaire, c'est de ne pas accabler, par un privilège à rebours, de taxes et d'emprunts forcés et ruineux, ceux qui, par leur richesse légitimement acquise, sont les soutiens de l'économie publique et les facteurs indispensables de la prospérité nationale. Ce qui est juste et nécessaire, dans une période de crise économique telle que celle que nous traversons, c'est d'orienter la fiscalité de manière à restreindre, au moins dans une certaine mesure, les consommations superflues et à encourager la formation des capitaux qui font défaut.

Rien n'a mieux marqué la disette des capitaux que le taux constamment croissant d'emprunts devenus de plus en plus difficiles. Cette disette a rendu la production plus onéreuse quand elle ne l'a point arrêtée en entravant la formation ou le développement des entreprises. Elle s'est atténuée depuis la crise de 1926, sous l'influence d'un changement de politique qui a fait revivre la confiance ; mais la confiance est encore quelque peu indécise et fragile : Son incertitude s'accuse dans la disproportion des taux des prêts à court terme et à long terme. La disette pourrait revenir et s'ac-

centuer par suite des modifications qu'une politique mal avisée a déjà provoquées et pourrait aggraver dans l'esprit public et notamment parmi la jeunesse. A voir leurs pères ruinés par cette politique, les jeunes gens ont trop facilement appris le dédain de l'épargne et le goût de la dépense immédiate. Il y a là un péril auquel il serait facile autant qu'il est nécessaire de porter remède.

Plaider pour la richesse acquise peut sembler une impertinence en un temps où les courtisans du peuple exploitent l'envie des foules avides de richesses acquises par autrui, pour les mener à l'assaut de toutes les illusions et de toutes les déceptions. Plaider pour la richesse acquise, c'est cependant, en réalité, plaider pour la justice, pour le relèvement national, pour la prospérité publique et aussi — bien que les ouvriers ne s'en doutent pas — pour la sécurité des salaires car le chômage est la conséquence inévitable de la dissipation des capitaux, qui prépare les temps durs de production anémique et de restrictions forcées.

CHARLES DUPUIS,
de l'Institut.

Fragments inédits de l'Histoire de ma vie[1]

Sur Napoléon.

Je l'ai presque aperçu ce matin, ce petit grand homme à peu de chose près, monter en voiture. Le bas de son visage m'a paru agréable. Il regardait les chasseurs à cheval de sa garde. Je n'ai pas eu le temps de le distinguer.

*
* *

J'ai un bon prétexte pour lui demander une audience qu'il m'accorderait sûrement. C'est une injustice qu'il me fait en me volant, lui ou un préfet, mon hôtel d'Aix-la-Chapelle.

Quel beau supplément à mes conversations du grand Frédéric, Voltaire, Catherine II, etc.

Mais cet homme-ci aime trop à compromettre et je me verrais demain dans la gazette du jour, avec toutes les belles choses qu'il m'aurait inspirées sur la circonstance présente.

 On ne connaissait jusqu'ici qu'une faible partie des célèbres *Mémoires* du prince de Ligne. M. Édouard Chapuisat, directeur du *Journal de Genève*, a eu l'heureuse fortune de retrouver en Allemagne le manuscrit le plus complet de ces mémoires, et en accord avec M. Félicien Leuridant, directeur des *Annales du prince de Ligne*, qui en assure la publication, une édition définitive des *Fragments de l'histoire de ma vie* sera établie par leurs soins. Nous en donnons ici quelques extraits inédits.

*
* *

Voici précisément ce qui m'arrive à ce sujet. La paix n'est pas signée.

Talleyrand arrivé hier 19 a demandé à dîner à Clarke, notre gouverneur général de l'Autriche, avec moi. J'en sors. Quelle bonne conversation intéressante nous avons eue! Mais pour en revenir à l'article précédent, il m'a demandé si je ne serais pas aise de voir son empereur. — C'est ce que je fais tant que je peux, lui dis-je, et même l'autre jour j'ai attrapé en passant les deux tiers de sa physionomie. — Voyez-la tout entière. — Volontiers, à quelque revue, mais encore je n'aime *les moutons que lorsqu'ils sont à moi*, et n'ai aucun plaisir à voir des victorieux. — Mais non, voyez-le chez lui. — Oh ! cela ne se peut pas. — Je réponds, dit Clarke, que cela lui fera le plus grand plaisir. — Bon, il ne sait pas que j'existe ! — Comment pouvez-vous le croire, dit Talleyrand. Je viens de lui dire que je ne partirais que demain pour Presbourg, puisque je ne le quittais que pour dîner avec vous. — Je voudrais le voir. Mais que dira-t-il? Que dirai-je, que dira-t-on? J'ai tout quitté, ayant été quitté. Je suis mort avec Loudon, Lacy et Joseph II, et si je suis encore un peu au monde, ce n'est que pour ma famille, et l'obscurité. Comment mettre un habit blanc dans ce moment-ci? Il est taché. — Il ne l'est point par deux événements. Venez parler de vos affaires à l'empereur. — Elles n'en valent pas la peine. Qu'est-ce que c'est qu'une fois cinquante mille francs, quand on en a perdu cinq cent mille de rentes? — Tant mieux, il verra que ce n'est qu'un prétexte. Il en sera flatté. — Je ne l'ose pas. — Comment refuser à votre imagination, fraîche comme à vingt ans, ce qui est fait pour lui plaire, ce qui la nourrira dans un pays où rien ne peut lui parler. Il est sûr de vous enchanter, vous êtes sûr de lui plaire. — Je le crains. — J'espère. — Et moi, je décide, dit Clarke. M. de Talleyrand vous fait assez entendre que Sa Majesté s'y attend et le désire. Je me charge de toutes les démarches ; je vais parler à Duroc qui me dira l'heure qu'on vous recevra à Schönbrünn.

Voilà où j'en suis. Quoique j'en meure d'envie, puissent les circonstances lui faire oublier celle de me connaître.

*
* *

Voici mes espérances et mes craintes de mon entrevue avec l'empereur des Français finies. Il m'a fait dire qu'il me verrait avec plaisir. Il devait recevoir aussi Landriani. Mais, fussions-nous même plus importants, rien n'arrête cet homme-là.

Hier au soir 26, on lui apporte la paix à signer, et aujourd'hui 27 il vient de partir aux flambeaux. Elle fait autant d'honneur à Jean Lichtenstein que la bataille d'Austerlitz où il s'est pour la dixième fois tant distingué. Nous en sommes quittes à bon marché et mieux que nous le méritons.

J'ai eu bien peur, hier, veille de son départ. Pour mystifier ma famille, je laisse sur ma table une proclamation noble, sensible, généreuse et touchante, signée *Napoléon, en partant*. J'attrape assez bien son style un peu échafaudé de sentiment et de sentences. Tout le monde pleure. On dit : « Quel homme ! Il a tous les genres de séduction. Nous ne l'aimons pas, mais il n'y a pas là un mot qui ne porte à l'admiration. »

Je ris tout seul. Je m'en vas et n'y pense plus. Christine montre ma pièce d'éloquence napoléonique à la princesse Jablonowska, Mme Maztotska, etc. Elles la copient. Elle circule. Je tremble de la rattraper. Aujourd'hui, lui-même en fait une tout à fait pareille. Il n'y a qu'une politesse de plus pour les bourgeois de Vienne.

*
* *

Dans la seule conversation particulière que Napoléon a eue ici avec Zinzendorff, il lui dit : « Votre empereur m'a étonné par sa réponse puérile quand je lui ai demandé pourquoi il me faisait la guerre. — C'est que j'ai cru, m'a-t-il dit, et on me l'a dit, que vous vouliez la monarchie universelle. » Il parle si haut qu'il n'est pas étonnant que, quoique j'aie parlé bas, on ait entendu un peu de notre conversation à notre entrevue.

Il dit à Zinzendorff encore en parlant de lui :

« Le fils de tant d'empereurs peut-il loger ici dans tous ces galetas? Moi qui ne suis qu'un petit gentillâtre, je vou-

drais que vous vissiez comme je suis meublé. Je n'ai pas pu seulement avoir un tapis dans ce Schönbrünn.

« Il lui dit : Qu'est-ce que vos Teutoniques et chevaliers qui ne sont ni religieux, ni militaires? Ce n'est pas parce que je ne suis qu'un gentillâtre, mais je n'aime pas la noblesse héréditaire. Je ne fais cas que de celle que je fais.

« Si je voulais m'allier avec les Russes, que deviendriez-vous, Autrichiens et Prussiens? Heureusement je ne veux pas attirer des barbares hors de chez eux, prenez sur les Turcs pour les empêcher de prendre.

« On fait bien des contes sur moi. Tantôt l'on dit : cet homme est fou. Tantôt : il est maigre, malingre. Il se tue. Il ne vivra pas longtemps.

« Je n'aurais pas souffert que mes ministres et généraux logeassent dans les appartements de l'empereur et de l'impératrice ; mais qui pouvait croire qu'ils habitent des galetas.

« Je pourrais vous jouer un mauvais tour. J'ai entre mes mains cent millions de vos papiers si bien contrefaits que je défie de s'en apercevoir si je les mettais en circulation, mais je les brûlerai et vous les renverrai. »

Quelqu'un prétend avoir entendu, mais je ne le garantis pas. Je suis sûr au moins que plusieurs généraux l'ont dit : « Si j'avais perdu la bataille d'Austerlitz, le préfet de Berlin m'aurait échappé, votre ancienne Allemagne serait devenue austro-russe. »

Une autre fois il a dit : « Je demande à tout le monde pourquoi l'on m'a fait la guerre. L'un m'a dit : c'est parce qu'on a été insulté dans le *Moniteur*. Belle raison ! Faire tuer et ravager pour des articles de gazette. »

L'autre m'a dit : c'est que vous en vouliez à Venise. Moi, sur l'Océan, j'aurais pensé à l'Adriatique ! J'avais bien d'autres choses en tête, je vous assure.

* * *

(En 1807).

Enfin je l'ai vu, ce faiseur et défaiseur des rois. Sachant qu'après ses victoires, ses entrevues et sa paix, il passait par Dresde pour s'en retourner à Paris, j'y ai été de Tœplitz, le 17 de juillet. Je me suis mis dans la foule avec le duc de Weymar au bas de l'escalier de la cour. L'empereur et le roi qu'il a créé le montèrent assez doucement, à cause de la

quantité et la maladresse des courtisans saxons, pour que j'examinasse bien le premier depuis les pieds jusqu'à la tête. Je lui trouvai un beau port de tête et de noblesse militaire. Ce n'est pas celle des parchemins ni du trône qui donne du dédaigneux ou de l'impertinent qu'on prend souvent pour du noble.

Son coup d'œil était ferme, calme et imposant. Il avait l'air, en montant, de penser à bien des choses importantes, ce qui donnait du repos à sa physionomie qui paraissait dans son naturel. Mais il me déplut le lendemain par un sourire grimacier de fausse bonhomie, sensible et protégeant, dont il régala la canaille et moi à la galerie de tableaux. Quand il se tourna ainsi vers nous, une demoiselle aussi curieuse que moi me dit : Qu'il a l'air bon et doux ! — Ah ! mademoiselle, lui dis-je, c'est un mouton.

Je le côtoyais avec la foule comme un amant suit son objet qui danse une écossaise, montant et descendant la colonne pour ne pas le perdre de vue.

Ainsi, je ne perdais ni un regard, ni un son. Celui de sa voix m'a paru un peu commun. Il fit quelques questions et observations en style un peu haché et ce qu'il y a de singulier, à la Bourbon dont il a aussi un peu du balancement en marchant ou en s'arrêtant. Est-ce le trône de France qui le donne? Est-ce joué? Malheureusement il ne balance pas autrement. Tout est à remarquer dans un homme qui ne fait et ne dit rien pour rien. C'est ainsi que je l'ai remarqué passant légèrement sur *la Madeleine* du Corrège, les Titiens, *les Trois Grâces*, charmante esquisse de Rubens, le fameux Vamdcibegh, etc., pour s'arrêter avec affectation devant un tableau de bataille ou d'un grand trait d'histoire. Je dirai encore : Est-ce naturel? Est-ce joué? C'est bien là, je crois, l'occasion de dire que c'était pour la galerie.

Je trouvai que ce sourire bonhomme n'était nullement à sa place. Il faut porter, vers un assemblage ou une assemblée quelconque de peuple, un air touché de son empressement, mais sérieux, parce que le public est respectable. On doit éviter la familiarité, à plus forte raison la bonté factice. Voilà des nuances qui échappent à un grand homme et en vérité cela ne vaut pas la peine d'y penser. Mais elles sont de bonne compagnie. Il vaudrait mieux pour l'Europe subjuguée qu'il eût l'usage du monde au lieu de celui du camp. Le roi avait fait préparer un souper de trente couverts pour

Talleyrand. Je le reconnus à la lueur de l'illumination sur le pont, en arrivant. Je le gagnai de vitesse et arrivai plus vite que lui au palais du Bruhl qui lui était destiné. Nous soupâmes tête à tête à cette table de trente couverts, où il fut, à son ordinaire, un des hommes les plus aimables qu'on connaisse.

Il n'osait que sourire à quelques plaisanteries sur les hommes et les affaires, par exemple, lorsque m'ayant dit que le roi de Saxe était fait duc de Varsovie je lui demandai si c'était pour s'être distingué à la guerre comme Lefebvre fait duc de Dantzig.

Napoléon se baigna, donna des audiences dans son bain, se coucha, se leva à cinq heures, alla à l'hôpital voir des blessés d'Iéna, puis les fortifications et l'école des cadets qu'il questionna en les prenant par l'oreille.

C'est une drôle de manie ou de manière. Il en faisait autant à Jean Lichtenstein dans les négociations de Paris et de Presbourg, et un jour qu'il avait changé d'avis sur quelques articles, il fut fort étonné que le négociateur lui refusât son oreille en lui disant : « Si le héros du siècle ne dit pas le mardi comme le lundi et manque à sa parole, il ternit sa gloire. Un militaire n'est pas fait pour traiter avec lui ; je lui enverrai un ministre. » Et cela lui en imposa.

Fragments divers.

Il y a une telle compensation de bien et de mal dans ce monde que je crois devoir mon bonheur à mille petites contrariétés. C'est peut-être comme cela que j'ai échappé à tant de dangers, et que je me porte si bien. Voici la liste de mes petits malheurs.

Quand j'ai eu une affaire décidée en ma faveur, le ministre était disgracié ou mon rapporteur venait à mourir. Quand je joue, je perds ou quand je gagne on me doit. Quand je réponds, on ne paie pas : c'est moi qui suis tourmenté pour cela.

Quand je faisais une entreprise à la guerre, un exercice à feu, une belle parade, une partie de chasse, ou quand je suis en voyage, ou à la campagne, ou quand je fais travailler sur mes deux montagnes, il pleut, comme aujourd'hui par exemple.

Quand il y a un bac à passer, il est toujours de l'autre côté. Je l'ai remarqué et fait remarquer cent fois. Quand mes chevaux sont commandés à la poste, on se trompe, on les donne à un autre.

Quand je dis qu'on mette mes chevaux pour sortir, mon cocher est à la messe ou l'on me dit que je ne l'ai pas dit. Quand je sors pour aller à l'heure précise où je l'ai promis, je rencontre dans la rue des déménagements de la Saint-Georges, comme hier ; pendant l'hiver, des chariots qui apportent de la glace ; du foin, pendant l'été ; des charrettes de bouchers pendant toute l'année, un enterrement, comme avant-hier ; des troupeaux de quatre cents bœufs de Hongrie ; du bois qu'on coupe devant les maisons, des chaînes devant celles de tous les sots présidents de nos dicastères et des paveurs qui obstruent tous les passages. Quand il fait froid, partout où moi seul je suis, il fume, jamais pour les autres. Quand il fait chaud, mes gens me donnent une veste piquée, un gros col et mon surtout ouaté.

Quand j'écris, toujours avec des plumes détestables, comme on peut voir, mes volets se ferment par le vent comme à présent. Je crie : personne ne vient.

Quand je fais une petite dépense sur mes revenus échus et attendus, la négligence d'un banquier, la neige et les mauvais chemins qui retardent l'arrivée d'une diligence qui m'apporte de l'argent, me font manquer de parole et passer pour un fripon ou un insouciant.

Quand je veux être seul, et quand j'ai surtout un ouvrage intéressant à faire, j'entends assiéger ma porte fermée tous les matins hermétiquement, et la crainte pourtant de manquer à quelque bonne chose, me fait lever. Je l'ouvre. Qui est-ce? Le plus ennuyeux de la ville qui vient chez moi faire heure.

A moins d'être seul à une chasse, comme par exemple, une fois sur les frontières de Hongrie et de Moravie où je tuai quatre cent trente-quatre lièvres dans un jour, je suis toujours celui qui tue le moins, quoique je sois de la seconde classe des grands tireurs. Cinquante sangliers viennent de droite et de gauche jusqu'à mon poste et rentrent dans le bois, entre moi et les deux voisins à qui je vois faire un feu d'enfer. Tous les rabatteurs aux petites chasses traquent de travers où je suis. Je tue cent pièces : les autres en tuent deux cents à côté de moi. Jamais un daim, un renard, une

bécasse. Tout cela passe aussi à mes voisins. Ils ont pitié de moi, ils changent, ma place devient excellente.

C'est à dix heures que cette chasse commence. De peur d'arriver trop tard, je me lève deux heures avant tout le monde. Mon postillon m'égare pendant la nuit, me verse, casse ma voiture. Je trouve un débordement et un pont brisé.

Je veux avancer un brave officier plein de talents et de blessures dans mon régiment, on me l'enlève dans un autre.

Sans faire ma cour, j'y vas pour la défaire certains jours d'obligation. On me donne une autre heure. Je fais attendre toute la cour qui me donne au diable, et Leurs Majestés Impériales qui, à la vérité, ne me font pas plus mauvaise mine qu'un autre jour, en grognent entre elles.

Si je voulais voir celle que les souverains qui m'aimaient autrefois, et aussi les commandants d'armée me feraient en passant, j'étais sûr de perdre ma peine. Ils regardaient et saluaient à droite quand j'étais à gauche.

Quand je joue la comédie, un chien paraît sur le théâtre : on bat des mains, on rit. Un enfant crie au parterre, une actrice se trouve mal dans la coulisse pour une chauve-souris, l'acteur avec qui je suis en scène reste court, le souffleur a une distraction, ma culotte se déchire comme l'année passée. On rit. L'actrice, par pudeur, ne sait ce qu'elle fait. Elle dit un mot pour un autre. On rit, on ne m'entend pas : on dit que je ne sais jamais mon rôle, quoique je n'y aie pas manqué le moins du monde.

Je suis gourmand. Je me sers comme par distraction le meilleur morceau. Un chien le prend sur mon assiette ou ma voisine me le demande de manière à ne pouvoir pas le refuser.

On annonce un ballet aux deux théâtres de la ville, ou l'un de ces petits opéras de sorcellerie chez Gasperlé, ou une pièce militaire et de cavalerie chez Schikauder. Je renvoie ma voiture. L'indisposition d'un acteur fait qu'on donne au lieu de cela une pièce qui m'ennuie. Il y a un grand souper. Je veux me mettre à côté d'une femme aimable qui même m'en prie. Une autre prend sa place. Je m'ennuie à mort. Je vois sur l'étiquette d'une bouteille sur un beau collier d'argent : vin de champagne. Point du tout, c'est un petit vin blanc de Hongrie détestable.

Quand je vas au Prater tout le monde en revient. J'arrive trop tard partout.

Un homme me confie qu'il va se battre. Une femme qu'elle va voir son amant. L'un et l'autre en parlent à d'autres et croient que c'est moi qui l'ai dit. De peur de faire un commérage de plus en allant à la source, je passe pour commère.

Les battus à la guerre se disent malheureux. Ce n'est pas comme cela que je l'ai été, mais par hasard, trahison ou défiance, je n'ai pu battre, deux fois entre autres que c'était immanquable.

Sans être battu, j'ai été chassé, tourné, parce que je n'ai pas été soutenu, dans des postes intéressants où j'avais trop peu de monde, et où je perdis, avant de me retirer, à peu près tout celui que j'avais.

J'en ai vu louer à la guerre pour ce que j'avais fait : et remercier d'autres des services que j'avais rendus.

J'ai réussi quelquefois dans un autre genre où je m'en souciais très peu, et point où cela m'eût intéressé davantage.

Paul Ier a quitté notre alliance dans le moment où je lui écrivais une lettre qui aurait pu l'y retenir, car il eût été sûr de moi, sachant que je ferais valoir les Russes et que j'éviterais l'aigreur, l'insolence et la jalousie de nos généraux. Ma lettre était dans son genre chevaleresque, et juste tout ce qui lui convenait, surtout en confiance. Je le priai de me demander à notre empereur pour commander les Autrichiens, avec ou sans Souvaroff, comme il aurait voulu et promettait non sur mon honneur, mais sur ma tête de battre les Français.

Voilà par exemple bien plus qu'une contrariété, mais un vrai malheur, car je suis sûr que cela aurait réussi.

Ce que je vais dire rentre dans le genre des contrariétés tout au plus, mais est extraordinaire.

L'archiduc Charles a perdu son titre et sa place au moment où il voulait que je fusse maréchal, et qui a contribué à la brouillerie avec ses deux frères.

Par une suite de la même disgrâce, l'archiduc Jean ne tient plus de sessions au conseil de guerre pour le moment. On devait traiter dans la première les affaires de Sidonie dont les biens sont du ressort d'un département du chef du génie qui est mon camarade en tutelle.

Un autre malheur encore. Le préfet d'Aix-la-Chapelle est amoureux précisément de l'hôtel que j'y ai et empêche, malgré la levée du séquestre, que la seule chose que je me

suis réservée de tous mes biens ne soit vendue pour payer ici mes petites dettes qui en sont justement le prix qu'on veut m'en donner.

Encore une contrariété. Mon gilet de nuit est trop étroit, mon bras droit en est engourdi. Mes bottes me font mal. Mon uniforme est trop long, ma veste est trop large.

*
* *

J'avais autrefois une grande branche d'amusement aux réceptions des francs-maçons. On m'accordait les honneurs de maître écossais dans les provinces qui dépendaient de moi. On ne pouvait pas croire que je ne fusse qu'un apprenti, et même compagnon. J'y ai eu de rudes pénitences, comme de boire trois verres d'eau de suite, entre les deux surveillants pour leur avoir manqué, parce que souvent, étant ivres à force des santés d'usage, ils faisaient de fausses liaisons dans des harangues ridicules. On me jeta un jour sur les cadavres : c'est ainsi qu'on appelle les bouteilles vides. Je faisais quelquefois le chirurgien. Je piquais avec mon cure-dents et faisais boire de l'eau chaude, en faisant croire au récipiendaire que c'était son sang. On tua un jour innocemment, dans une de nos loges, un pauvre diable qu'un frère terrible, qui n'était pas assez fort, laissa tomber dans un tournement entier qu'il fit faire à sa personne et dont il ne put jamais se remettre. Je ne faisais mourir personne que de peur, par tous les tourments que je faisais éprouver. Les bancs sur lesquels je les élevais jusqu'au grenier les y faisant tenir par les cornes, les rames sur des baquets d'eau qui passaient pour la mer, et mille autres choses pareilles. Je faisais faire des confessions générales. Je faisais croire qu'il se passait des horreurs dont on nous a soupçonnés. Je faisais choisir parmi nous l'artiste du crime prétendu. Je mettais le courage à toute épreuve.

Mais voici ce qu'il y eut de pis, à une loge du duc de Luxembourg qui devint celle de M. le duc d'Orléans et, de proche en proche, celle de sa sœur Mme la duchesse de Bourbon, car nous avions déserté la première. Nous recevions le prince de Pignatelli à Moussau. Je ne savais pas qu'un glissoir depuis le haut du toit avait été placé pour le faire tomber sur le fumier qui était dans une cour. Cela m'embarrassa en passant. Je l'appuyai contre le mur, comme une

gouttière. On l'y lança et cette chute perpendiculaire et très haute contribua, à ce qu'on dit, à déranger sa tête qu'il garda ainsi jusqu'à sa mort.

*
* *

Le hasard ou l'espièglerie, comme par exemple, l'impératrice Marie-Thérèse une fois contribuait à me faire peur de mon père que je craignais, ainsi que j'ai déjà dit, comme le feu. Un jour, dans une de nos assemblées maçonniques, la garde vint m'annoncer que mon général propriétaire est à la porte, et nous voilà tous en désordre courant pour l'aller recevoir. On s'était trompé, ce n'était pas lui.

J'étais aussi de la loge de la Persévérance à Paris que la Kreschin Potocka ayant sous elle Mme de Genlis avant qu'elle se donnât la peine d'être chrétienne et révolutionnaire, avait renouvelé non des Grecs, mais de la Pologne. C'est là que celle-ci faisait son cours d'hypocrisie, car il fallait qu'on rendît compte de quelque action de bienfaisance : et elle avait une manière, lorsqu'elle était au pied du trône, de raconter six fraises qu'elle avait données à une vieille femme malade qui prouvait déjà son goût pour la comédie. Le récipiendaire, dès qu'on lui avait débandé les yeux, devait dire si l'on ne savait rien contre la réputation des sœurs qui étaient présentes. J'ai été obligé, mais non sans rire, de leur donner un brevet de vertu.

*
* *

Il y avait tant de petites pratiques, de précieux, de devises à prendre, de traits d'histoire à savoir, d'humanité à afficher, de connaissances à avoir et de petites manières, que malgré nos belles écharpes gris de lin et argent, nos rubans, nos uniformes brodés avec des caractères, nous avons prêté au ridicule et on nous a fait tomber. C'était la seule arme dont on se servait alors en France et qui lui allait si bien. Elle était moins funeste que celles que la folie, la cruauté et la barbare philosophie a mises entre les mains de cette détestable, exécrable et abominable nation qui avait été si heureuse pendant cent cinquante ans.

PRINCE DE LIGNE.

Lœtitia [1]

VALÉRIE ne me répondit pas tout de suite. Elle venait de déménager et habitait une nouvelle maison dont elle me donna l'adresse. Une maison, que dis-je? Une tour comme dans un drame de Maeterlinck. C'était au delà de la gare de Lyon, au cœur d'un quartier pas encore classé. une étroite bâtisse tout en hauteur où l'escalier en colimaçon semblait foré dans la maçonnerie. En bas, une trattoria italienne retentissait d'une musique d'accordéons; des fainéants basanés jouaient sur le seuil à la *morra*. Au septième étage, je fus reçu par Valérie elle-même, qui, vêtue d'une longue tunique maculée, collait sur ses murs un papier à la cuve, qui avait la couleur et les mosaïques d'un cervelas. Un étui à violon reposait sur un piano placé au centre du petit atelier, et une robe de bal, lamée d'argent, habillait un mannequin de couturière, sans jambes, ni tête. Je ne lui avais pas caché, dans ma lettre, le but de ma visite. Elle y avait démêlé je ne sais quelle curiosité amoureuse dont son joli visage de Viennoise était tout animé.

— Vous voulez avoir des nouvelles de Lœtitia? dit-elle, en s'étendant à demi sur un divan qui n'était pas encore appuyé à la cloison. Pauvre Lœtitia! Ou plutôt, pauvres femmes! Nous sommes toutes des victimes, cher monsieur. Mais des victimes de qui ou de quoi? Des victimes d'un démon que nous portons, hélas! en nous et que vous ne comprendrez jamais. Je plains profondément Lœtitia

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 novembre 1927, des 1er et 15 janvier 1928.

mais je pourrais aussi bien pleurer sur moi. Croyez-vous que j'ai eu la folie d'aimer Jean? Mais il n'aimait en moi que la musique comme aujourd'hui, en Marie-Thérèse, il n'aime que la pisciculture. Pour lui, les femmes sont des allégories ridicules. J'ai eu la chance, après avoir été abandonnée par lui, d'épouser un brave garçon un peu lunatique, mais qui m'est très dévoué. Sans quoi, que serais-je devenue toute seule ici, dans cette ville terrible?

— Et Lœtitia?

— Lœtitia a commis une faute impardonnable; elle a laissé voir à Walter l'immensité de son amour. Elle s'est laissé conquérir d'un seul coup et le conquérant a aussitôt méprisé sa conquête. Il attendait une déesse, il a trouvé une esclave. C'était Minerve ou Vénus ; c'est Cendrillon. L'amour ne dure que chez ceux qui ne lui demandent presque rien. Walter est tout impatience, tout frénésie. Il s'est abattu sur cette belle proie et il l'a dépecée.

— C'est un monstre, dis-je avec colère.

— C'est un poète, un grand poète, un créateur de mythes. Avez-vous lu ses derniers vers? Lœtitia y vit tout entière ; il l'a transportée dans une Olympe. Elle passe à travers ses chants comme la figure de la jeunesse éternelle; elle a donné à la cadence de cette poésie magnifique le rythme de ses bras, de ses épaules, de sa démarche. Maintenant, il y a quelque part une Mme Graul qui est seule, qui pleure et qui regrette l'absent. Qu'importe ! Le papillon vole, la chrysalide est retombée.

— Vous l'excusez?

— Mme Réaulmes, je le sais, vous a confié les secrets de sa vie. Croyez-vous que sans Walter ma mère se fût suicidée? Je l'ai pleurée, je la pleure encore, mais quand je relis *der Ewige Fruhling*, je la vois revivre. Il y a une pièce sur une femme au coin du feu qui déchiffre les hiéroglyphes de la flamme ; elle voit écrits dans ses tourbillons les mots de sa destinée : *Amour*, *Abandon*, *Mort*, et elle éclate en sanglots. Une nouvelle flamme jaillit, elle la déchiffre de nouveau ; noirs et rouges, les caractères incompréhensibles disent : *Immortalité*. Il y a quatre vers dont l'évocation est parfaite ; c'est le geste de ma mère, son col penché, la main qui touche à peine la joue. Eh bien, je n'en veux plus à Walter ; il a donné à ma mère l'immortalité terrestre.

— Mais Lœtitia?

— Elle aimera encore, elle vivra encore. Un autre homme l'eût-il traitée autrement? Songez au bonheur que Walter lui a donné ! Elle en demeurera à jamais éblouie.

— On ne vit pas après un tel éblouissement.

— Non, peut-être, mais on se souvient. Le souvenir, pour les

femmes, c'est une longue vie. Vous ne nous comprenez pas, parce que vous avez le sentiment du présent : nous, nous ne sommes que passé ou avenir. Quand une femme est avec l'homme qu'elle aime, l'homme ne pense à rien, la femme pense à la minute où il la quittera. Si une femme doute une seconde de l'amour de celui qu'elle aime, son bonheur est fini pour toujours. Lœtitia vient de commencer le grand voyage qu'elle va faire désormais dans sa mémoire ; son malheur est un malheur enchanté.

— Vous en parlez de bien loin !

— Je pleure Jean comme Lœtitia pleure Walter.

— Vous vous êtes remariée.

— Vous épouserez Lœtitia. Elle ne vous aimera jamais, mais vous l'aiderez à vivre. La pitié aussi est une forme de l'amour pour celui qui le donne et pour celui qui le reçoit. Il n'y a pas de désespoir dans la charité.

— Mais Lœtitia est mariée...

— Je connais Walter, il divorcera. Il ne supportera pas longtemps de demeurer enchaîné à un être qui lui est devenu indifférent puisqu'il le porte en lui. Il y a désormais pour Walter une vraie Lœtitia, celle qui lui appartient, celle qu'il a recréée, et il y en a une fausse qui traîne son ombre quelque part sur les routes du monde.

— Mais où? dis-je.

— A Arles, dans la petite maison que sa mère a laissée à Walter et où maintenant sa femme rit toute seule, attendant son retour.

— Je vais retrouver Lœtitia, dis-je.

— Que Dieu nous aide à lui rendre la paix !

*
* *

Je n'avais pas écrit à Lœtitia, mais quand je fus arrivé à Arles, je jugeai qu'il serait fort indiscret, après trois ans de silence et d'éloignement, de tomber chez elle à l'improviste et je lui demandai de me recevoir.

J'étais descendu à l'hôtel du Forum ; l'après-midi, je résolus de me promener. L'hiver, sous ce ciel impénétrable, avait déjà l'air d'un printemps, d'un printemps adamantin et encore cassable. La poussière qui courait sur les rues, qui feutrait les tuiles roses, qui voltigeait autour des platanes nus, c'était la poussière de l'autre été. Cher pays où la poussière elle-même est gallo-romaine !

De loin en loin, passait une femme au profil monacal, un homme vêtu de velours. Un grand silence planait. Il me semblait errer au hasard dans des catacombes de soleil.

Vers la fin du jour, me rappelant ce que Walter Graul m'avait dit des Alyscamps, lors de notre première rencontre, je voulus me rendre dans la célèbre nécropole. Que tout était rose au-dessus de moi dans cette purification du jour près de mourir! L'air avait une vibration si claire et si prolongée qu'on avait l'impression qu'il demeurerait, à travers la nuit, visible et transparent comme un rinceau dans une dentelle noire. Le soir bourdonnait à la façon d'un rouet entendu en songe. Je n'étais plus un enfant du vingtième siècle; mes sentiments avaient trois mille ans.

J'entrai pieusement dans la longue allée muette; au pied des peupliers nus, les tombes étaient vivantes comme des lits éternels; il en sortait un tel effluve d'amour et de résurrection que j'en étais grisé autant que d'une musique. Personne que moi, — et l'écho de mon pas dans les dernières feuilles mortes, reliques de l'année écoulée!

Au fond du couloir, le cloître ruiné de Saint-Honnorat montrait ses murailles d'ocre rose, tendres et très robustes; des sifflements brefs et sarcastiques sortaient des usines du P.-L.-M. Qu'il fallait d'imagination pour rendre sa beauté à ce petit enclos étroit et déshonoré! J'étais irrité de le revoir et j'allais revenir en arrière quand j'aperçus sous un arbre une femme assise sur un coin de tombe et qui me tournait le dos. Je faillis brusquement m'enfuir, j'avais reconnu cette nuque, ces cheveux clairs et bruns à la fois, la cadence de ces épaules. Quelle tristesse étais-je donc venu chercher si loin et pourquoi allais-je toucher à ce qui aurait dû demeurer à jamais pour moi dans le mystère?

Je me glissai derrière la jeune femme, je m'assis tout près d'elle; elle ne m'avait pas entendu venir.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé, Lœtitia?

Elle tressaillit, mais ne se retourna pas.

— Ne vous avais-je pas dit que j'accourrais au premier appel de vous, comme dans les contes de fées, Lœtitia? Mais peut-être ne vous souciez-vous pas de me voir et préférez-vous votre solitude?

— Taisez-vous, me dit-elle à voix basse et sans me regarder.

— Voulez-vous dire que je dois m'en aller?

— Ah! ne me forcez pas à vous exprimer quelque chose! Ne me demandez rien! Vous êtes là, c'est bien. Par pitié, ne vous en allez pas. Vous ne savez pas quel soulagement c'est de vous sentir près de moi. Je suis comme une enfant qui avait peur dans une maison déserte et qui entend enfin entrer quelqu'un de sa famille. Comment savez-vous que j'avais besoin de vous à ce point? Non, ne me regardez pas, ne me touchez pas. Restez là derrière moi et laissez-moi croire que je ne suis plus seule. C'est la première fois que je respire

librement depuis tant de semaines. Je voudrais que vous fussiez un esprit pour m'abandonner entièrement à vous, mais j'ai peur des hommes maintenant. J'ai tant souffert, si vous saviez !

Le rose du ciel pâlissait peu à peu ; il pâlissait comme une vie agonise, par dégradation insensible. Sur les confins des choses flottait une toile d'araignée presque blanche, qui me faisait penser aux premières atteintes du sommeil.

— Avez-vous déjà souffert, Jacques? Je ne crois pas. Bien peu d'êtres ont souffert. Souffrir, c'est être affranchi du temps. Il n'y a plus ni jour, ni nuit, mais une seule obsession rythmée comme la cadence d'un train. Et chaque fois que le rythme revient, grandissent à la fois en vous la sensation d'étouffer et la sensation d'être mordu. Et cela augmente, augmente, et l'on se dit : « Assez ! Assez ! Si cela continue encore, je ne pourrai plus le supporter, je me tuerai ou je mourrai... » On ne se tue pas, on ne meurt pas, on recommence. Voyez comme ma voix tremble ! Je suis devenue si sensible qu'un mot doux me donne envie de pleurer. Si je ne me retenais pas, je tomberais à vos genoux, je m'accrocherais à eux, et je crierais à la fois de reconnaissance et de douleur.

— Êtes-vous seule depuis longtemps, Lœtitia?

— Depuis trois mois, je pense, ou depuis toujours, je ne sais plus. On m'a arraché la vie, heure par heure, comme les bourreaux chinois arrachent leurs ongles à leurs victimes. Le désir d'un être est le mal le plus violent qui se puisse concevoir. Vouloir qu'il soit là, près de nous, à tout prix et se dire qu'il n'y a rien à faire, qu'il est ailleurs et qu'il ne reviendra peut-être jamais... Il y a des chagrins qui exaltent, j'ai connu la souffrance qui abêtit. J'aurais préféré ne jamais vous revoir. J'aurais été quelque chose dans votre souvenir. Je vous ferai encore illusion ce soir, mais demain ! Parlez-moi de vous maintenant. Êtes-vous marié?

— Non.

— Êtes-vous heureux?

— Non.

— Êtes-vous malheureux?

— Non. J'agis. Je crée des choses qui vivent en dehors de moi et que j'aide à grandir. Hors de vous, je ne suis plus qu'une machine à produire. Il y a de la grandeur à s'annihiler dans les choses.

— Oui, et il n'y en a pas à s'annihiler dans les êtres.

— Venez. Il commence à faire froid. Nous ne pouvons rester plus longtemps ici.

Elle se leva docilement. Je voyais à peine son visage qu'elle tenait penché en marchant. De vieilles feuilles mortes craquaient dans les

tombes ouvertes ; on eût dit des ossements secoués par leurs anciens propriétaires.

— Vous verrai-je demain, Lœtitia?

— Vous me verrez maintenant tant que vous en aurez envie. Je n'ai plus rien à faire. Mais vous en aurez vite assez. La société de ceux qui souffrent n'est pas longtemps supportable. Je ne sais plus que deux ou trois choses et je les répète sans arrêt. Elles résument ma vie. Rien ne rend monotone comme le chagrin. C'est pour cela qu'on n'aime pas les pauvres. Le malheur est une redite.

— Je vous distrairai.

— N'y comptez pas. On ne distrait que ceux qui s'amusent déjà. Vous avez tort de vouloir rester avec moi. La Lœtitia qui vous accompagnait dans les ruelles de Lausanne n'a plus rien de commun avec celle que vous allez maintenant connaître.

Je voulus lui prendre le bras ; elle s'écarta de moi. Elle marchait si doucement que je doutais qu'elle fût réelle. Allions-nous rentrer à Arles ou descendre dans les Champs Élysées?

— Où est Walter? dis-je enfin.

— Pourquoi fallait-il que vous prononciez ce nom? Walter est à Paris depuis quelques jours. Il est allé voir un avocat. Nous divorçons.

— Acceptez-vous?

— J'accepte ce qu'il désire. Il suffit qu'il ait eu une telle pensée pour que nous soyions à jamais séparés. Je serai bientôt libre ; je posséderai ce bien immense pour lequel les hommes se sont battus et qui signifie pour moi le néant.

— Ne désespérez pas, Lœtitia.

— Je ne désespère même plus. Il y a encore de l'énergie dans le désespoir. Je n'aspire qu'à l'indifférence.

Elle était devant sa porte. Elle me tendit la main. Je songeai au mouvement qu'elle faisait pour m'offrir sa bouche, à ce mouvement si simple et si pur d'enfant qui vient au-devant de la tendresse et qui l'attend comme une nécessité. Elle vit ma pensée dans un geste cependant imperceptible que je fis et presque brutalement elle détourna la tête.

*
* *

Lœtitia avait raison ; quand je la revis le lendemain dans sa petite maison arlésienne, je ne retrouvai plus en elle la femme que j'avais connue à Lausanne. Mais qu'y avait-il de changé en elle? J'avais affaire à quelqu'un qui eût pu être la sœur aînée de Lœtitia, une sœur expérimentée, usée, un peu avilie, — détériorée. Elle avait

bien les mêmes yeux, mais plus le même regard ; il venait de plus loin, il avait fait pour arriver maintenant jusqu'à moi un long voyage à travers des contrées désertiques ; les coins de sa bouche s'affaissaient un peu, sa peau avait perdu son éclat ; on eût dit que quelqu'un avait très légèrement passé sur elle du papier de verre. Mais tout cela n'était rien encore auprès de la transformation morale qu'elle avait subie.

Il y avait en elle quelque chose de brisé ; repliée sur soi-même, elle se désintéressait de l'univers. Ce rayonnement qui sortait d'elle jadis avait cessé. Elle en revenait sans cesse à deux ou trois points fixes de sa vie et les examinait sans répit. Elle parlait très peu de Walter et n'aimait point qu'on lui en parlât. Mais elle me racontait ses démêlés avec sa belle-mère et souffrait d'invraisemblables remords à l'égard de son père qu'elle s'accusait de ne pas avoir assez aimé. Elle avait aussi de grands soucis d'argent ; Walter n'était pas riche et elle avait peur que la pension qu'il serait condamné à lui servir fût trop faible pour lui permettre de vivre. Que ferait-elle alors? Elle jouait assez bien du piano ; elle devrait donner des leçons. Elle se voyait déjà, tristement vêtue, courant sous la pluie de maison en maison. Elle faisait de son avenir le plus sombre tableau. Je ne pouvais pas l'en distraire.

Nous causions de tout cela, soit dans le minuscule salon ensoleillé de la maison de la rue des Arbalétriers, soit dans les promenades que nous faisions dans la ville ou aux environs.

Elle se dérida un peu un jour où nous allâmes en auto visiter l'abbaye de Montmajour. Il faisait un jour fabuleux ; des lances d'or, plantées dans tous les horizons, soutenaient la tente éclatante du ciel légèrement zébrés de raies blanches. Le soleil entrait à flots dans les ruines, badigeonnait de miel les vieilles arches, chauffait les pierres, sortait en riant des arceaux. Au loin, la plaine à perte de vue, violette et ocreuse, douce comme la mer.

— Walter eût dit ici les plus belles choses, fit-elle, mais à la postérité. Il ne m'a jamais parlé, jamais. Il parlait à un public infini, à un auditoire immense, dont j'étais le premier écho, rien qu'un écho ! Mais moi, moi, Lœtitia, je n'ai jamais existé à ses yeux.

— Il vous aimait cependant.

— Il aimait mon corps et il aimait une image de moi qui était née de son cerveau et qui ne m'a jamais ressemblé. Il ne s'est pas demandé si j'étais heureuse ou malheureuse près de lui, joyeuse ou triste, malade ou bien portante. Il ne m'a jamais parlé de moi.

— En parliez-vous?

— Quand je le faisais, il n'écoutait pas. Je n'avais pas pour lui

de personnalité humaine distincte, j'étais la dernière incarnation d'un personnage féminin, qui avait été avant moi la mère de Valérie Mme Réaulmes, et une comtesse de Volkberg-Strüdmann qu'il m'a imposée à Munich et qui a été une de ses premières maîtresses. Et je ne parle pas de toutes les autres, de celles dont j'ignore l'existence. Je me suis révoltée à la fin, j'ai essayé d'exister à ses yeux. Alors il m'a prise en grippe, parce que je dérangeais l'absurde image avec laquelle il vivait et qu'il me condamnait à devenir. Il m'a fait prendre en horreur l'éloquence et la poésie, tout ce décor artificiel dont il a fait sa vie. Que de fois j'ai regretté de ne pas avoir épousé un homme simple, un artisan, un avoué, un employé, quelqu'un enfin qui eût su que j'existais !

— Il ne l'eût sans doute pas mieux su que Graul et il vous eût parlé stupidement. Nous aimons les autres selon nos besoins, non selon les leurs. Voilà la grande, la terrible vérité !

— Tous les hommes sont-ils pareils?

— A peu d'exceptions près, oui. La vie de l'homme n'a pas la femme pour but, et pour la femme, il en va tout différemment. Et si l'homme avait la même nature que la femme, celle-ci mourrait de faim. Elle ne veut pas mourir de faim et entend cependant qu'on s'occupe d'elle sans répit.

— Vous me donnez donc tort? dit-elle avec colère.

— Je n'ai pas à vous juger, ni à vous départager. Chacun sa pente. Vous devez aller où votre destin vous entraîne, et Walter Graul aussi.

Elle se leva et marcha dans les grandes herbes déjà vives qui poussaient entre les roches polies.

— La vie aurait pu être si belle ! fit-elle.

— Elle l'est à ceux qui sont patients.

— Pourquoi Walter n'a-t-il jamais compris ma souffrance, ni mon amour?

— Parce qu'il avait besoin, lui, de tirer parti de sa souffrance et de son amour.

Nous redescendions vers l'auto qui nous attendait. Les premières vagues du soir battaient de leur écume d'or la mer tranquille du ciel. Cet élan qui, deux fois déjà, m'avait jeté à Lœtitia s'emparait de moi de nouveau. Peut-être moins belle, plus triste, rompue, c'était encore cependant Lœtitia. Heureuse, me redécouvrirait-elle sous ses ruines morales l'être ravissant qu'elle avait été? N'était-ce pas à moi de faire ce miracle? Valérie Campredon ne m'avait-elle pas dit que, bien qu'elle aimât encore Mathiavel, elle trouvait auprès de son actuel mari, sinon le bonheur, du moins la paix. Oui, c'était malgré tout la

Lœtitia d'autrefois dont les belles jambes libres frôlaient les acanthes et les buis nains ; dont les épaules robustes se balançaient avec une noble et tranquille cadence. La terre avait déjà ses premiers effluves de printemps. Cinq ans s'étaient écoulés depuis que Lœtitia m'avait ramené au monde de la poésie ; c'était à mon tour de la guérir de son mal et de la réconcilier avec ce lyrisme intérieur qui nous avait éblouis, Walter et moi. Il me semblait que ma vie était toute tracée et que je touchais enfin au but de mon pèlerinage. Si j'avais fait connaître Lœtitia à Walter, c'était peut-être pour la conduire par la main, comme je le faisais en ce moment, le long des pentes rocailleuses qui dévalaient de l'abbaye.

Du moins, me flattais-je de le croire, tandis que tout heureux de voir renaître une émotion que je croyais bien morte, je regardais à la fois la face de Lœtitia et le visage du ciel s'empourprer au soleil couchant!

*
* *

Je devins amoureux de Lœtitia. Le fus-je en réalité ou bien imaginai-je que je l'étais? Je ne saurais le dire aujourd'hui. Mais le sentiment que j'éprouvais pour elle ne ressemblait en rien à l'exaltation transfiguratrice qu'elle m'avait inspirée à Lausanne ; pas plus que la femme amère et blessée que je voyais à Arles ne ressemblait à la jeune fille de naguère, dont la démarche élastique usait de la terre comme d'un tremplin. C'était un pauvre amour humain, égoïste comme nous-mêmes, replié comme un oiseau malade et qui ne participait en rien aux fêtes de l'univers. Je ne rêvais à mon tour que de m'enfermer dans une de ces niches à phonographes que j'avais tant raillées naguère et de m'y faire une place aussi étroite que mes désirs. Autrefois je n'aspirais pas au bonheur, je le portais en moi comme la plus ardente des flammes spirituelles ; maintenant, je croyais qu'il se trouvait au dehors de ma conscience, dans la réunion hasardeuse de quelques coïncidences bien choisies et qu'un être en disposait pour moi. J'ai honte d'avouer ces misères. Lœtitia et moi, nous avions vieilli tous deux, mais si elle avait quelque excuse de s'être recroquevillée à ce point, je n'en avais guère de quêter ce renoncement au meilleur de moi-même. Avec ce pauvre amour, paraissaient ses tristes fantômes : la jalousie du passé, l'inquiétude de l'avenir, les rancunes, les froissements d'amour-propre, toutes ces toiles d'araignée qui s'accrochent aux âmes souillées. Je ne désirais pas Lœtitia comme une image du monde, comme une de ces allégories qui rendent la planète terre divine aux poètes ; mais je voulais l'enfermer pour moi seul, la tyranniser et la contraindre à mon aise en lui inspirant la méfiance

de tout. Mon affection maussade et malveillante ne lui déplaisait pas; les femmes ne craignent pas qu'on les ennuie si elles ont l'impression qu'on s'occupe d'elles; l'indifférence seule leur est à charge. Ma petitesse la rassurait après la grandeur cruelle de Walter Graul.

Nous eûmes une explication que je crus définitive, un soir chez elle, après une promenade que nous avions faite ensemble dans ce faubourg de Trinquetaille qui ment si bien à ce nom gai comme une sonnaille de mule. Il avait fait un de ces coups de mistral qui sonnent là-bas comme les canons du soleil. Nous rentrâmes glacés dans son petit salon où mourait un feu paralytique.

Elle devait quitter dans quelques jours la maison que Walter avait mise à sa disposition jusqu'à son divorce pour lui permettre de prendre un peu de repos et elle ne savait où aller. De nouveau, le souci de gagner sa vie se dressait devant elle et l'angoissait.

— Où vivre? disait-elle. A Genève, à Lausanne, à Munich, à Paris? Où serai-je le moins malheureuse? Je ne sais rien faire dans la vie. Je ne suis bonne qu'à donner des leçons de piano. Ou à taper dans un cinéma. Ce serait, je crois, le plus sage.

Étais-je alors vraiment amoureux de Lœtitia? Ma pitié fut, je crois, la plus forte et je ne sais quel instinct étroit de possession jalouse, allié à une peur naissante de la solitude.

Elle se penchait vers le foyer; un rougeoiment des braises éclairait ce visage qui était devenu si pâle, qui n'était pas moins beau, mais qui l'était différemment.

— Il y aurait quelque chose de plus sage, dis-je.

— Quoi?

Elle se releva brusquement comme si une flamme eût sauté à son visage hors de ce foyer qui n'en émettait plus.

— Ce serait de m'épouser.

— Vous épouser? Quelle folie! Vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime.

— Alors c'est moi qui ne vous aime pas.

— Je le sais, mais peut-être m'aimerez-vous un jour.

— Non, je ne veux pas de votre offre; ce n'est pas de l'amour que vous m'offrez, c'est de la charité.

— Pour moi, la charité est incluse dans l'amour.

— Je n'ai pas le droit d'exploiter ainsi vos vertus. Vous savez de quel amour j'ai aimé Walter : croyez-vous que je puisse l'oublier ainsi? Quand cet horrible amour sera mort, je vous dirai oui, mais peut-être ne mourra-t-il jamais.

— Il ne s'agit pas d'oublier, mais de vivre. Seule, vous ne guérirez jamais. Avec moi peut-être y réussirez-vous.

— Non, non... Cela est impossible...

Elle se leva et marcha dans l'étroite pièce, en proie à une grande agitation. Que n'eût-elle pas accepté à ce moment pour échapper à l'horrible solitude vers laquelle elle allait et dont elle avait peur !

— Vous me reprocherez sans cesse ce passé.

— Je ne vous reprocherai rien.

— Vous m'aimez donc bien pour supporter le fardeau que vous voulez assumer?

— J'accepterai tout plutôt que de vous savoir malheureuse.

Elle me jeta un regard haineux, chargé de rancune et de joie méchante.

— Je le serai avec vous, dit-elle.

Cette fois, c'en était trop ; je me levai et me dirigeai vers la porte :

— Adieu, Lœtitia !

J'étais ravagé de colère et de douleur : pauvre amour humain, vous dis-je, si misérable, si vaniteux, si impuissant !

Au moment où j'allai atteindre la porte de la rue et m'en aller, une voix désolée m'appela :

— Jacques ! Jacques ! Remontez !

Mais puisqu'on me suppliait, j'étais le plus fort ; je ne répondis rien et refermai la porte. Le mistral faisait sursauter les lumières du soir dans leurs cages de verre. J'allai à grands pas sur les pavés pointus, joyeux de ma victoire, fier d'avoir blessé une fois de plus ce cœur tant de fois frappé déjà.

Quelqu'un courait derrière moi : Lœtitia sans chapeau, sans manteau, le visage inondé de larmes. Elle me saisit par le bras :

— Revenez ! Par pitié ! Ne restons pas sur cet affreux mot. Pardonnez-moi. J'ai tant souffert si vous saviez...

Chez elle, elle se laissa tomber à mes pieds, entoura mes jambes avec ses bras crispés et s'écria avec violence :

— Ne vous en allez plus ! J'accepte tout ! Vous avez fait briller devant moi la plus belle espérance. Restez, restez, Jacques : je ne peux plus vivre sans vous.

Ce fut ainsi que nous nous fiançâmes.

*
* *

Tristes fiançailles ! Je ne pardonnai pas à Lœtitia de ne l'avoir obtenue que maintenant, parce qu'elle n'était plus elle-même. Sans cesse je comparais la femme morose et défiante qui me parlait à celle d'autrefois qui jetait au monde un si brillant défi. Je lui en voulais d'avoir aimé Walter Graul et de l'aimer encore, et surtout de lui

avoir juré que je lui pardonnais cet amour. Mais ses sentiments n'étaient pas meilleurs que les miens. Elle s'était mise à haïr les hommes et le seul auquel elle eût pu accorder son pardon était justement celui qu'au fond d'elle elle détestait le plus ; elle se vengeait donc volontiers sur moi de la rancune que lui inspirait la race masculine. Parfois elle m'accusait de l'avoir livrée à Walter afin de l'avoir à ma merci ; le pire était que, bien que cela ne fût pas vrai, j'avais parfois agi comme si c'était vrai ; et le serpent lui-même l'avait insinué à mon oreille. Des scènes fréquentes naissaient entre nous. Sitôt finies, je les regrettais amèrement ; mais je les regrettais une fois seul dans ma chambre d'hôtel ou prenant une consommation misérable dans un des cafés les plus déserts de la place du Forum. Et je me représentais alors que j'avais été dur, sarcastique, insultant avec la Lœtitia de Lausanne que j'avais tant chérie ; quand le lendemain je revoyais la Lœtitia d'Arles à laquelle j'étais fiancé, ma fureur contre elle renaissait, et une nouvelle scène. Ah ! pourquoi la destinée m'avait-elle dérobé cet être dans sa fleur pour me le rendre ironiquement aujourd'hui que la vie l'avait dépouillé de tout ce qui avait fait son éclat, de ce velouté de la jeunesse intérieure qui est pur et chaud comme les premiers soleils du printemps !

Je dus rentrer quelques jours à Paris pour mes affaires. A peine étais-je loin de Lœtitia que je retrouvais mon indulgence et ma tendresse. Alors quel regret c'était pour moi de la traiter avec cette brutalité ! Je faisais une fois de plus ces réflexions au moment de repartir pour Arles quand je reçus une lettre de Lœtitia : c'était une lettre d'adieu.

* * *

Mon cher ami,

Je quitterai Arles demain; je ne vous dis pas où j'irai. Je l'ignore encore. Le monde est grand, moins grand il est vrai que ma détresse! Je fuis avant votre retour; si je vous revoyais, peut-être n'aurais-je pas le courage de fuir et me cramponnerais-je à vous par peur de la solitude. C'est là une lâcheté dont j'ai honte. Si vil que vous soyez, par certains côtés du moins, vous êtes courageux. Mais avant de vous dire adieu, je voudrais vous demander quelque chose : pourquoi vous êtes-vous fiancé à moi puisque vous me haïssez? Pourquoi m'avez-vous dit des paroles douces et tendres puisqu'il ne vient dans votre pensée, à mon égard, que des sentiments amers et injustes? Je suppose que vous avez eu pitié de moi et que cette pitié est trop pesante aujourd'hui pour vous. Mais je n'ai besoin de la pitié de personne; je ne renie pas mon amour pour Walter, il était si grand et si fort que j'en vis encore et que, s'il me

désespère, il m'aide davantage aujourd'hui que votre méprisante pitié.

Pensez-vous que je sois folle ou que je sois injuste? Il se peut que je souffre abominablement, mais du moins ma souffrance est bien à moi et je ne la partagerai avec personne. Si je croyais que vous m'aimiez, je ne vous traiterais pas ainsi. Mais l'amour est contagieux; si vous m'aimiez, je ne vous détesterais pas autant que je le fais.

Sans doute vous êtes-vous trompé sur moi et vous ne me le pardonnez point. Qu'ai-je donc promis à Walter et à vous de si beau que vous me reprochiez l'un et l'autre cette promesse? Qu'attendiez-vous donc de moi tous deux? C'est une chose affreuse que de charger une pauvre créature humaine de quelque chose qu'elle ignore et de lui reprocher ensuite de ne pas tenir une promesse qu'elle n'a pas donnée. Walter m'a dit un jour : « Autrefois, quand je vous regardais, vous m'inspiriez des pensées si belles qu'il n'y a pas une chose de la vie qui n'en fût divinisée à mes yeux; maintenant sur ces mêmes choses vous répandez une fine couche de poussière. Êtes-vous bien le même être? » J'ai pleuré douze heures d'avoir entendu cette parole-là. Pendant un an, Walter m'a exaltée et m'a accordé tous les dons que l'on donne aux dieux et pendant deux ans il m'a retiré avec une méchanceté scientifique tout ce qu'il m'avait libéralement offert. Il s'est acharné sur moi comme une meute sur une bête traquée; la vue de ma souffrance l'enivrait. Chaque fois qu'il me voyait blessée jusqu'au sang, il chantait un hymne de victoire : avec quelle joie ne se délivrait-il pas de moi? Quel mal lui ai-je fait, moi qui l'ai tant aimé?

Oui, tous les deux, vous m'avez considérée comme une espérance. Est-ce ma faute si l'univers ne vous a pas donné ce que vous attendiez de lui en me regardant? J'aurais tout accepté pour rendre Walter heureux, mais le bonheur que je pouvais lui donner était justement ce qu'il méprisait le plus sur la terre. Et vous vous m'avez offert la paix sans la posséder vous-même. Je vous ai cru naïvement tant j'avais besoin de vous et je vous croirais encore demain si je ne prenais pas la précaution de fuir. Vous avez voulu faire pour moi un grand sacrifice; seulement votre vraie nature répugne au sacrifice. Vous aimez les beaux rôles et ne savez pas les tenir.

Ce que je vais devenir? Je l'ignore. Je vivrai comme des milliers de femmes qui ont perdu le sens de leur destin véritable. Peut-être serai-j moins malheureuse que je ne le crois. C'est la médiocrité qui finit tou jours par vous sauver. Il est vrai qu'elle, du moins, ne nous manquera pas. Ne m'écrivez pas, ne cherchez pas à me revoir. Oubliez-moi. Quelle ironie!... Je vous demande de m'oublier alors que vous ne m'avez jamais permis d'entrer tout à fait en vous. Je vous demeure ce que j'ai toujours été pour vous : une étrangère.

Pardon, Jacques, je suis moins dure que je ne veux le paraître; votre affection m'a touchée et si je n'étais pas si mauvaise, je vous en remercierais à genoux. Si je vous quitte, c'est que je sens bien que je ferais votre malheur et vous méritiez d'avoir dans votre vie une autre femme qu'une créature haineuse, rancunière, injuste, que l'on a trop meurtrie pour qu'elle reprenne jamais du goût à vivre. Pardonnez-moi tout le mal que je vous fais, et si vous pensez quelquefois à moi, souvenez-vous de cette jeune fille du parc de Mon-Repos qui croyait à la poésie du monde et qu'un poète a dépouillée de sa foi pour s'en parer ses œuvres. Celle-là aurait pu vous aimer, quand elle était encore vivante. L'ombre qui la suit n'appartiendra plus à personne. Adieu.

J'ai souvent rêvé que l'on m'enfermait tout entier dans un corset de fer et que l'on en resserrait sur moi les mailles jusqu'à ce que je commence à étouffer. Quand je lus la lettre de Lœtitia, ce vieux rêve me revint à l'esprit ; mais ce n'était plus dans les labyrinthes enchevêtrés d'un cauchemar, cette fois-ci, que ce réseau de fer m'opprimait le cœur.

* * *

J'aurais préféré ne pas revoir Walter Graul. Ceux de mes souvenirs qui s'attachaient à lui ne m'étaient pas agréables. Et cependant, quand six mois après je reçus cette lettre où il m'annonçait sa visite, j'en éprouvai un frémissement où il y avait de l'impatience, de la rancœur et de la joie. C'était un morceau de ma vie qui renaissait tout d'un coup et au trouble de cette résurrection, je voyais bien qu'il n'était pas entièrement mort.

Walter Graul n'avait pas changé. Ces longues années n'avaient altéré en rien sa physionomie. Il était tel que je l'avais vu la première fois à Lausanne, sans âge, à la fois distant et cordial, perdu dans ses pensées. Il s'assit en face de moi, à contre-jour ; et il m'examinait avec une curiosité inquiète, comme s'il voyait sur mes traits quelque chose que je ne savais pas y être. Je lui dis combien sa visite m'étonnait.

— Pourquoi? Vous supposiez que je vous avais oublié parce que je ne vous écrivais pas? Mais combien ai-je commencé pour vous de lettres que je n'ai jamais finies? Rien ne se termine dans notre vie. Je pensais souvent à vous. Les êtres que j'ai aimés une fois demeurent à jamais dans mon esprit. J'ai laissé comme cela des amis qui me sont précieux, à Copenhague et à Munich, en Provence et à Constantinople. Ce sont les témoins de ma vie. Je les associe à toutes mes actions. Seulement, ajouta-t-il en riant, à la longue, l'existence

qu'ils mènent en moi devient si différente de celle qu'ils ont au dehors qu'ils finissent par ne plus se ressembler du tout. C'est ainsi que j'ai quitté Lœtitia.

Ce nom éclata entre nous comme un coup de fusil dans une forêt, quand l'heure d'été est lourde et chaude et que tout fait silence : les oiseaux alors se dispersent dans tous les sens.

— Oui, reprit Walter, je sais : au moment de notre divorce, vous avez essayé de recueillir Lœtitia, vous n'avez pas pu le faire ou elle n'a pas voulu ; j'ignore lequel des deux, et je ne veux pas le savoir.

— Vous l'aviez brisée, dis-je.

— C'est possible, mais si je l'avais laissée faire, c'est moi qui aurais été détruit. Il y a des douceurs qui sont plus corrosives que le vice et la colère. J'aimais Lœtitia au début parce qu'elle me montrait le spectacle d'une vie libre, ardente, emportée, mêlée à la fois aux hasards du monde et aux symboles de la poésie. Mais quand elle s'est mise à m'aimer, elle s'est fondue en moi et je n'ai plus trouvé qu'une esclave complaisante et presque muette, un reflet de moi-même, un reflet qui se prolongeait indéfiniment comme dans une salle de miroirs. On ne peut pas s'aimer soi-même à ce point-là.

— Je ne crois pas que vous disiez la vérité, fis-je. C'est vous-même qui l'avez contrainte à cet esclavage. Il y a en vous, à la fois, de l'idolâtre et de l'iconoclaste ; vous l'avez dépouillée peu à peu de tout ce que votre imagination lui avait donné, mais vous lui avez arraché en même temps tout ce qu'elle possédait par soi-même. Vous la haïssiez d'être différente de vous et quand elle vous ressemblait, elle vous ennuyait. Vous n'aimez que ceux qui se refusent à vous, parce que cela entretient à la fois votre fièvre et votre coquetterie.

— Non, j'aime ceux qui grandissent à mesure que je m'acharne sur eux. Je voudrais ne pouvoir épuiser personne et j'épuise les êtres tout de suite. Personne n'est résistant, personne ne se renouvelle. J'ai connu une Lœtitia exaltée, bondissante, qui courait comme un chamois sur les sommets de la vie ; et puis tout de suite après, elle s'est couchée comme une bête essoufflée par sa course et tout a été fini. Croyez-vous que je n'ai pas souffert moi-même? Quelle pauvre existence j'ai menée auprès d'elle ! Cet être que j'ai longtemps transfiguré faisait si piteuse mine à côté de moi ! Quand j'entrais, je voyais toujours son regard implorant, ces deux bras tremblants qui se jetaient à mon cou. J'aurais voulu avoir tantôt une démone et tantôt une fée, tantôt une sainte et tantôt Messaline, tantôt une panthère et tantôt un oiseau de paradis, mais l'oiseau de paradis tel que l'a dépeint Buffon, qui croyait qu'il n'avait pas de pattes pour se poser et qu'il volait nuit et jour. Comment une femme peut-elle ouvrir

devant vous tant d'horizons magnifiques à la fois et les refermer brusquement? On entre dans un pays qui a l'air d'être le plus beau du monde ; on ouvre la grille qui donnait sur une terre inconnue et, soudain, on est enfermé dans une obscure maison bourgeoise, avec des soucis domestiques et la peur des lendemains. Les femmes nous inspirent l'amour de la poésie, mais la vraie poésie, nous sommes seuls à la comprendre. Elle est le jeu le plus terrible que l'on puisse jouer contre le destin ; elle a horreur du repos, horreur de la sécurité, horreur du bonheur. Elle est le Sphynx qui vous dit : « Devine ou je te dévore. » Mais Lœtitia me disait toujours, elle : « Tu m'as entièrement comprise et je t'aime ! » J'ai préféré la solitude et la fuite.

— Comment vivra-t-elle désormais? murmurai-je.

— Elle vit en moi, dit Walter Graul, elle vit dans mon imagination, elle est mêlée aux mythes qui me sont nécessaires. Je ne connais pas pour elle d'autre existence que celle-là. Ne croyez pas que je l'ai oubliée, ne croyez pas que je ne l'aime plus, mais je l'ai recréée à mon usage.

Il se leva et fit quelques pas dans la pièce. Derrière les fenêtres, la même Seine coulait toujours, aussi tranquille qu'elle l'était lorsqu'en ce même lieu aucune maison n'était encore construite, aussi tranquille qu'elle le sera quand toutes les maisons auront un jour disparu. Les arbres de juillet vivaient dans la lumière, leurs douces feuilles vertes s'étalaient voluptueusement et librement, comme si l'été ne devait pas finir. Notre-Dame se détendait, plus lourde, plus massive ; elle portait moins haut ses tours anxieuses. Tout reposait comme un sommeil après l'amour.

— Peut-être suis-je coupable à vos yeux, reprit Walter. Peut-être le suis-je en réalité. Je ne peux pas me juger. Je suis le fils d'une Française et d'un Allemand, je porte en moi le sang des deux races les plus différentes qui soient et des plus attirées l'une par l'autre, tantôt par la sympathie et tantôt par la haine. Je ne suis pas un homme, mais un champ de bataille ; je souffre à la fois de ce besoin perpétuel de conclure, de mettre un point final à la phrase, de résumer le problème qu'ont les gens de votre race et de cet état perpétuellement convulsif, de cette impossibilité à me réaliser, à faire un total, de cette anxiété frémissante du devenir et du virtuel, qui caractérise les gens d'au delà du Rhin. Je suis un volcan dans la Beauce. Pouvez-vous représenter une pareille anomalie?

— Savez-vous ce qu'est devenue Lœtitia? demandai-je.

— On m'a dit qu'elle habitait Zurich, qu'elle s'était mariée à un violoniste et qu'elle avait des enfants. Ce sera son état définitif. Ni

vous ni moi, certainement, nous ne la reconnaîtrions aujourd'hui. L'aimez-vous toujours?

— Je l'ai oubliée, dis-je. Je n'ai pas votre imagination puissante et ne peux pas entourer les êtres au fond de ma conscience avec des bandelettes dorées. Du moment qu'elle est sortie du champ de mon activité, elle est sortie de ma vie. Deux ou trois fois, elle m'a donné cet état de ferveur lyrique que j'ai toujours désiré et où vous vivez à l'aise. Il y a eu ainsi dans ma vie de véritables hémorragies de sensibilité ; puis j'ai repris ma vie normale, ma vie de constructeur et de mathématicien ; je creuse et j'édifie à la fois et je téléphone à des gens d'affaires. Tous les êtres portent au fond d'eux-mêmes un merveilleux cadavre dans un cercueil de cristal ; c'est la jeunesse qu'ils ont eue ou la jeunesse qu'ils auraient voulu avoir. On le contemple de loin ou on s'en approche, parfois, sur la pointe des pieds et les yeux pleins de larmes. Chut ! Walter ! Éloignons-nous, ne troublons pas le mort miraculeux dans son inaccessible domaine.

Nous n'avions plus rien à nous dire, nous avions touché aux points les plus indicibles de notre vie. Tout le reste appartenait à l'incommunicable. Aucun poète, aucun romancier, aucun philosophe n'a jamais pu prononcer les mots essentiels de notre destinée. Au delà des révélations les plus profondes, s'étend le grand silence intérieur que seule la voix d'un ange pourrait troubler. Ce fut dans cet espace muet que Walter Graul et moi nous nous donnâmes tacitement rendez-vous, puisque nous savions bien, l'un et l'autre, que nous ne nous reverrions plus ici-bas.

*
* *

L'histoire de Lœtitia, de Walter Graul et la mienne pourraient s'arrêter ici. Mais les divers courants qui forment notre destin ont des nappes souterraines et on les voit parfois effleurer la surface et y ramener des reflets que l'on croyait perdus. Que de fois le soir, s'il m'arrivait d'être seul, n'éprouvai-je pas, avec la rapidité et l'oppression d'une douleur physique, la nostalgie non seulement de Lœtitia mais de tout ce qu'elle avait incarné à mes yeux et qui devait rester éternellement pour moi un désir aigu, mais irréalisable. Ce climat qu'elle symbolisait, peut-être n'en étais-je pas digne, peut-être aussi n'était-il pas un état où l'être humain pût se maintenir. Walter Graul lui-même ne l'avait pas supporté et Lœtitia y avait renoncé aussi. La joie lyrique et la communion avec le monde ne sont pas compatibles avec la vie, du moins avec la vie telle que nous l'avons faite.

Mes travaux m'entraînèrent en Amérique où je demeurai quelques mois. J'allais reprendre le paquebot pour rentrer en France quand, un soir, dans le hall de l'hôtel où j'étais descendu, je rencontrai Valérie Campredon qui venait faire une série de concerts. Elle avait perdu son mari depuis quelques mois et devait travailler pour vivre.

Elle semblait perdue dans ce monde tout nouveau pour elle et me montra une grande joie de me voir. Je l'emmenai dîner au restaurant. Elle mangea avec amusement des plats inconnus pour elle, des crabes mous, du *terrapin*, un maïs de la Terre Promise. Elle avait gardé son air enfantin et épanoui, sa gaieté, sa surprise un peu béate devant la vie. Les chagrins et les tristesses ne l'avaient pas entamée profondément. Cependant elle pleura en me parlant d'Ignace Campredon.

— Et Jean Mathivel? demandai-je.

— Il est devenu éditeur. Il fait des livres de luxe comme tout le monde. Il a divorcé une fois de plus, il a épousé la fille d'un imprimeur qui venait de faire faillite. Il édite les mêmes livres que ses confrères et demande aux mêmes artistes de les illustrer. L'audace en édition est un grand danger. Autant Jean était entreprenant dans sa théorie de la pisciculture, autant il est modéré dans ses conceptions biblioplíliques. Il espère faire ainsi fortune. Son dernier rêve est de gagner assez d'argent pour construire une maison selon ses plans, car il voudrait être architecte avant de mourir. Comment fera-t-il dans l'éternité pour ne pas changer d'occupation? Croyez-vous qu'au paradis chacun ait la même sinécure?

— J'en ai peur.

— Pauvre Jean! Il sera très malheureux là-haut.

Elle ajouta soudain :

— Figurez-vous que je viens de recevoir une lettre de Walter. Quelle curieuse coïncidence! Je vous rencontre aussitôt après! Voulez-vous la voir? Elle est dans mon sac.

Je tendis la main. Cette fois-ci, Walter Graul avait écrit en français. Le début de la lettre était insignifiant. Walter Graul était à Venise et en parlait banalement. Mais le ton s'élevait peu à peu. Je lus les lignes suivantes :

« Jamais je ne me suis senti aussi jeune qu'aujourd'hui. J'ai l'impression d'entrer de nouveau dans la vie. Tout ce que j'ai connu et aimé est mort pour moi, je ne tends qu'à l'avenir. Vais-je enfin connaître cette vie future après laquelle j'ai toujours aspiré? Un pressentiment me dit que le souhait de toute mon existence est sur le point de se réaliser. Un souhait, non! Une rencontre que j'ai faite dans les circonstances les plus extraordinaires. La vie d'un poète

n'a d'autre but que de créer autour de lui des événements poétiques. C'est là qu'il puise la substance de son œuvre. La destinée de Keats, de Léopardi, de Hœlderlin, de Gérard de Nerval est un tissu de charmes tragiques. Puissent un jour, dans peu d'années, mes biographes trouver dans ma vie le fil de cet enchantement pathétique ! Je le répète, je viens de faire une rencontre exceptionnelle : l'être qui m'est apparu, un soir, dans des circonstances inouïes, je l'attends ici dans cette ville que je n'aime pas, et c'est à vous que je veux l'écrire parce personne n'évoque à mes yeux des souvenirs aussi pieux que vous. Je vous ai dit tout à l'heure que tout mon passé était mort. Mais je songe parfois à vos mains comme à des mains d'ensevelisseuse. Vais-je pouvoir vivre définitivement dans cet état d'esprit orphique qui a été le vœu profond de toute ma vie? Jamais je n'ai été plus près d'atteindre le grand secret des choses. Mon bonheur est sans limites. Par quel mystère la femme que j'attends ce soir n'est-elle pas entrée plus tôt dans mon chemin? Peut-être n'étais-je pas mûr pour la rencontrer encore, car elle sera cette fois pour moi l'accomplissement total. Je pense à elle, ce soir, avec délire et je veux associer quelqu'un à cette nouvelle transfiguration. J'ai perdu ou j'ai oublié tant d'amis que vous restez aujourd'hui sur les ruines d'un monde disparu comme le dernier rayon de mon passé. Oh ! beau rayon d'automne, clair et triste ! Faites de loin des vœux pour que la clef dont je m'empare ouvre vraiment la porte à laquelle j'ai si souvent frappé. Mais j'ai confiance une fois de plus. Voici l'heure de la grande révélation. »

La lettre s'arrêtait là. Je fermai les yeux. J'entendais la voix de Lœtitia dans la chambre de Lausanne me lire cette lettre que Walter Graul avait écrite de Munich à vingt-deux ans. Je voyais Lœtitia rayonner sur le fond du lac tant par l'éclat de ses yeux sombres que par l'auréole fauve et argentée qui suivait les mouvements de sa tête. Je ne savais plus si je devais admirer, haïr ou plaindre Walter Graul. Je ne savais qu'une chose : que je l'enviais.

— N'est-il donc pas très vieux? demandai-je à Valérie.

— Je ne sais pas ; je l'ai toujours connu. Quand j'étais tout enfant, c'était déjà un familier de la maison.

Et elle ajouta avec tristesse :

— L'imagination n'a pas d'âge.

EDMOND JALOUX.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

A LA MANIÈRE DE PIERRE LE GRAND

Ce n'est pas une figure banale que celle de ce jeune roi d'Afghanistan qui vient, selon ses propres paroles, demander à la civilisation occidentale ce qui peut être utile à son pays et en même temps appeler l'attention du monde sur son peuple. Rien de la curiosité factice qui a promené chez nous les regards de tant de princes orientaux blasés. Le roi Amanoullah est de la lignée des Pierre le Grand, un constructeur de nation. Il a donné sa mesure chez lui avant de chercher au dehors des modèles de perfectionnement.

Les circonstances mêmes de son avènement sont de celles qui marquent un caractère. Nous sommes au 20 février 1919. L'émir Habidoullah règne paisiblement à Kaboul depuis 1901. Il a bien eu quelques démêlés, au début de son règne, avec lord Curzon, mais dès qu'un vice-roi moins cassant, lord Minto, est arrivé dans l'Inde, les rapports se sont améliorés au point que l'héritier du trône afghan, Inayatoullah, a été confié à des éducateurs anglais. L'accord anglo-russe de 1907 a achevé d'écarter les nuages en réconciliant les deux empires dont la rivalité faisait à l'Afghanistan une situation fort inconfortable entre l'enclume et le marteau. C'est dans ces conditions que la cour afghane quitte la capitale pour se rendre à Djellalabad. L'émir est accompagné de son frère Nasroullah et des deux aînés de ses fils. Un coup de feu retentit dans la chambre royale. Habidoullah est trouvé mort dans son lit. Nasroullah revendique la

couronne, fort de l'abdication des deux fils aînés du défunt. Il a compté sans le troisième Amanoullah que son père a laissé à Kaboul, peut-être par un des ces pressentiments qui préparent les voies de la Providence. Toujours est-il que le prince réagit avec vigueur. Il fait appel aux chefs de l'armée. Il réunit l'Assemblée des prêtres et du peuple, dénonce le crime et se fait acclamer comme souverain. La répression ne tarde pas. Elle atteint le bras et la tête. L'exécuteur, un officier de la garde, est exécuté ; l'usurpateur est condamné à la détention perpétuelle sur laquelle retombe bien vite la pierre du tombeau. L'homme qui a montré cette décision n'a que vingt-sept ans et ce n'est qu'un début.

Acclamé comme souverain, le jeune Amanoullah déclare qu'il ne régnera que sur un peuple libre. Son premier acte est d'adresser au vice-roi de l'Inde une lettre dénonçant le traité de protectorat conclu en 1895 par son grand-père Abdurrahman avec la Grande-Bretagne. La tutelle est légère, une subvention de 3 millions de livres par an et un droit de contrôle sur les relations internationales de l'Afghanistan. Ce régime a assuré quarante ans de tranquillité dans un temps où le prestige de l'Occident n'était pas ébranlé. Il a permis à Abdurrahman de faire passer son pays du stade de la tribu à celui de la centralisation, de publier douze gros volumes de lois, d'organiser la conscription, de constituer une armée de 100 000 hommes, dont les Anglais auraient sans doute pris un peu plus d'ombrage s'ils n'avaient été rassurés par une chaîne d'or. Mais en 1919, les choses ont bien changé. Les leçons de la guerre n'ont pas été perdues pour un peuple dont Hérédote signalait déjà le tempérament belliqueux, et dont l'existence n'a été qu'une suite de combats. Les Helvètes de l'Asie ont mesuré les défaillances de l'Occident. Ils ont entendu l'appel du droit des peuples, et c'est avec l'appui de tous ses sujets que le jeune Amanoullah a proclamé la fin du servage.

Le premier mouvement de l'Angleterre est de réagir en force. Les Afghans n'attendent pas l'attaque. L'armée de Nadir Khan enlève le col de Tal et débouche dans ces territoires de l'Ouest de l'Inde dont les tribus sont toujours frémissantes. Mauvaise affaire. On réfléchit à Londres. On se rappelle les déboires de tous les efforts tentés pour faire de l'Afghanistan un bastion britannique contre la poussée du tsar blanc : deux guerres stériles, des missions massacrées, le mirage trompeur de la paix de Gandamak et le sage avertissement de lord Roberts, le vainquer de Kandahar : « Moins les Afghans nous verront, plus ils nous respecteront. » A quoi bon s'obstiner quand la puissance russe est effondrée et quand l'esprit d'indépendance d'un peuple fier est la meilleure garantie contre tout retour offensif?

Après quatre mois la campagne s'arrête, le traité du 8 août 1919 reconnaît la pleine indépendance de l'Afghanistan.

Amanoullah ne perd pas de temps. Il envoie en Europe son homme de confiance Mohamed Vali Khan, actuellement ministre de la guerre, chargé de la régence en l'absence du souverain. La mission a un double but : nouer des relations diplomatiques et amorcer l'œuvre de réforme. Dès ce moment, la France exerce son attraction coutumière sur les pays d'Orient. N'a-t-elle pas marché à l'avant-garde de la civilisation et de la liberté? Son amitié n'est-elle pas de toutes la plus désintéressée? Surtout ses soldats viennent de se couvrir de gloire, ce qui les signale à l'attention d'un peuple particulièrement connaisseur en valeur militaire. Ce n'est donc pas seulement le hasard qui a conduit à Paris, comme représentants du jeune champion de l'Asie, deux hommes de tout premier plan, le vainqueur de Tal et le propre beau-père du souverain. Ce dernier, Mahmoud Tarzi, qui dirige maintenant les Affaires étrangères, a particulièrement contribué à resserrer les liens entre la France et l'Afghanistan. Il a fait obtenir le monopole des fouilles pour trente ans en pays balkh à un savant français, M. Foucher, qui travaille à faire revivre le grand passé de la Bactriane, la patrie de Zoroastre, le pays où Alexandre a épousé Roxane, fille d'Oxiarthès, avant de se lancer à la conquête de l'Inde. Une école française a été fondée à Kaboul, l'école d'agriculture a reçu un directeur français. Une trentaine de jeunes afghans sont entrés dans nos écoles. Le fils aîné du roi, le prince Inayatoullah, âgé de seize ans, suit les cours d'un lycée de Paris.

Dans le même temps, Amanoullah entreprend son œuvre de réforme. Il divise le pays en provinces, gouvernements et districts. Il institue des justices de paix, des tribunaux civils et correctionnels, des Cours d'appel et une Cour de cassation. En mars 1922, une Constitution est promulguée. Régime représentatif, avec deux assemblées consultatives, une Chambre des Pairs *(Lœ Jinga)* composée des principaux chefs de la noblesse, une Chambre basse, désignée moitié par le souverain, moitié par le peuple. L'an dernier le souverain a échangé son titre d'émir pour celui de roi ou padichah. Une réforme plus profonde a établi l'égalité des deux sexes, interdisant la polygamie. Le roi ne l'a pas attendue pour abolir le harem : il n'a qu'une épouse, la jeune reine Taourah qui n'est certes pas moins curieuse que lui des choses occidentales.

Pour imposer ces innovations, il a fallu briser bien des résistances, notamment celle du clergé fanatique qui, plus d'une fois, a soulevé des mouvements réactionnaires. Amanoullah a tenu bon. Il ne se borne pas d'ailleurs à donner l'impulsion. Il paie de sa personne,

présidant directement à la publication du seul journal qui paraisse à Kaboul, prenant l'initiative d'une réforme de l'alphabet dont il dit merveille. Ne se vante-t-il pas d'avoir appris, avec sa méthode, à lire et à écrire à un de ses fils en vingt-trois leçons? C'est aussi, paraît-il, un orateur très éloquent, aussi bien dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel, car il est à la fois souverain et chef religieux.

L'Afghanistan a subi l'empreinte de l'Islam dès le sixième siècle, sous le règne du troisième khalife Osman et il est resté fidèle au rite Sunnite. Ayant assuré par la force des armes la pleine indépendance de l'état musulman, le plus fort qui reste dans la tradition, Amanoullah pouvait revendiquer le Khalifat quand les Turcs l'ont abandonné. On lui en a prêté l'intention, il n'a rien fait pour la justifier. Est-ce parce qu'il a noué des relations étroites avec les kémalistes lors de leur lutte pour l'indépendance? Est-ce parce que son esprit est orienté plutôt vers des réalisations temporelles? Pourtant il a échappé à l'anticléricalisme mesquin des dirigeants d'Angora. Il sait allier la liberté d'esprit et le respect des traditions. S'il a prescrit aux princesses de la cour d'abandonner le voile sitôt franchies les limites des pays musulmans, il a prononcé à la mosquée de Bombay un sermon des plus édifiants.

La diplomatie du nouveau règne afghan est assez subtile. Nous sommes en Orient, mais dans un Orient en pleine évolution. En Perse, Riza Khan, qui n'a rien de commun avec les derniers Kadjars dégénérés. A Angora, une république dictatoriale. A Kaboul, un homme à poigne. Entre ces trois manifestations de l'Asie nouvelle, des sentiments de solidarité commencent à se manifester, sans pourtant que les vieilles défiances soient complètement éteintes.

Amanoullah est très attiré vers l'Italie renaissante. Dans l'œuvre de Mussolini, il voit un encouragement et un exemple. Ce n'est pas une fantaisie d'itinéraire, mais un dessein prémédité qui a fixé à Rome la première étape du voyage royal en Europe.

Il y a une autre puissance européenne avec laquelle l'Afghanistan a conclu un accord en 1926. C'est l'Allemagne. Nous n'avons pas le droit d'en être surpris, ayant fait tout ce qu'il fallait pour sauvegarder le prestige industriel et même militaire de la nation vaincue. Un arbitre éclectique tire la morale : l'Allemagne est un facteur d'avenir à ménager. Pour apprécier l'importance du fait, il faut se rappeler les liens étroits entre Berlin et Moscou. Or, la Russie est une des pièces essentielles de l'échiquier afghan.

Un des premiers actes d'Amanoullah a été de conclure, dès 1921, un accord avec les Soviets. Le résultat a été assez décevant. La pro-

pagande soviétique s'est montrée comme toujours envahissante. Il y a eu des incidents de frontières assez vifs du côté de l'Amou-Daria. Pourtant un rapprochement s'est dessiné à la fin de 1926. La presse anglaise a même annoncé la conclusion d'un nouvel accord dont les termes seraient assez curieux. L'accord garantirait la neutralité des deux signataires en cas de conflit de l'un d'eux avec une tierce puissance. Par une autre clause, les deux parties s'engageraient à interdire sur leur territoire toute action dirigée contre l'autre. Le *Times* faisait observer assez justement que de pareilles dispositions entre deux États de force aussi inégale pourraient être assez compromettantes pour l'Afghanistan. Depuis lors, la presse britannique a signalé à diverses reprises des menées soviétiques, notamment en ce qui concerne la mainmise sur les communications aériennes. Il est certain qu'une ligne d'avions a été créée entre le Turkestan russe et Kaboul. Tout cela prouve au moins que les Anglais n'ont pas complètement abandonné leurs anciennes suspicions. Il ne faudrait pas grand'chose pour réveiller l'impression de la menace russe.

C'est dire l'intérêt que l'on attache, à Londres, au voyage d'Amanoullah dont une des étapes, la dernière peut-être en Europe, sera Moscou. Dès qu'il a été démontré que le déplacement ne pouvait être évité, rien n'a été négligé pour souligner les manifestations d'amitié et donner une haute idée de la puissance britannique. Le premier contact des globe-trotters royaux avec la civilisation, sitôt la frontière franchie, a été une imposante démonstration aérienne et une réclame de presse très bien montée. Les envoyés spéciaux des grands journaux anglais, avec lesquels le souverain s'entretient très librement, ne cessent de répéter que le bolchevisme est un danger redoutable pour l'Afghanistan. Amanoullah a-t-il été très sensible à ces avertissements? Le fait certain est que le vice-roi de l'Inde, lord Irving, s'est trouvé très fâcheusement indisposé et incapable de participer aux fêtes. Le gouverneur de Bombay qui l'a suppléé, aurait, s'il faut en croire certaines informations, trouvé un interlocuteur assez froid. Ne va-t-on pas jusqu'à raconter qu'au lieu de se rendre à une réception organisée en son honneur, le souverain afghan serait allé rendre visite à Mme Gandhi, femme du célèbre agitateur hindou? Nous donnons la nouvelle pour ce qu'elle vaut. Si elle était exacte, ce serait un son de cloche significatif. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le passage des souverains afghans en Égypte a provoqué des manifestations nationalistes très caractérisées. Ce n'est pas le moment, pour les grandes nations européennes qui ont des empires à garder, de s'endormir.

Le cabinet Baldwin s'en rend bien compte. C'est pourquoi il a

décidé d'anticiper sur les événements pour remettre en chantier la réforme de l'Inde. On sait qu'un bill voté en 1919 constitue une première étape vers l'admission des Hindous au *self government*. Une étape très prudente, à coup sûr. Le régime, appelé très improprement dyarchie, n'a rien de commun avec l'idée de condominium qu'évoque ce nom. Un Parlement consultatif avec deux Chambres siégeant à Delhi, des conseils provinciaux avec des embryons d'autonomie locale, 6 millions d'électeurs seulement sur 320 millions d'habitants, certaines questions comme l'instruction publique et l'hygiène confiées à des ministres hindous; les plus importantes, les finances et la police réservées aux Anglais.

La situation dans l'Inde est paradoxale. Les masses encore dominées par les rivalités de caste ne se soucient guère d'un gouvernement à l'européenne. En revanche, l'élite, très divisée, en raison des rivalités entre l'élément musulman et l'élément hindou, subit l'entraînement de tendances très diverses qui conduisent aux surenchères, d'où le désir de brûler des étapes. Ainsi la réforme laisse le peuple indifférent et ne donne pas satisfaction à l'élite. Pourtant, après avoir organisé un boycottage en règle de la réforme de 1919, les nationalistes se sont calmés. Les éléments modérés ont repris le dessus, au moins dans certaines provinces.

Était-ce le moment de précipiter une nouvelle étape, alors que le délai d'essai a été prévu pour dix ans? En tout cas, le gouvernement anglais ne veut pas être pris de court. Il a décidé d'organiser une enquête impartiale. Il a désigné une commission dont le chef, M. John Simon, est une des fortes têtes du parti libéral. Autour de lui, on a groupé des personnalités indépendantes, excluant de parti pris tous les fonctionnaires mêlés aux affaires de l'Inde et les Hindous. La première exclusive a été généralement approuvée. La seconde a provoqué des récriminations véhémentes dans l'Inde et dans les milieux d'opposition britannique.

Quoi de plus naturel pourtant? Il ne s'agit pas d'élaborer une nouvelle réforme, il s'agit de savoir où l'on en est. Comment le savoir si les salles de la Commission d'enquête se transforment en arènes de polémiques, ce qui arriverait fatalement par l'admission des intéressés? Ajoutons que les dimensions d'une commission d'enquête seraient incapables de contenir toutes les nuances de l'opinion de l'Inde. Les dirigeants anglais ont donc agi fort sagement en vue de chercher la meilleure solution d'un des cas les plus difficiles qui se soient posés à des constructeurs d'empire. C'est une autre affaire que de réformer l'Afghanistan.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

ÉMILE CLERMONT

Des pages inédites d'Émile Clermont, tué en Champagne, le 5 mars 1916, viennent d'être publiées par sa sœur, Mlle Louise Clermont, qui les a fait précéder d'études et de souvenirs écrits par elle-même et par quelques amis de son frère : MM. René Gillouin, Jean Giraudoux, Guy Chastel, Robert Tournaud, Jean Tenant et Étienne Rey. Déjà, en 1919, Mlle Louise Clermont avait consacré à la vie et à l'œuvre de son frère un volume où elle avait livré au public de nombreux et importants fragments, tirés de ses carnets intimes, de ses plans, de ses ébauches. Pour ceux qui n'ont pas oublié les deux romans publiés avant la guerre par Émile Clermont, ces morceaux, si disparates, si inachevés qu'ils soient, sont le complément nécessaire de son œuvre. Ils ne tiennent pas la place des livres qu'Émile Clermont aurait écrits ; ils peuvent nous indiquer dans quel sens s'orientait sa pensée.

Émile Clermont était, en 1914, un des jeunes écrivains dont le talent avait déjà fourni plus que des promesses. Son premier roman, *Amour promis*, avait été salué par Émile Faguet comme un chef-d'œuvre. On avait beaucoup parlé du second, *Laure*, pour le grand prix de littérature, fondé en 1912. (Le grand prix du roman n'existait pas encore.) Cet ancien normalien, qui vivait assez retiré du monde littéraire et préparait dans la solitude des travaux de philosophie, se voyait prédire par tout un public une carrière de grand romancier. Aujourd'hui, moins de douze ans après sa mort, il est

peut-être un des écrivains les plus oubliés de la génération décimée par la guerre. Et sans doute, les deux romans qu'il a laissés ne sont pas seulement les gages donnés par un débutant. Mais peuvent-ils suffire à nous le faire connaître? Imaginons ce que nous saurions de tel ou tel écrivain qui, passée la quarantaine, atteint aujourd'hui la grande notoriété, si nous n'avions lu de lui que ce qu'il a écrit avant 1914. En ce qui concerne Émile Clermont, il y a plus de raisons encore d'être incertain. C'était un esprit inquiet, qui a parcouru très vite, à la veille de la guerre, plusieurs positions successives. Deux de ces étapes sont marquées par des livres. Les autres ne sont jalonnées que par des notes brèves. « Quelle image fidèle donner de lui? demande M. Étienne Rey. C'était une âme si complexe, si changeante... Son esprit et son cœur se développaient de jour en jour, sensibles à toutes les émotions, accessibles à toutes les idées. Jamais, après une absence, on ne le retrouvait tel qu'on l'avait laissé! » Cette évolution a été arrêtée net par l'éclat d'obus qui a frappé à la tête le sous-lieutenant Clermont. Peu de vies intellectuelles interrompues par la guerre donnent, autant que celle-là, l'impression d'un élan brisé.

Cet élan nous intéresse d'autant plus, qu'au départ, le jeune écrivain s'est nourri de toutes les influences qui pouvaient tenter un esprit au commencement de ce siècle, et qui ont attiré bien d'autres que lui. Les premiers livres qu'il écrit sont marqués du signe de Barrès — derrière qui il serait facile de reconnaître Renan et Stendhal — et de celui de Bergson. Mais ce ne sont que les influences principales, avec celle de Nietzsche. Combien d'autres n'en discernerait-on pas dans ces pages qui devraient être les prémices de toute une œuvre?

Mlle Louise Clermont a indiqué avec une grande netteté les étapes parcourues par son frère à la recherche d'une philosophie. Son premier ouvrage, *Amour promis*, est l'expression d'une crise de dilettantisme. Et s'il semble, au premier abord, que le mot « dilettante » appellerait plutôt après lui l'idée de bonheur et de sérénité, on conviendra qu'il s'agit bien d'une crise, quand le dilettantisme, passant des choses de l'esprit à celles du cœur, se plaît à des jeux atroces et mortels. Un homme brise par de tels jeux le cœur d'une jeune fille dont il est aimé, et la malheureuse finit par se tuer. Voilà le drame cruel qui se déroule dans *Amour promis*, un roman qui fait penser au *Disciple* et à *Un Homme libre*. Mais quand M. Paul Bourget dédiait *le Disciple* aux jeunes gens de son temps, c'était comme une leçon, et l'exemple d'un danger; et il notait, dans le même temps, que la conclusion manquait à *Un Homme libre*. La conclusion a été apportée

par la suite de l'œuvre de Barrès. Le héros d'*Amour promis* est un jeune homme qui s'en serait tenu à l'égotisme anarchique des toutes premières œuvres barrésiennes. Cette filiation a été reconnue par Barrès lui-même qui a écrit d'Émile Clermont : « Il recherchait les émotions, et son *Amour promis* est un livre où l'imagination se porte aux plus extrêmes abus et recherche la douleur. »

Cette influence, cependant, ne s'impose pas à Émile Clermont, et il s'en délivre rapidement. Un roman lui a suffi pour cette libération. Et après ce livre dur, plus que stendhalien, tant il est désolé par une volontaire sécheresse, un roman beaucoup plus flou va être marqué d'une nouvelle empreinte, celle de Bergson. « Il serait intéressant, a noté Émile Clermont dans son journal, de montrer l'influence de la psychologie bergsonienne sur l'analyse psychologique, soit philosophique, soit artistique, soit morale. De l'opposer à celle de Taine, Bourget, d'en montrer le retentissement dans le roman. » C'est ce qu'il a fait dans *Laure*. Et il a indiqué lui-même les principales observations psychologiques contenues dans ce roman, quand il a noté, à une autre page de son journal, quelques remarques sur la morale qui découle de la philosophie de Bergson : « Périls des esprits intuitifs : mollesse, désabusement, ne plus rien éprouver qui ait du prix ; tout comprendre, tout justifier, tout aimer, tout dédaigner. Imaginer au lieu d'éprouver... » Le caractère de Laure est tissé de telles incertitudes, exagérées par une imagination trop vive. Entre les sentiments qui se disputent son cœur, Laure ne cesse d'hésiter. Elle n'a pas la vocation religieuse, mais elle est attirée par la vie mystique. Elle aime un jeune homme dont elle est aimée, mais elle le laisse se détacher d'elle parce qu'elle craint de n'être pas la femme qui lui convient. Il épousera sa sœur. Elle entrera au couvent. Plus tard, rentrée dans la vie laïque, il s'en faudra de peu qu'elle ne détruise le foyer de sa sœur. Cette perpétuelle inquiète ne cesse d'être un élément de désordre.

Après ce roman, Émile Clermont s'est tu pendant les deux ans qui lui restaient à vivre. De lui, nous n'avons pas d'autre œuvre achevée, si ce n'est l'*Histoire d'Isabelle*, qui est une sorte de roman formé de deux courts récits. On y voit encore une jeune fille entrer au couvent. Mais cette fois ce n'est pas pour tâcher d'y fixer son âme flottante, c'est avec la volonté de racheter la faute d'une amie très chère. Et avant de quitter les romans d'Émile Clermont, on peut remarquer quelle place y tiennent les héroïnes qui trouvent un refuge dans la religion.

Sans en être lui-même à chercher un refuge, on peut au moins dire d'Émile Clermont qu'il aspirait, dans les dernières années de

sa vie, à une certitude. « Clermont, écrit M. Guy Chastel, était, à la veille de la guerre, l'homme qui a interrogé toute la philosophie et à qui la philosophie n'a pas répondu, ou du moins n'a pas fait la réponse libératrice. Chercheur d'absolu, Clermont va, de système en système, comme on va d'île en île, sans savoir où jeter l'ancre. » Bien plus, les maîtres auxquels il s'est attaché tour à tour fournissent à son intelligence les éléments de la critique qu'il retournera contre eux quand il les aura répudiés. Ainsi en sera-t-il de Nietzsche, de Renan, de Bergson. C'est une soif de liberté qui l'a incliné d'abord vers le dilettantisme renanien, puis vers les théories de Bergson. Il s'en détache quand il s'aperçoit que la liberté cherchée ne s'y trouvait pas. Voici ce qu'il écrit quand la philosophie de Bergson commence à le décevoir : « Il y a une fatalité latente au fond de la liberté bergsonienne ; on s'en apercevra bien quelque jour : le côté négatif de sa théorie est parfait et réellement libérateur ; mais dès qu'on veut donner à cette liberté un contenu, une direction, ne serait-ce que pour s'approfondir elle-même, elle est menacée de fatalité beaucoup plus que les doctrines ordinaires de la liberté. » Alors Émile Clermont s'en dégage ; mais avant d'aller plus loin, il exprime, dans un roman, ce que son esprit avait assimilé des idées qu'il abandonne ; ainsi un serpent laisse-t-il sur son chemin une enveloppe qui nous paraît encore habitée par l'animal vivant, alors que celui-ci s'en est déjà évadé.

Des influences qu'il avait subies, Émile Clermont n'avait guère gardé, semble-t-il, qu'un goût profond de la culture des âmes. Mais il y a vingt façons d'être psychologue. Émile Clermont en avait épuisé quelques-unes. Quelles autres l'auraient tenté? Les notes intimes recueillies par Mlle Louise Clermont nous le montrent de plus en plus attiré par le catholicisme. De nombreux témoignages donnent à Mlle Clermont la quasi certitude que cette évolution spirituelle de son frère était sur le point d'aboutir à une conversion. Et certains des documents qu'elle a publiés sont, à cet égard, des plus convaincants. Maurice Barrès avait été frappé par cette note, entre bien d'autres : « Aimer les derniers secrets, les lourdes confidences, les secrets extrêmes, les âmes qui se penchent pour dire des choses ultimes, encore plus loin, plus graves, plus générales, *engageant l'univers.* » « Plus loin », écrit ici Émile Clermont. On trouve ailleurs, dans ses notes, l'expression : « Ce qui est le plus haut. » Il est hors de doute que l'esprit d'Émile Clermont aspirait, en même temps qu'à la certitude, à une élévation qui l'inclinait à la foi chrétienne.

Cette direction suivie par Émile Clermont, au moment où la guerre

l'a saisi, fait penser à celle que prenait dans le même temps Alain-Fournier. D'ailleurs, avec un don poétique beaucoup moins intense, Émile Clermont manifeste parfois un goût du mystère et de l'inconnu analogue à celui d'Alain-Fournier. Et il y a là une source d'émotion artistique que la guerre semble avoir complètement tarie dans les œuvres en prose. Mais ce que nous voulons surtout noter, c'est combien les tendances de ces deux écrivains sont semblables, à la veille de la guerre. Et d'un tout autre point de vue que celui des croyants qui pensent aux âmes de ces morts, cette convergence retient l'intérêt de ceux qui y discernent un mouvement intellectuel et littéraire. A ce mouvement on pourrait rattacher d'autres carrières que la guerre n'a pas brisées. C'est tout un courant qui s'est formé alors. Mais les survivants demeurent isolés au milieu des places laissées vides par ceux qui ont été tués. Maintenant que cette génération arrive à l'âge de fournir des maîtres à son tour, on sent plus durement combien elle est clairsemée. Dans la course au flambeau, il y a une équipe où les coureurs sont trop peu nombreux. Des hommes manquent, qui auraient mûri en eux-mêmes et modifié avant de les transmettre les leçons des maîtres qui les ont précédés. Les jeunes écrivains d'aujourd'hui se trouvent par rapport à un Maurice Barrès ou à un Paul Bourget, comme ceux de 1905 se fussent trouvés vis-à-vis de Taine et de Renan, si Barrès et Bourget avaient disparu subitement avant 1890. Il n'en faut pas plus pour expliquer la grande confusion qui règne aujourd'hui dans le monde des idées.

Quand il s'agit d'un talent comme celui d'Émile Clermont, la perte est particulièrement sensible. Ses premiers livres avaient atteint une perfection de forme qui laisse à penser à quelle maîtrise il fût parvenu avec la maturité. Un romancier comme Émile Clermont, à côté d'un poète comme Alain-Fournier ou d'un critique comme André du Fresnois, ce sont des écrivains dont l'absence n'appauvrit pas seulement une époque ; elle rompt l'équilibre de la société littéraire demeurée autour de leurs tombeaux.

André Rousseaux.

Les Livres nouveaux.

Desmoulins et Danton... Que cela semble étrange ! Voici un journaliste de l'heure présente, — qui est une heure inquiétante et passionnante ! — un journaliste, M. Camille Aymard, profondément engagé dans la bataille politique, et dont la pensée s'attache quotidiennement à étudier les remous des partis, la stabilisation du franc,

l'agonie du parlementarisme et du radicalisme, la démarche sournoise du socialisme, la lutte qui se livre, dans toute l'Europe, entre les forces de conservation et les forces de destruction; — cent autres problèmes compliqués et pressants. Quelle idée a-t-il eue de consacrer ses rares loisirs à écrire les biographies parallèles de Desmoulins et de Danton, — deux « curieux hommes », sans doute, mais qui, à la distance où nous sommes d'eux, nous paraissaient pâlir et diminuer un peu? Je vois plusieurs explications.

D'abord, M. Aymard a dû sentir qu'il écrirait sur eux un beau livre. Dans ces cas-là, c'est l'instinct qui entraîne. Et son instinct ne l'a pas trompé. *L'Appel de l'échafaud* est un livre vivant, plein de fougue, une suite de fresques vigoureusement « enlevées ». Entamé, on ne peut plus le lâcher. C'est lui qui nous tient.

Question d'âge aussi, sans doute. Desmoulins et Danton étaient jeunes. Leur historien l'est aussi; et ardent comme eux. Il est de ceux qui en ont assez, de la gérontocratie!... La France a été sauvée vingt fois par de jeunes rois, de jeunes capitaines; et dirigée par de jeunes sages. Examiner ce qu'ont pu faire, dans des temps de désordre, deux chefs improvisés, qui sont morts à trente-quatre et à trente-cinq ans, cela donne un peu d'espoir... Et puis, il y a des « harmonies préétablies ». Entre Desmoulins et Camille Aymard, l'harmonie préétablie se laisse vite apercevoir. Leurs styles sont cousins. Oratoires, tous les deux; nourris de souvenirs de la vieille Rome; chaleureux, relevés d'ironie. Desmoulins était *déjà* romantique. Par instants, son biographe l'est *encore.*

Enfin, quoi qu'en disent les « purs », les dévots de la vérité historique, il faut bien avouer que le passé est, en partie, ce qu'en fait l'historien... Tous les vingt-cinq ans, dit Bainville, il est nécessaire de récrire l'histoire. Les événements, les caractères, évidemment, bougent peu. Mais l'interprétation se transforme, s'enrichit. De la même matière, on tire des enseignements nouveaux. M. Aymard a extrait, des biographies conjuguées de Danton et de Desmoulins, une leçon qui est celle-ci : « Unissons-nous. »

Pour lui, en effet, l'instant décisif de la Révolution, ce fut celui où Manon Roland entra en lutte contre Danton. Ah! il n'est pas tendre pour Manon! Cette « espèce de vieille fille », il la soupçonne d'avoir été attirée vers Danton, sans s'en apercevoir... Elle était charnue, sanguine, vigoureuse. Le mol et pusillanime Roland ne la câlinait point. Danton était un homme terrible. Mais laid, et taré. Il y eut « refoulement » dans l'âme de Manon. Elle se mit à haïr, ne soupçonnant même pas qu'elle aurait dû aimer. Et elle entraîna toute la Gironde contre Danton. C'était le moment où il fallait s'unir, pour anéantir les extrémistes. On se déchira. Or, on ne fait jamais la part de la discorde des partis! Elle débuta par la simple méfiance; de l'antipathie; des escarmouches... Cette antipathie fait accueillir joyeusement les pires calomnies. Les adversaires se formaient, les uns

des autres, des images monstrueuses, haïssables. Ils devinrent furieux, violents... Et c'est ainsi qu'à l'heure où la France en péril avait besoin d'un gouvernement « de concentration républicaine et d'union nationale », Danton, pour se délivrer des attaques de Lasource, délégué du salon Roland, déclara la guerre aux Girondins. Tous les partis, un à un, allaient entendre « l'Appel de l'échafaud »...

M. Aymard a été entraîné par les actes, par la vie pittoresque de ses personnages, par la *narration.* Les meilleurs endroits du livre, ce sont les « tableaux ». Par exemple, celui de la séance du 1er avril 1793, où Danton riposte à ses adversaires; celui de la dernière entrevue de Danton et de Robespierre; le récit du parcours en charrette jusqu'à la guillotine, etc. Ces pages sont d'un mouvement étonnant.

*
* *

Jaune, bleu, blanc. Quand M. Valery Larbaud glissait, en canot, sur le lac d'Orta, son pavillon se reflétait dans l'eau bleue. C'était un pavillon jaune, bleu et blanc. Un ruban jaune, bleu et blanc nouait le rouleau de manuscrits, — souvenirs de voyages, songeries littéraires, descriptions, — qui composent son dernier livre. Voilà le titre expliqué.

Heureux homme, M. Valery Larbaud! Il est partout chez lui. Quand il passe la frontière, à Modane, les douaniers italiens le prennent pour un compatriote; à Londres, il a l'accent de Lloyd George; à Madrid, les Sévillans le prendraient pour guide. Et, — c'est lui qui nous le conte, — il n'a pas besoin de plus de six semaines d'étude pour s'exprimer fort convenablement en portugais. Il est riche et libre. Un jour, l'idée lui passa par la tête de visiter l'île d'Elbe. Il choisit quelques bouquins; il relut Henry Houssaye. A Turin, il rencontra des amis. Je pense qu'il en a partout, cet aimable vagabond. Il acheta des poupées pour une petite fille ravissante, qui apparaît comme une fée, aux premières pages de son livre; il passa plusieurs semaines à Orta, puis sur la riviera du levant, à Santa-Margharita, qui est un des plus beaux pays du monde. Puis il s'exalta sur Gênes; et revint à Paris, sans avoir vu l'île d'Elbe. Rien ne l'attend, rien ne le domine. Il suit le caprice de l'instant...

Cet homme si enviable commence à se lasser des voyages. Est-ce possible?... Oui. Il cite le vers de Maurice Scève sur « le vain travail de voir divers pays ». Et ce cosmopolite, cet écrivain qui a le plus contribué chez nous à la création du cosmopolitisme littéraire, ce précurseur de Paul Morand, retrouve avec plaisir, et pour longtemps, — croit-il, — « sa cabine sur le Navire d'argent », c'est-à-dire son appartement à Paris. Nous apprendrons peut-être bientôt qu'il est en route pour la Tasmanie... Tout de même, non... C'est peu probable. Il faut à M. Larbaud des « pays littéraires », riches de souvenirs, et célébrés par les poètes. Il aime Nîmes, qui est une Rome gauloise;

il aime, sur la côte adriatique, Recanati : mais c'est qu'il y retrouve Léopardi, et sa mélancolie souffreteuse. Dans toute l'Italie, il suit les traces de son ami Butler, l'auteur des *Voyages en Erewhon*, et les traces de Stendhal. On ne l'imagine pas explorateur de savanes, et défricheur de forêts vierges. Le voyage n'est pour lui qu'un excitant de la pensée; et ses voluptés sont celles d'un érudit.

Mais quel joli style, ferme, nuancé!... Il y a du Stendhal, chez M. Larbaud. C'est un Stendhal moins avide de connaître, moins nerveux, plus rêveur, et un peu languissant.

*
* *

Sans doute, il est bien tard pour parler encore de *Jérôme*... Qui ne l'a lu? Ce n'est pas un grand livre. Et je crois qu'on l'aura vite oublié. Mais c'est un livre frais, charmant; à la fois raffiné et facile; et surtout très gai. Sa gaieté a décidé les membres de l'Académie Goncourt. On les prend pour des sauvages, des moroses, des durs. Ils ont voulu montrer qu'une œuvre légère et fondante pouvait leur plaire. *Jérôme* vulgarise, — si l'on ose dire; car il vulgarise sans vulgarité, — des formes un peu précieuses et compliquées de la littérature moderne. Il rappelle Morand et Giraudoux. Mais il ne réclame pas des lecteurs une gymnastique aussi difficile. En faisant, avec lui, de « l'image volante », on n'a pas le vertige.

La Norvège s'est émue. M. Bedel ne s'est pas aperçu que les rencontres qu'il avait faites à Oslo, — Christiania était un plus beau nom, — étaient des rencontres extraordinaires. Que toutes les jeunes filles de Norvège ne ressemblent pas à la belle Uni, qui a l'air si innocente, qui semble être plus préoccupée de ski que d'amour, et qui, cependant, aussitôt fiancée, se montre si impatiente de « réaliser »..., comme elle a déjà réalisé, avec un précédent fiancé. Que toutes les dames de Norvège n'ont pas autant de goût pour le divorce que Mme Krag... M. Bedel ne s'est pas aperçu que le hasard l'avait étrangement... favorisé. A chaque page, il aurait dû inscrire : « L'auteur ne généralise pas. » Mais il n'a pas la prudence des savants. C'est un fantasque.

Pour ma part, je n'avais pas prévu non plus l'émotion de la noble Norvège. Il me semblait lire un conte de fées. Uni était une fée des neiges, qui attirait les étrangers et se moquait d'eux. Bah! La querelle s'apaisera. Tout ceci n'est pas grave.

Le livre de M. Jacques Chardonne, *le Chant du Bienheureux*, est plus sérieux, et peut-être plus durable. Il est permis de lui préférer *l'Épithalame*, plus abondant, plus riche de notations de détails, et plus clair. *L'Épithalame* s'étendait, bien à l'aise, sur deux volumes. *Le Chant du Bienheureux* se resserre douloureusement. C'est un livre condensé, un peu desséché, qui exige la collaboration du lecteur, lequel doit combler tous les vides et restituer ce que l'auteur a sacrifié.

Il suggère plus qu'il n'explique. On est tenté de croire qu'une œuvre si concise n'a qu'un sens. Or, elle en a plusieurs qui se ramifient. M. Chardonne, qui a longtemps médité, retrouve le tronc principal et les branches. Nous avons besoin de plus d'efforts.

C'est l'histoire d'un homme dispersé, qui finit par se concentrer sur une œuvre. Il a voulu voyager. Il finira casanier. Il a épousé, un peu distraitement, une jeune fille qui l'aimait, mais qu'il n'aimait pas. Il l'a rendue malheureuse, ruinée. Il a travaillé, lui qui rêvait de vivre en dilettante. Il a aimé une roumaine, mais pas assez pour tout lui sacrifier, et la rassurer. Elle l'a quitté. Sa femme meurt; et il a du remords... Peu à peu, deux idées, — entre autres, — s'installent en lui : la première, c'est que l'aventure ne mène nulle part; que nous nous faisons inutilement souffrir en « nourrissant des idées et des sentiments qui ne signifient rien »; la seconde, c'est que « l'individu n'existe pleinement que par ses constructions »; autant dire qu'il faut faire une œuvre, et ne vivre que pour elle, et tout risquer pour elle. « Accomplis ton œuvre sans te soucier des fruits, » a dit l'auteur du Bhagavad-Gita, du *Chant du Bienheureux*. Ainsi, M. Chardonne aboutit à une sorte d'ascèse...

Son livre est un peu obscur, mais remarquablement intelligent!

*
* *

Nuits de princes, de J. Kessel, nous transporte dans cette ville éphémère, — elle se meurt, déjà; elle était à son apogée en 1924, — qui a pour limites le boulevard de Clichy, la rue Frochot, la rue Fontaine, et pour voie principale la rue Pigalle; dans *Pigal*, en un mot, comme disaient ses principaux habitants, les réfugiés russes qui jonglaient avec des couteaux, dansaient sur leurs talons de bottes dans quelques cabarets et caveaux, terriblement illuminés... Ces réfugiés étaient souvent des princes; oui, en vérité. Kessel le sait. Il a parlé russe avec eux. Il a écouté leurs récits. Les noms sont changés. Mais les récits doivent être à peine stylisés. On a sûrement pu rencontrer ce vieux prince Heridzé, cuisinier aujourd'hui, hier grand seigneur caucasien; et le beau prince Fédor Achkeliani, chef de Djiguites, cavalier fantastique, semeur d'or; et le prince Rizine qui, pour quelques louis, fait danser les vieilles dames, et finit, de dégoût, par se tirer une balle dans la tête; et la jolie Hélène Borissovna qui devient ivrogne et prostituée, mais qui « ressuscitera » bien un jour, puisqu'il n'y a pas d'abîme d'où un Russe ne puisse sortir, dit-on; et Chouvaloff, médecin chauffeur.

Récit brillant. Un instant de l'histoire de Paris; — d'un quartier de Paris; et, en même temps, de l'histoire d'Europe.

Le Chef de l'armée rouge, dont M. Pierre Fervacque nous conte la vie étrange, est le jeune général Mikaïl Toukatchevski. M. Fervacque

l'a connu simple enseigne au régiment Semenovski, sous l'ancien régime; il était déjà un aristocrate bolcheviste. Il est devenu, après bien des aventures, des sursauts, après avoir été vaincu à Varsovie et interné, le généralissime de l'armée rouge. Il rêve d'envahir l'Occident, de conduire une croisade contre les *infidèles*, dès que la diplomatie soviétique les aura suffisamment affaiblis et hypnotisés. Il hait surtout l'Angleterre. Il symbolise la menace.

Le Pays pourpre est un livre très intéressant, varié, et écrit comme on n'écrit plus guère aujourd'hui, en style vif et prompt, à la façon de *Robinson Crusoé*, ou des récits de voyage du Père Labat. Sans aucun effort littéraire, mais solidement, M. W. H. Hudson y raconte les aventures d'un jeune Anglais en Uruguay, vers les années 1860, après le siège de Montevideo, qui dura dix ans. Très savoureux.

M. Adolphe Boschot a réuni des *Entretiens sur la beauté*, qui sont en réalité des monologues sur Delacroix, Ingres, Renoir, Sainte-Beuve, la *Légende dorée*. On les lit avec une grande sympathie. M. Boschot est véritablement un humaniste. Aucune des formes dont la pensée humaine se revêt, poésie, musique ou peinture ne lui est étrangère. La sûreté de son information et la finesse de son goût lui permettent de parler de tout et de nous instruirre en toutes choses. Ce biographe de Berlioz s'est demandé s'il ne serait pas celui de Renan, ou celui de Delacroix. C'est dire qu'il sait, à travers l'œuvre, retrouver la figure du créateur : l'homme même. Voilà la vraie tradition classique ! Les pages sur Renan sont particulièrement pénétrantes.

Comment n'aimerait-on pas l'*Essai sur Dickens*, plaisant et substantiel. de M. André Maurois? Certaine définition du roman, et toute la discussion des griefs qu'on a exprimés contre l'œuvre de Dickens méritent de rester. Elles ne servent pas seulement à éclairer *Pickwick* et *Copperfield;* tout l'art d'observer, de composer, de faire vivre les personnages en reçoit de la lumière.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

DANTON ET L'AMOUR

A l'occasion de la *Vie amoureuse de Danton* (1), c'est toute la vie du grand révolutionnaire qu'a retracée M. Georges Lecomte. Qu'est-ce que l'amour chez un tel homme et dans une telle carrière? L'ancien clerc de procureur, devenu avocat aux Conseils du Roi, aima successivement ses deux femmes, la première surtout, Gabrielle Charpentier, qui l'avait connu aux mauvais jours et partagé avec lui les heures difficiles. Il les aima sans leur être absolument et matériellement fidèle — mais est-ce que les rencontres anonymes (et elles le furent toutes, à part la passade avec Mme de Buffon) comptaient pour cette nature brutale et vulgaire?

D'autre part, l'amour, même conjugal, fut sans aucune influence sur ses idées et son action. Danton n'était pas de ceux qu'une femme peut se flatter d'inspirer, encore moins de diriger. Chez lui, pas de place pour une Égérie. Le fait ressort avec évidence de son premier contact avec Mme Roland. Contact décisif : l'antipathie la plus violente en jaillit. L'héroïne de la Gironde en a laissé dans ses *Mémoires* des preuves si peu voilées qu'il est bien inutile d'y insister. Selon la théorie d'Épicure, les atomes s'accrochent ou se repoussent. Ceux de Danton et de Mme Roland se repoussèrent aussitôt. M. Georges Lecomte paraît croire que c'est parce que le tribun manqua d'égards envers sa partenaire, négligea de lui faire la cour ou de lui rendre ces discrets hommages dont elle était avide. Il est

(1) 1 vol. Flammarion, éditeur.

sûr que Manon Phlipon était à la fois coquette et vaniteuse. Très jeune, elle se plaisait à constater l'effet qu'elle produisait sur les hommes. Si sa beauté n'était pas absolument classique — elle avait le nez retroussé comme Roxelane — elle n'en offrait pas moins ce genre d'attraits et de séduction que le commun des hommes demande à Vénus. Elle n'a pas dédaigné de faire savoir elle-même à l' « impartiale postérité » qu'elle avait de l' « embonpoint », de «fortes hanches », une « poitrine bien meublée » et, néanmoins, la légèreté bondissante d'une biche : « Je quitte le fiacre avec cette légèreté qui ne m'a jamais permis de sortir d'une voiture sans sauter. » Phrase qui montre comme elle s'admire. A cette splendeur charnelle, elle joint la magie d'une belle voix, de l'intelligence, de la culture et une certaine éloquence, elle vise à captiver les hommes, à les retenir sous son empire. On sait dans quelle large mesure elle y réussit. Comment croire aux sarcasmes du père Duchêne, qui l'appelle une « vieille édentée »? Quand elle mourut, à trente-neuf ans, elle était encore dans tout son magnifique éclat

...Mulier toto jactans e corpore amorem...

C'est par le désir autant que par de communes ardeurs sociales qu'elle sut grouper autour d'elle et de son vieux et médiocre mari cet essaim de jeunes hommes presque tous éloquents et beaux : Barbaroux, Vergniaud, Louvet, Guadet, Brissot, Gensonné, Buzot, etc. Elle le fit sans compromettre sa vertu, car on sait que son amour pour Buzot resta platonique. Si elle avait, comme elle le dit, des « sens très inflammables », cette vertu n'en aurait que plus de mérite et lui vaudrait l'épithète de « Romaine » qu'on lui a parfois donnée. Mais une flamme toujours si exactement et si aisément contenue est sujette au doute. Coquette plutôt que sensuelle, telle apparaît Manon Phlipon.

Danton, lui, ne s'attardait pas à faire la cour aux dames. Cependant, quand il entra au ministère avec Roland, après le 10 Août, il ne passait guère de jour sans aller voir la femme de son collègue. Il avait même l'habitude de lui « demander la soupe », simplicité populaire et familiarité qui ne vont pas sans quelques hommages. Mais sans doute fallait-il avec lui que les femmes prissent les devants. Mme Roland ne put jamais vaincre la répulsion que lui inspirait cette « figure repoussante et atroce ». On sait que Danton, de stature colossale, était de visage hideux ; deux taureaux lui avaient, dans son enfance, l'un écrasé le nez, l'autre labouré la lèvre supérieure. La blonde et fine Mme de Buffon, belle-fille du naturaliste, que le duc d'Orléans avait chargée de le séduire, n'éprouvait

pas moins de répugnance et ne put jamais lui parler sans détourner les yeux. L'homme était, en outre, peu soigné de sa personne et de mise débraillée. C'en était sans doute assez pour que Mme Roland ne se jetât pas à sa tête et même réussît mal à déguiser son dégoût. D'où une aversion mutuelle, et bientôt une haine tenace.

Que fût-il arrivé sans cette brouille? Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court... Danton eût-il réussi à se concilier les Girondins, à s'unir avec eux contre Robespierre, à éviter la Terreur? Conjectures bien hardies... Non moins que son froid et haineux émule, Danton était l'homme de la Montagne. Ce fut lui qui porta le premier coup à la Gironde en faisant proclamer la République *une et indivisible.* En réalité, ces grands hommes de la Révolution avaient beaucoup moins de principes que d'ambition personnelle. Ils cherchaient à se créer une clientèle pour se maintenir au pouvoir et en chasser les autres. Le dévouement à leur personne dispensait de doctrine, de talent et de services. Robespierre lui-même ménagea bien plus qu'on ne croit les Girondins. S'il sacrifia les chefs, il épargna avec soin le gros de la troupe. Soixante-quinze députés de la faction lui durent la vie, contre les aboiements d'Hébert. Notre maître et ami regretté C. Perroud, — qu'il faudrait toujours citer quand on parle de Roland et de la Gironde — avait fort bien mis ce point en lumière dans son dernier livre, *la Proscription des Girondins.*

Danton, l'homme des sections et de la Commune de Paris, l'homme qui, étant ministre de la Justice, laissa faire, s'il n'inspira pas, les massacres de Septembre ; le créateur du Comité de Salut public et du tribunal révolutionnaire, ne saurait passer pour un adversaire de la Terreur. Mais il fut évincé par Robespierre qui s'empara des comités et peupla le tribunal révolutionnaire de ses créatures. Dans le monde de la Révolution, comme chez Nicolet, il fallait faire de plus en plus fort. Ce n'est que lorsque Maximilien fut le maître avéré que Danton aborda la contre-partie, c'est-à-dire le « modérantisme ». Mais trop tard : le subtil Artésien réussit contre lui l'alliance du Marais et de la Montagne, qui devait l'abattre.

On se demande donc en quoi Danton peut être plus intéressant que son adversaire. M. Georges Lecomte, qui cherche à le rendre sympathique, ne pourrait y réussir sans violenter l'histoire, qu'il s'efforce de respecter. Un des caractères de sa biographie est, précisément, de ne pas trop embellir son héros, de ne pas omettre ce qui le dépare et, parfois, ce qui le souille. On y suit pas à pas ce colosse paresseux, cet avocat sans cause qui, jusqu'à la Révolution, ne fit que végéter. On l'y voit beuglant dans les clubs et faisant brusquement fortune, recevant de l'argent de toutes mains, de la cour, du

duc d'Orléans, de l'Angleterre ; pillant, lorsqu'il est au pouvoir, les fonds secrets de trois ministères et, après sa mission en Belgique, ramenant le butin à voitures pleines. Ce sont là des faits que M. Lecomte a dû en partie reconnaître. M. Albert Mathiez a, d'ailleurs, fourni là-dessus des précisions accablantes. Les contemporains eux-mêmes furent édifiés, car, avec la cupidité naïve du paysan qu'il était resté, Danton ne résista pas au besoin d'acquérir de la terre, et cela dans le lieu même qui l'avait vu naître, et où tout le monde connaissait le dénuement des siens. Il étala au soleil ses concussions et ses voleries...

A l'origine, donc, popularité malsaine, conquise par l'audace et les coups de gueule, puis, avec le pouvoir, la jouissance brutale et la corruption cynique : est-ce là de quoi faire un grand homme? Aussi beaucoup de laudateurs de la Révolution se sont-ils détournés de Danton pour revenir à Robespierre. Mais n'est-ce pas tomber de Charybde en Scylla? Maximilien, sans talent et sans grande intelligence, avec ses haines froides et sa cruauté maladive, qui immola pêle-mêle les femmes du monde, les religieuses et les poètes, excitera-t-il jamais la sympathie? Certes, il est dur d'avoir à choisir entre Robespierre et Danton, mais cette dureté même ne peint-elle pas le temps qui la dicte? A moins de faire comme les Soviets qui, eux, ont élu Marat...

Paul Ballaguy.

LES BEAUX-ARTS

DU PLAISANT AU SÉVÈRE

Enfin l'on a ri, à l'Opéra-Comique. Après tant de mélos sanglants, emmusiqués par des rabat-joie, c'est presque une révolution. On n'a pas ri, bien sûr, à gorges chaudes, comme du temps de la Foire. Mais il faut à tout un commencement. C'était un rire en sourdine que celui qui accompagnait *le Bon roi Dagobert.* Les auteurs auraient, plus franchement encore, gagné la partie s'ils avaient lâché leur Dagobert dans le royaume de l'opéra-bouffe. Ils ont préféré pour lui le jardinet de la comédie musicale. Mais que voilà de bons jardiniers. M. Rivoire a prouvé, comme il l'avait dit lui-même « qu'on n'est pas spécialement obligé de faire de mauvais vers sous prétexte qu'ils sont destinés à la musique ». Tout le monde a vu le *Bon roi Dagobert* à la Comédie-Française, et donc tout le monde connaît ses aventures nocturnes entre une reine qui l'épouse sans l'aimer, et une petite amoureuse qui l'aime sans d'abord l'épouser. Au musicien le librettiste a fait bonne mesure et M. Samuel Rousseau, qui est le plus habile des hommes de théâtre, en a largement profité.

Accentuant la note comique, le ballet de M. L'Enfant, *Évolution*, offre, sur la même scène, à MM. les abonnés, un reflet lointain de music-hall, une velléité de parodie en une suite de danses dont la mode naquit et mourut entre l'Exposition de 1900 et celle des Arts décoratifs de 1925 : occasion propice, pour Mlle Mona Païva, de faire alterner la grâce de la valse classique et la souplesse acrobatique d'une joueuse de tennis, et pour Mlle de Rauwera d'imiter avec esprit et vénusté

les mannequins de cire des belles vitrines. Cependant, un orchestre bon garçon, et malin sous sa nonchalance, moud charleston après cake-walk, et polka après valse.

Mais c'est assez baguenauder : il sied de revenir aux traditions sanglantes du lieu. Milhaud et Cocteau y pourvoient avec le fait-divers du *Pauvre Matelot.* C'est une histoire que les journalistes tiennent en réserve pour les mois d'été. Il me souvient de l'avoir lue une année sous la plume d'un correspondant tchéco-slovaque. Une autre fois, c'était une dépêche d'Islande. Elle se passe, ici, dans un port, on ne sait où, on ne sait quand, parmi quatre personnages de chanson populaire sans âge et sans nom. Un marin est parti depuis quinze ans. Sa femme l'attend, espère encore, espère toujours. S'il revient riche, elle sera bien payée de sa fidèle attente. S'il revient pauvre, il n'est pas de crime qu'elle ne soit prête à commettre pour lui donner la richesse. Un soir, le matelot revient, mais il ne veut pas se faire connaître encore de sa femme. Pour l'éprouver, il lui raconte qu'il revient riche, mais que son mari va lui revenir pauvre. Dans la nuit, la femme se lève et le tue pour le voler et enrichir son époux, son époux qu'elle traîne lourdement par les pieds, jusqu'à la citerne, sans le reconnaître.

Fait-divers et chanson populaire, drame réaliste et ballade chantée : pôles entre lesquels circule la tragique énergie musicale. Tantôt elle crépite en brèves et lourdes étincelles de batterie, tantôt elle lance un clair message de poésie marine : une java de faubourg dans un grand port, un rappel insistant de la vieille chanson de matelots *Nous irons à Valparaiso,* que Georges Auric a déjà recueillie pour un disque de phonographe et qui figure en bonne place dans le splendide recueil des *Chansons de bord* du capitaine au long cours Armand Rayet avec les harmonisations de Charles Bredon et les dessins d'André Lhote. Tantôt elle se traîne dans la brume opaque des récits et enveloppe d'un halo bistre les mots de tous les jours. L'accent familier de la *Brebis égarée* et la maîtrise émouvante des *Malheurs d'Orphée* se rejoignent sans se confondre.

D'aucuns reprochent encore à Milhaud ses dissonances. Mais l'oreille se fait à toutes les duretés. On l'a bien vu aux deux concerts qu'a donnés Arnold Schœnberg. Sans doute le musicien viennois, en ces jours qui viennent de couronner une rude carrière de luttes et d'amertumes (que décèlent un visage tourmenté, un regard aigu mais un peu douloureux), s'est-il rappelé le temps, qui n'est pas si lointain, où la moindre de ses dissonances suffisait à déchaîner, dans les salles hostiles, hurlements, sifflets et pugilats. On siffle encore un peu, mais tout juste assez pour aiguillonner les ovations et cacher

les épines sous une avalanche de fleurs. Certes, Schœnberg est un « auteur difficile », et l'on ne pénètre pas, au premier choc, dans l'étrange sorcellerie de *Pierrot humain* ni dans la monotonie kaléidoscopique de la *Suite op.* 29. Mais *Pierrot humain*, si contraire qu'il soit au génie latin, s'affirme comme une des œuvres musicales non seulement les plus curieuses, mais les plus excitatrices du vingtième siècle : ce sera l'affaire des musicologues de montrer dans quelle mesure des créateurs aussi divers, et souvent aussi opposés que Stravinski, Ravel, Honegger ou Milhaud, ont pu en être tributaires. La *Suite* qui vient de nous être révélée est écrite pour trois clarinettes, violon, alto, violoncelle et piano. Les quatre parties n'ont pas toutes la même fermeté : les deux dernières dominent l'ensemble avec des mélanges de timbres d'une saveur rare, d'une ingéniosité extrême, et une aisance unique dans le jeu des mélodies fragmentaires aux registres les plus inattendus des instruments. Le musicien paraît vouloir s'évader de la prison du contrepoint cérébral et compliqué où il s'enfermait hier encore. Son art reste complexe, mais il pénètre dans une région plus humaine. Il laisse même entrevoir, sous la glace de l'atonal, des reflets de *Novelettes* schumanniennes, de rêveries fugaces à la Brahms, de valse viennoise esquissée. L'enfant prodigue quitte par moment les sentiers de l'esprit pur pour revenir respirer chez les hommes...

C'est parce qu'elle y sut respirer que la vieille musique d'un Sébastien de Brossard se ranime quand une exceptionnelle circonstance ramène sur elle l'attention. C'est le tricentenaire de Bossuet qui en vient d'être l'occasion. Félix Raugel exécuta à la cathédrale de Meaux, puis à Saint-Eustache, le *Canticum Eucharisticum* de celui qui fut le maître de chapelle de Bossuet à dater de 1698. Il n'y a guère aujourd'hui que les musicologues et les rats de bibliothèque pour connaître le nom de Sébastien de Brossard. Il fut l'auteur du premier *Dictionnaire de musique* qui ait été rédigé en français. Grand collectionneur, il légua à Louis XV sa bibliothèque qui forme aujourd'hui une des rares richesses de la Nationale. Il composait aussi, mais comme pour se délasser, et n'attachait pas autrement d'importance à ses œuvres. En quoi il était sage, mais trop modeste, car son *Canticum* est d'une aisance, d'une grandeur et d'un équilibre dignes en tous points de l'esprit du grand siècle. L'œuvre fut écrite pour célébrer la paix de Ryswick. Elle a vieilli dans son langage, mais elle a des vivacités rythmiques surprenantes.

Sagesse, modestie, ce sont vertus rares dans la gent musicale, mais on les trouve encore aujourd'hui. La cité de Carcassonne s'apprête à rendre hommage à un compositeur de mérite, que les jeunes

générations ne connaissent guère et qui pourtant a bien servi la musique française : Paul Lacombe. En vain chercherez-vous son nom dans le récent *Dictionary of Modern Music* qui se flatte de réunir les noms de tous les musiciens contemporains. Quelques mois à peine ont passé depuis que Paul Lacombe a disparu. Mais il est mort à quatre-vingt-dix ans, et jamais il n'avait voulu quitter son Languedoc. Ainsi l'on voit s'enterrer vif le talent qui dédaigne Paris et les lois de sa jungle. « Il a été en un sens, dit très bien Léon Moulin, son biographe, la victime volontaire à la fois de la centralisation parisienne et de son amour du sol natal. Le préjugé français l'a déclassé. Il se rendit parfaitement compte, d'ailleurs, que son cas était une anomalie, et il ne faisait aucune difficulté de reconnaître que Paris était, comme le dit un écrivain contemporain, le seul lieu de France où se trouvent réunies en nombre suffisant les intelligences en état de consacrer un talent ; et ceci, le maître l'a nettement signifié en léguant son œuvre imprimée et la majeure partie de ses manuscrits à la bibliothèque du Conservatoire de Paris. »

Cette œuvre est abondante et variée : ouvertures symphoniques et dramatiques, trois grandes symphonies, un divertissement et une suite pour piano et orchestre, une suite pastorale, trois sonates pour violon, une pour violoncelle, deux trios, un quatuor, des pièces pour piano, une centaine de mélodies... Si l'on songe que ces œuvres de « musique pure » furent écrites en un temps déjà lointain où les émules du musicien ne songeaient guère qu'aux joies du théâtre, il faut rendre doublement hommage à Paul Lacombe d'avoir, avec la gloire parisienne, méprisé le succès facile.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

THOMAS HARDY

Un titre, qu'il a donné lui-même à l'un de ses premiers récits, résume assez exactement la carrière et la vie de l'illustre vieillard qui vient de s'endormir, âgé de bientôt quatre-vingt-huit ans, dans la petite maison des environs de Dorchester où, depuis près d'un demi-siècle, il était allé se réfugier. Loin de la foule affolante, far from the madding crowd, *c'est là que, toute sa longue vie, le cœur désenchanté de Thomas Hardy, son âme timide et rêveuse, cherchèrent et trouvèrent les pensées, les hommes et les choses dont ses livres sont pleins.*

Né le 2 juin 1840 dans un modeste village du Dorsetshire, cette vieille province d'Angleterre qu'il a chantée sous le nom de Wessex, Hardy se destina d'abord à l'architecture où il obtint quelques appréciables succès et, quand il prit pour la première fois la plume, ce fut pour traiter de l'emploi des briques de couleur dans la construction des maisons.

Mais le démon ne devait pas tarder à l'emporter. Dès 1865, il publie une nouvelle, inspirée de son métier et suivie quelques années après d'un roman : Desperate remedies (1871). *Désormais Thomas Hardy n'abandonnera plus le noble métier des lettres. Volumes de prose et volumes de vers alterneront dans son œuvre, lui apportant tour à tour les critiques les plus acerbes et les éloges les plus enthousiastes. L'élite s'était, il est vrai, déclarée nettement pour l'auteur de* Jude l'Obscur *et de* Tess d'Ubberville.

Mais la foule, dans les pays de langue anglaise aussi bien qu'à

l'étranger, était restée et restera sans doute indifférente aux prestigieuses beautés, au réalisme puissant, à la déchirante tristesse de ses sombres récits. C'est que Thomas Hardy, indifférent aux lois banales du genre, nous présente les paysans de sa contrée et les laisse agir devant nous sans se préoccuper le moins du monde de préparer ou d'arranger le dénouement, ni de leur imposer cette logique un peu mécanique qui fait le fond d'un caractère psychologiquement bien construit. L'action se déroule devant nous, comme coule un ruisseau dans la plaine, tantôt en ligne droite et tantôt en méandres, reflétant l'azur et les nuages ou troublé par la vase, rapide et torrentiel, ou paresseux et chanteur, couvrant à peine le sable et les galets de son lit ou laissant deviner de mystérieuses profondeurs. Et ce qui devait arriver arrive. Mais ce n'est jamais ce que nous faisait prévoir notre logique à œillères. Car les caractères des gens que nous montre Hardy ne sont pas plus que son action conformes à un schème ou à un canon préconçu.

Tess d'Ubberville, pour n'en citer qu'un exemple, nous apparaît tout au long du livre comme un être passif et silencieux. La vie l'accable et son échine se ploie sans résistance. Et puis, soudain, aiguillonnée par une injure plus brutale que les autres, elle saisit un couteau et tue. Pourquoi? Comment? Ne le demandez pas à l'auteur. Il ne prétend qu'à nous montrer la vie, jamais à l'expliquer. « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, » mais le vrai est le vrai.

Tout au plus pourrait-on reprocher à Thomas Hardy quelque parti pris dans le choix de ses sujets. Si, mieux que personne, il sait voir et faire voir les sourires de la nature, il ne voit de la vie que ses drames les plus tristes et les plus sombres. Dans ces plaines un peu monotones du Wessex, aux vieilles abbayes, aux tumuli *antiques, aux noms semi-latins :* Bere Regis, Whitechurch Canonicorum, *aux fermes endormies et solitaires, aux petites villes moroses, et qui ne connaissent encore ni la cruauté des usines, ni la désolation des mines, ni l'âpreté continentale du* struggle for life, *des drames sophocléens se jouent. Dans ces mornes et silencieuses masures, des personnages habitent, aussi tragiques et aussi grands que ceux qui vécurent jadis dans les palais cyclopéens d'Argos, de Thèbes ou de Mycènes. La passion, éternelle Érinnye, les pourchasse, les étreint, les broie.*

Toujours et partout, chez Hardy, l'amour jette les uns contre les autres, entraînés par le plus décevant des mirages, ceux qui n'avaient rien pour se comprendre et que tout aurait dû séparer. Le chimérique rêveur, Jude l'obscur s'éprend d'une drôlesse; le pur et sage Winterborne des Forestiers *aime la frivole Grace et dédaigne l'amour de Marty South, si bien faite pour lui; Swithin, ce froid savant, prend le cœur de la tendre Paule; Clym Yeobright fuit Paris pour retrouver sa lande et*

Eustacia l'épouse pour fuir ce pays dont il rêve et qu'elle hait. La passion domine, elle crée la souffrance, elle unit ceux qui étaient le moins faits pour s'accorder et sépare ceux qui avaient tout pour être heureux ensemble; elle est absurde, éphémère, égoïste, décevante et douloureuse; elle bouleverse et détruit; elle proscrit toute contrainte, toute discipline, toute loi; elle s'oppose par là à l'amour, ami de l'ordre, de la règle, éminemment social et créateur.

Il serait donc injuste de voir en ce pessimisme qui fait le fond de toute l'œuvre de Hardy quelque chose d'immoral. Certes, nul plus que l'auteur de Jude l'obscur *n'a montré la tristesse foncière de la vie. Sa voix douloureuse, ironique, impitoyable s'en va rejoindre à travers les âges l'éternel cri de Job : « Maudit soit le jour où je suis né! » et la maxime désolée de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, et tout est vanité! » Mais, si persuadé qu'il soit de la duperie de tout ce que nous faisons, de l'inutilité de nos efforts courbés sous la griffe du Destin, Thomas Hardy n'en a pas moins tracé quelques inoubliables figures d'êtres énergiques et simples, bons et forts, oublieux de leur propre intérêt, bien équilibrés, faisant sans se lasser et sans se plaindre leur « longue et lourde tâche ». Le berger Gabriel Oak, Diggory Venn le marqueur de moutons et le presseur de cidre, Giles Winterborne, sont des exemplaires d'une humanité vraie et belle. Et, malgré sa faute, Tess d'Ubervilles est une « pure femme ». Et Marty South se présente à nous comme « la figure même de l'humanité ».*

Peut-être n'a-t-il manqué à Thomas Hardy, pour braver triomphalement l'épreuve du temps, que d'avoir donné plus de soin au travail du style. De l'aveu des critiques anglais, sa langue est trop souvent défectueuse. « Ses dialogues de gens semi-instruits sont proprement terribles, » a dit Edmund Gosse. Et, sans outrecuidance, on peut affirmer que la lecture d'un livre comme Jude l'obscur, *que ce soit dans l'original ou dans la traduction d'ailleurs parfaite de Firmin Roz, n'est pas chose divertissante ni facile.*

Peut-être aussi lui reprochera-t-on avec quelque justice d'avoir trop montré ce qu'il y a de vulgaire et de bas dans l'amour. On aurait tort d'ailleurs de croire que les paysans de Hardy ressemblent à ceux de Zola. Si terre à terre qu'ils soient, ils ne sont jamais ni haineux, ni envieux, ni cupides, ni grossiers comme les héros de la Terre, *ni même comme les personnages de Maupassant. Si l'on pouvait comparer Hardy à quelqu'un, ce serait à Dostoïevsky. Freudien avant la lettre, il montre, avec une désinvolture capable de froisser les âmes puritaines, que dans les luttes journalières que se livrent en l'homme l'ange et la bête, c'est à celle-ci que va le plus souvent la victoire.*

Il y a, en tout cas, un domaine où tous s'accordent pour reconnaître

que Thomas Hardy, qu'il s'agisse du fond ou de la forme, est incontestablement admirable. C'est quand il peint la nature et particulièrement les paysages de son Dorsetshire natal, ce Wessex où souffle le vent qui vient des bruyères d'Egdon, et les solides paysans, aux pieds boueux solidement enfoncés dans la glèbe, leurs pensées lentes et moroses, leurs corps lourds, leurs âmes rudes et passionnées, leur langage, leur existence monotone intimement et indissolublement unie aux bois, aux plaines, aux champs, aux saisons, aux parfums, aux ténèbres, aux solitudes arides, aux mouvantes verdures.

Et, tel qu'il est, Thomas Hardy reste, avec Meredith et Stevenson, l'un des écrivains les plus admirables de la littérature anglaise à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle.

EUGÈNE BESTAUX.

Notre marine de guerre renaît-elle?

— Hé bien ! vous voici content, commandant. Notre marine est à l'ordre du jour. On ne parle que d'elle. Il n'est pas jusqu'aux Anglais qui ne lui rendent hommage.

Le commandant Guennec me regarda de ses yeux bretons couleur d'algue.

— Notre marine ! parlons-en. Une armée d'éclaireurs avec le vide derrière.

— Exactement, renchérit le lieutenant de vaisseau de Vertange qui revenait de Chine. On a fait comme celui qui voulait acheter une Roll's Royce et qui a eu tout juste assez d'argent pour en payer les phares.

Ces deux marins-là, je les ai rencontrés récemment, quelques jours après le vote par le Sénat des crédits demandés par M. Georges Leygues pour l'exécution du programme naval de 1923. Ce programme prévoit la mise en chantier de 1924 à 1930 de :

6 croiseurs légers de 10 000 tonnes ;

15 contre-torpilleurs de 2 300 tonnes ;

24 torpilleurs de 1 400 tonnes ;

48 sous-marins de 600 à 1 100 tonnes ;

2 grands sous-marins d'essai, 2 mouilleurs de mines, un ravitailleur de sous-marin.

Suivi jusqu'à présent, il a donné à notre flotte de guerre trois croiseurs qui procèdent à leurs essais (le quatrième est sur cale), six contre-torpilleurs, douze torpilleurs et douze sous-marins en service.

Le vote des crédits permettra la mise en chantier — dans le courant de 1928 — d'un croiseur, de six contre-torpilleurs, de cinq sous-marins de première classe, d'un sous-marin mouilleur de mines et de deux avisos destinés aux campagnes lointaines.

C'est tout de même quelque chose. Cela ne suffit-il pas aux marins? Il importe d'étudier ce que les autres pays font, ont fait ou vont faire, avant de les prétendre insatiables. D'abord, un peu d'histoire (1).

En 1900, notre marine était au dessous de 0.

C'est vers 1907 que l'on commença à s'en apercevoir.

De 1907 à 1914, course aux armements. Un bâtiment est-il construit par une nation que toutes les autres s'empressent de faire mieux. Surenchère ruineuse. Résultat :

Batiments de guerre construits
de 1907 à 1914

	CUIRASSÉS	CROISEURS CUIRASSÉS	CROISEURS LÉGERS	DESTROYERS et CONTRE-TORPILLEURS	SOUS-MARINS
France	16	3	0	4	60
Grande Bretagne et Dominions	42	3	41	110	82
États-Unis	16	0	0	45	40
Japon	9	2	0	37	10
Italie	6	4	0	11	21
Espagne	3	0	0	3	1
Allemagne	18	1	16	90	65

La France a neuf cuirassés anciens. Elle en fabrique seize nouveaux. Au moment où la guerre éclate, la série *Béarn*, *Languedoc* est sur cale. On l'y abandonne : les arsenaux n'ont plus le temps de s'occuper des bateaux. Il faut des canons et des munitions pour l'armée qui défend les frontières. On court au plus urgent. D'ailleurs, la flotte anglaise n'est-elle pas avec nous? Elle est assez forte pour tenir en échec la flotte ennemie réfugiée dans ses ports. La nôtre fait du bon travail aux Dardanelles et accompagne les convois en Méditerranée.

Métier fatigant autant pour les équipages que pour les bateaux.

(1) Je remercie le Service historique de la Marine des renseignements qu'il a bien voulu me fournir.

A l'armistice, notre marine a cinq ans de retard sur celles des nations belligérantes qui, elles, n'avaient pas arrêté leurs constructions navales.

Les États-Unis ont 5 cuirassés nouveaux, 500 destroyers déplaçant de 1 100 à 1 250 tonnes, une centaine de sous-marins récents...

L'Angleterre, de 1915 à 1919, a lancé 5 cuirassés, 3 croiseurs de bataille, 7 navires porte-avions, 25 croiseurs légers, un nombre infini de destroyers, avisos, sous-marins.

Nous voici terriblement handicapés. Nous avons une lueur d'espoir : Scapa-Flow l'éteint. Nous obtenons péniblement 5 croiseurs, 9 torpilleurs et 6 sous-marins allemands.

Devons-nous renoncer définitivement à faire figure sur les mers?

La marine? personne n'y pense plus. Son prestige est fini. Cependant nous avons des côtes à défendre. Nous avons des colonies immenses que le traité de paix a encore agrandies. Sans flotte de guerre, nous sommes à la merci d'une surprise... Il faut faire quelque chose! Quoi? L'opinion est accréditée dans le public que le sous-marin et l'avion suffiront désormais à assurer la maîtrise des mers.

Construisons des sous-marins! Construisons des avions!

— Faites attention, s'écrient ceux-qui-connaissent-la-question. Vous faites fausse route. Souvenez-vous que les sous-marins allemands n'ont pas réussi à rendre inhabitable la surface des mers. Ils ont envoyé par le fond des millions de tonnes de marchandises. Le ravitaillement des alliés a pu, néanmoins, s'effectuer. Contre les navires de guerre, qu'ont fait les sous-marins? A peu près rien. Par contre, il est avéré que 199 unités de la flotte sous-marine ennemie ont été coulées. Le sous-marin n'est qu'un corsaire. Il gêne. Il ne règne point.

Alors?

— Les hydravions joueront peut-être un grand rôle dans la guerre future. Dans la dernière, ils n'ont presque jamais eu l'occasion de bombarder les bâtiments de surface à la mer. Au port ou au mouillage, ils ne les ont pas détruits.

Alors?

— Une flotte moderne, concluent ceux-qui-connaissent-la-question, doit se composer de gros navires de surface — cuirassés — appuyant l'action des bâtiments légers, sous-marins et avions.

La prévention subsiste cependant dans le monde politique français contre le cuirassé qui coûte cher et n'est pas *démocratique*. On lui reproche d'être essentiellement offensif et, à coup sûr, la France n'a pas l'intention d'entreprendre une guerre! D'ailleurs, M. Aristide Briand l'a mise « hors la loi ». Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Non sans avoir constaté cependant :

Qu'en 1925, les Anglais ont mis en chantier deux cuirassés de 35 000 tonnes.

Qu'en 1921, les Américains en ont lancé deux de 33 500 tonnes (1).

Qu'en 1920, les Japonais ont mis en ligne deux cuirassés de 33 800 tonnes.

Nous, nous avons la *Bretagne*, la *Lorraine* et la *Provence* nés en 1913.

Et nous en sommes au croiseur léger.

En temps de guerre, il est idéal pour les raids, les missions de reconnaissance, la grande course.

En temps de paix, il est assez représentatif pour être envoyé en croisière et porter le pavillon national dans les eaux étrangères. C'est un bon instrument de propagande.

L'été dernier, nos trois croiseurs les plus récemment mis en service, étaient : le *Primauguet* en Chine, le *Lamotte-Picquet* en Amérique du Sud, le *Duguay-Trouin* en Norvège.

Encore ces bâtiments ne sont-ils que des 8 000 tonnes. Ils ont été construits avant les accords de Washington (février 1922). On ignorait alors ce qui serait permis et ce qui serait défendu. Il s'est trouvé que le croiseur de 10 000 tonnes a été admis.

En 1926, la France lance le *Duquesne* et le *Tourville* (10 000 tonnes, 34 nœuds, 8 pièces de 203 millimètres).

En 1927, les États-Unis ont sur cale deux croiseurs du même tonnage.

En 1926, l'Angleterre sort cinq croiseurs de 10 000 tonnes pouvant filer 33 nœuds et armés de 8 pièces de 203 millimètres.

L'Italie construit le *Triento* et le *Trieste* (10 000 tonnes, 35 nœuds, 8 pièces de 203 millimètres.

L'Espagne, qui n'est pas allée à Washington, achève la construction de trois croiseurs de 8 000 tonnes et de deux croiseurs de 5 000 tonnes.

L'Allemagne lance l'*Emden* en 1925. Kiel et Wilhemshaven ont en chantier trois autres croiseurs.

Le Japon termine quatre 10 000 tonnes.

Sans nous lancer dans des détails qui n'entreraient pas dans le cadre de cette étude sommaire, nous pouvons dire que le croiseur léger a pour seule défense sa vitesse. Doit-il donc combattre à la manière du lièvre? Oui, s'il rencontre plus puissant que lui. Contre un cuirassé, le croiseur n'a d'autre ressource que la fuite.

Autres bâtiments légers récemment construits en France : les

(1) En réponse à des questions qui lui étaient posées par des membres de la Commission de la Marine, M. Wilbur, secrétaire de la Marine des États-Unis, a déclaré, le 10 janvier dernier, que le programme naval envisagé prévoyait le remplacement des cuirassés anciens par des neufs dès que ce serait possible. Le remplacement des grosses unités entraînera une dépense annuelle de 168 millions de dollars. La réalisation du programme total, répartie sur une période de vingt années, coûtera environ 3 milliards de dollars.

contre-torpilleurs du type *Jaguar* (2 690 tonnes, 35 nœuds) qui sont remarquables et les torpilleurs du type *Orage*.

Nos sous-marins de première classe n'ont rien à envier à ceux de nos rivaux et amis. Ils tiennent bien la mer et sont prévus pour trente jours de croisière. Tonnage : 1 560-2 060. Armement : un canon de 100 millimètres, un canon de 37 millimètres, dix tubes lance-torpilles.

Les Anglais construisent actuellement des sous-marins de 1 345-1 750, armés d'une pièce de 102 millimètres et de huit tubes.

Les Italiens se sont arrêtés à un type de 1 400-1 600 tonnes, armé d'un 120 millimètres et de six tubes.

Les Américains à celui de 2 000-2 500 tonnes, armé d'un 127 millimètres et de six tubes.

N'oublions pas que, dans la résolution Root qu'ont signée les représentants des puissances ayant conclu les accords de Washington, est inséré l'article suivant :

« Les puissances signataires reconnaissent qu'il est pratiquement impossible d'utiliser les sous-marins à la destruction du commerce sans violer, comme il a été fait au cours de la guerre de 1914-18, les principes universellement acceptés par les nations civilisées pour la protection de la vie des neutres et des non-combattants, etc. »

En principe donc, les sous-marins ne pourront plus s'attaquer aux navires de commerce. Cela limite, *en principe*, leur action.

Telle qu'elle est, notre flotte répond-elle aux exigences de la guerre moderne? L'avis des techniciens n'est pas un. Il en est qui affirment que notre flotte est susceptible de remplir son rôle, lequel consiste à protéger les convois ravitaillant la métropole en troupes et denrées coloniales.

Il en est d'autres... mais je vous ai déjà dit ce qu'en pensait le commandant Guennec qui est de mes amis.

Dieu me garde de prendre parti ! Les marins n'admettent pas que les profanes aient une opinion sur une question qui les divise. Toutefois — la valeur de nos bâtiments de guerre mise à part — je crois que la renaissance de notre marine n'est plus une question de matériel mais une question d'hommes. Et c'est cela qui nous permet de l'espérer complète !

L'École navale voit, de nouveau, venir à elle une jeunesse d'élite remplie de foi et de confiance.

Les équipages, au lieu de rester dans les ports, sous l'emprise de la propagande de Moscou, voyagent, naviguent. Ils se reprennent à aimer leur métier, à en comprendre la grandeur, à en éprouver le prestige.

Que le pays s'intéresse enfin aux choses de la mer et la renaissance de notre marine ne sera plus un mot dénué de sens, mais un fait.

MAX DORIAN.

Le Théâtre : *L'Image.*

Francine Saint-Servan, qui touche la quarantaine, a mené jusqu'alors une vie dont la liberté l'a laissée insatisfaite. Ce genre d'existence lui a du moins assuré la fortune ; en compagnie d'une bande de ces viveurs qui s'amusent dans les Deauville, elle débarque dans une villa de la côte normande, close et abandonnée, et qu'un vieux jardinier bavard fait visiter en l'absence du propriétaire. Celui-ci, M. Jean Harmelin, court le monde depuis vingt ans ; il mange sa fortune d'aventure en aventure. Et voici que Francine qui tout à l'heure riait, de cette gaîté vulgaire des femmes faciles, est brusquement nerveuse à la pensée de cet inconnu de qui la vie paraît semblable à la sienne. N'a-t-il pas été, comme elle, déçu par la mort trop vive de quelque illusion? N'a-t-il pas cherché, comme elle, à s'étourdir et à oublier, par rancœur et par amertume? Ce nom, Jean Harmelin, ne lui dit rien. Mais voici qu'elle demeure muette et glacée en rencontrant sur le mur du salon le portrait d'un jeune homme : Jean Harmelin à vingt ans ; et c'est celui qui, dans une brusque aventure sans lendemain, l'a séduite, puis qui l'a abandonnée au regret qui l'a perdue. Elle renvoie la bande de sots qui l'accompagne, y compris son amant, qui n'est qu'un beau mâle ; elle reste seule, en tête-à-tête avec cette image du passé.

Un des caractères des pièces modernes est qu'il s'y passe toujours beaucoup plus d'événements entre les actes qu'au cours des actes. Il est même surprenant qu'on n'ait jamais attaché à cette vue l'attention qu'elle mérite. D'une part, au début de chaque acte, il faut recommencer une nouvelle exposition. Ensuite, rien de plus singulier que ces pièces, c'est-à-dire en principe ces actions dramatiques, où chacune des parties, qui s'appelle cependant un acte, se déroule en conversations, analyses et silences, alors que tous les actes véritables sont escamotés et rejetés à l'extérieur.

Le second acte de l'*Image* n'est qu'une longue scène entre Francine et Jean Harmelin. Celui-ci est venu un jour (pendant l'entr'acte) revoir sa villa et chercher quelques objets auxquels s'attachent des souvenirs intimes ; à la place de son portrait, il a trouvé celui de la jeune fille qu'il a jadis séduite et quittée, et dont le regret nostalgique a pesé sur toute sa vie. Il a cherché à la revoir, elle a résisté, il a insisté, elle a fléchi : les voici face à face. La véritable pièce va commencer.

C'est une *Bérénice* rétrospective à deux personnages. Pour nourrir un tel thème, il faut le plus grand des génies dramatiques, la puissance d'invention d'un Racine, qui semble n'employer aucune matière, mais qui tire tout de ressorts cachés. Du moins on attend que les deux personnages de M. Amiel nous révèlent leur vie intérieure. Combien ils nous désenchantent. Un aveugle désir les mène, visible

à fleur de peau, sous la joute oratoire où l'auteur les engage. Si celui-ci n'intervient pas, s'il abandonne ses deux créatures à la pente de l'instinct, il est trop facile de voir où elles vont tomber ; et M. Amiel n'invente rien, et elles tombent, en effet, où on les attendait, et leur chute est aussi banale que sinistre.

Ils se reprennent pendant le second entr'acte. Le rideau se relève tout de suite après, alors que Jean affecte un intérêt poli, tandis que, clairvoyante comme sont les femmes pour tout ce qui touche l'amour, Francine analyse avec une lucidité glacée leur déconvenue. Ils se sont attendus trop longtemps, ils ont trop construit sur une image ; ils ne pouvaient rouler qu'à la désillusion ; Francine dit à Jean de s'en aller, doucement, sans acrimonie ; il n'a même pas le triste courage de jouer la comédie, il s'en va, lamentable ; et Francine rappelle avec mélancolie son amant du premier acte.

*
* *

La faiblesse de cette pièce tient dans une contradiction : M. Amiel a pris son sujet très haut et ses personnages très bas. Il a voulu montrer un jeu d'âmes, aux prises non pas même entre elles, mais avec un souvenir. Déjà il est probable qu'on eût difficilement tiré une vraie pièce d'un tel thème. Il a donné à l'*Image* ce sous-titre, qui est déjà une bien dangereuse indication : *Concerto du souvenir.* Il serait étonnant qu'une pièce qui veut être un concerto fût une bonne pièce.

De plus, les deux personnages ne se souviennent de rien qui soit de nature à nourrir un discours sur les passions. On demeure surpris qu'une femme qui « cristallise » sur un regret depuis vingt ans, n'ait pas réussi à introduire dans son rêve un seul élément de romanesque. Jean et elle n'ont de souvenir et de regret que pour l'étreinte ; on pouvait être sûr à l'avance que ce serait totalement insuffisant pour construire une pièce sur un dialogue à deux personnages.

Aussi l'*Image* porte-t-elle le signe des pièces bâties sur un thème faux par un auteur de talent : elle va en décroissant du commencement à la fin. Le premier acte a encore un mouvement mêlé de mystère qui ne manque pas de vibration, bien que ce dialogue trivial, traversé de brusque mélancolie, rappelle les fâcheuses mixtures d'Henry Bataille. Le second acte, en dépit de son vide, est encore un tour de force où la littérature donne le change ; par une curieuse contradiction, il est aussi vigoureux en son apparence qu'il est inconsistant en son fond. Le troisième n'est plus qu'un dialogue ennuyé après une basse ivresse manquée.

Ainsi M. Amiel a été trahi, comme tant d'autres, par les théories. Sa pièce a été construite en fonction d'un système ; on pouvait s'attendre que, cette fois, il y manquât la vie.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La controverse Briand-Kellogg. — *Le secrétaire d'État Kellogg remet à M. Paul Claudel, ambassadeur de France à Washington, un projet de pacte à signer entre la France et les Etats-Unis, proclamant la mise de la guerre hors la loi, et une lettre, datée du* 28 *décembre, dans laquelle M. Kellogg ajoute qu'il espère que ce pacte servira d'exemple aux autres nations* (31 *décembre*).

La réponse française accepte la partie de la proposition de M. Kellogg qui suggère que l'accord éventuel s'étende aux autres puissances disposées à y souscrire. M. Briand demande cependant que la formule américaine puisse être amendée de façon à condamner « toute guerre agressive » et non « toute guerre », ce qui rendrait impossibles des mesures d'ordre défensif (5 *janvier*).

Cette réponse n'est pas jugée satisfaisante par les Etats-Unis. Les réserves françaises ne sont pas agréées par Washington qui insiste sur la mise hors la loi de toute guerre, quelle qu'elle soit (12 *janvier*).

La discussion Briand-Kellogg se déroule au moment où l'on annonce l'envoi de renforts américains au Nicaragua et où le secrétaire d'Etat à la Marine américaine fait connaître le programme naval des Etats-Unis qui comporte la mise en chantier de 25 *croiseurs,* 5 *vaisseaux porte-avions,* 9 *contre-torpilleurs et* 32 *sous-marins.*

France. — *Un décret présidentiel suspend l'application de la loi du* 3 *avril* 1918 *et rétablit la liberté d'exportation des capitaux* (10 *janvier*).

— *Rentrée des Chambres* (10 *janvier*). *Le gouvernement réclame à la Chambre des députés l'arrestation des cinq députés communistes condamnés à la prison. Il pose la question de confiance. Les radicaux se divisent. Une fraction minime seulement suit M. Léon Blum, dans l'assaut qu'il livre au cabinet. Celui-ci obtient une majorité de* 296 *voix contre* 176 (12 *janvier*). *MM. Marcel Cachin et Vaillant-Couturier sont arrêtés sur-le-champ à la sortie de la séance. Les trois autres députés échappent encore aux recherches.*

— *A deux reprises* (6 *et* 13 *janvier*), *M. André Tardieu, ministre des Travaux publics, intervient auprès des compagnies de chemins de fer (qui sont en déficit) pour leur demander d'accorder à leur personnel des traitements et salaires égaux à ceux des fonctionnaires de l'État.*

Allemagne. — *En présentant ses souhaits de nouvel an au président Hindenburg, le chancelier Marx réclame l'évacuation des territoires rhénans* (1er *janvier*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36001.